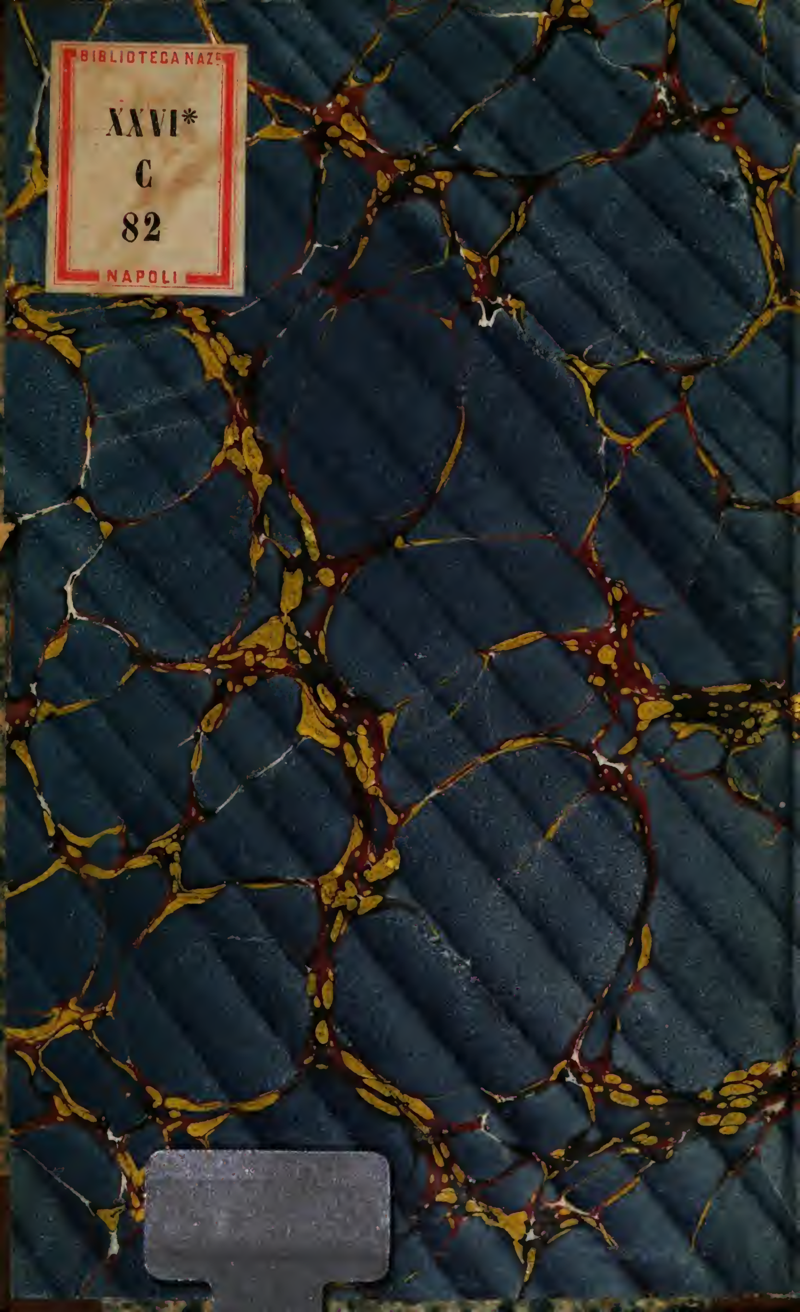
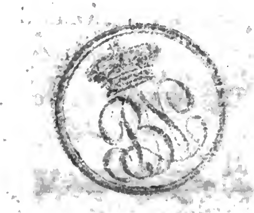



BIBLIOTECA NAZ.LE
XXVI*
C
82
NAPOLI



LA

NAPOLITAINE.



EN VENTE,

CHEZ ROUX, ÉDITEUR.

LE BOURREAU DU ROI,

Par ROLAND BAUCHERY.

Deuxième Édition — Un volume in-8°.

PRIX : 7 FR. 50.

Pour paraître en Décembre prochain.

DU MÊME AUTEUR.

DIDIER LE BORGNE,

Deux volumes in-8°.

Doivent suivre.

LE ROMAN D'UN HOMME DU PEUPLE,

Un volume in-8°.

LE CARRIER, deux volumes in-8°.

LE CHAPEAU ROSE,

ROMAN DE MOEURS,

Par R.-F.-D.

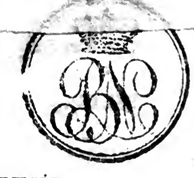
Quatre volumes in-12.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE A. LECLAIRE.

J. David.

LA





PARIS,
CHEZ ROUX, EDITEUR,
RUE DES GRAVILLIERS, N° 34.
1834.


J. David.

LA

NAPOLITAINE,

OU

LA COURONNE DE LA VIERGE,

PAR ROLAND BAUCHERY,
Auteur du Bourreau du Roi;

PRÉCÉDÉE

DE DEUX HISTOIRES A PROPOS D'UN LIVRE,

PAR

Michel Masson.

(Michel Raymond.)

> Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions sans en éteindre la cause; et, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritaient sans cesse.
>
> MONTESQUIEU. *Lettres persanes.*





PARIS,

CHEZ ROUX, EDITEUR,

RUE DES GRAVILLIERS, N° 34.

1834.

DEUX HISTOIRES

A PROPOS D'UN LIVRE.

Le 1er août de l'année 1743, à l'heure où se dit la prière du soir dans les maisons pénitentiaires de Londres, le geolier de Clerkenwel-Prison fit

appeler l'officier public chargé de constater les décès du quartier.

Ce médecin des morts était ce qu'on appelle communément un homme du métier, habitué à remplir froidement son ministère de police en face du désespoir d'une mère, et malgré les cris d'une famille éplorée. Cuirassé depuis nombre d'années contre l'émotion, il ne put cependant se défendre d'un mouvement de pitié quand le geolier, soulevant le morceau de toile grossière qui enveloppait les membres déjà roidis et glacés du prisonnier défunt, eût mis à nu cette face livide et ces yeux sans

regards. L'officier public fut vraiment touché jusqu'au fond de l'ame à l'aspect de celui qu'on exposait ainsi, pâle et froid, à sa triste inspection.

« Pauvre diable ! dit le geolier, c'était ici qu'il devait trouver la fin de sa pénible et chétive existence; il le disait bien lui-même lorsqu'il y a six mois il revint, pour la troisième fois, prendre possession de son cachot.

— Rare et coupable génie ! ajouta le docteur, tu auras passé sur la terre pour prouver que l'imagination est souvent un don de la colère divine. » Et

puis, comme honteux de son émotion, le docteur se mit à interroger en silence les progrès de la mort sur des traits profondément creusés par la misère et par le désespoir. Lorsque la visite du cadavre fut terminée, il posa la main sur un front, seul foyer de la pensée pour celui-là qui n'avait jamais demandé d'inspirations à son cœur, et reprit : « Poète aimé de Georges Ier, fils bâtard du lord comte de Rivers et de la comtesse Macclesfield, le Seigneur s'est enfin montré miséricordieux pour toi ; il t'a donné le repos !

— Et moi je lui donnerai la sépul-

ture, continua le geolier, non pas à Westminster, dans le coin des poètes, à côté de Prior, de Ben Jonhson, de Chaucer et de Milton, mais dans le cimetière général des *dissenters*, où il n'y a pas d'épitaphes pour le pauvre. » Le cadavre, objet de la commisération de deux personnes peu accessibles par état au sentiment de la pitié, était celui d'un homme âgé d'environ quarante-cinq ans. Né de l'adultère, sa mère le voua au malheur; la comtesse de Macclesfield essaya de racheter sa faute en la faisant expier à force de haine au fils illégitime qu'elle avait frauduleusement introduit sous le toit conjugal. Repen-

tante, elle chassa son enfant, le renia, et crut peut-être que l'épouse coupable trouverait grâce aux yeux du monde en faveur de la mère indigne.

La charité publique fut la nourrice de l'enfant abandonné, et plus tard, quand l'enfant devint homme, quand il sentit s'allumer en lui ce volcan de l'imagination qui devait faire ruisseler, comme une lave brûlante, l'imprécation poétique, la malédiction filiale, sur celle qui l'avait mis au monde pour souffrir, maudire et pleurer, Richard Savage, car c'était son nom, sans pain et sans asile, alla de rue en rue, d'é-

choppe en échoppe, empruntant chez celui-ci du papier, chez celui-là une plume, et demandant chez tel autre une place au coin le plus obscur de l'établi ou du comptoir pour fixer sa pensée et flétrir publiquement de ses vers, bouillans d'indignation, la mémoire de sa mère qui avait calomnié la nature, comme jadis, d'un fer chaud, on flétrissait au visage les blasphémateurs et les impies.

Ce fut ainsi qu'il composa le fameux poème du *Bâtard* « dédié à la comtesse de Macclesfield, par Richard Savage, fils du feu comte Rivers. » Dès ce moment il y eut de la gloire pour le pauvre

poète ; il y eut des protecteurs qui se baissèrent, même du haut de leur trône de la Grande-Bretagne, pour lui tendre la main ; et puis il fut riche un jour ; mais les tavernes où on l'avait recueilli au temps de sa misère furent des gouffres dans lesquels sa fortune s'engloutit bientôt ; il entra en maître dans les cabarets de Londres, il en sortit mendiant, toujours poète, mais poète méprisé alors ; et celui qui avait éveillé tant de sympathie dans les bonnes âmes, commença à faire douter si son malheur n'était pas justice. Ainsi, de vice en vice, l'homme de génie arriva au cachot où devait s'éteindre pour jamais cette

flamme divine assombrie par les vapeurs de l'orgie, et dont les dernières lueurs jaillirent en pâles éclairs, à travers les barreaux de fer de l'étroite fenêtre d'une prison.

Ce qui a manqué à Richard Savage pour que sa vie fut honorable, pour que sa mémoire fut honorée, c'est le travail; c'est cette double et noble profession du poëte et de l'artisan; cette existence bien employée de l'homme de lettres sans fortune, qui prévient les besoins de chaque jour par une rude tâche courageusement remplie, et qui ne se livre aux caprices de son imagi-

nation qu'après l'heure marquée pour éteindre la lampe de l'atelier.

C'était à Londres encore, le 25 août 1770, dans un grenier de Southwark, un pauvre enfant de dix-huit ans, bien faible, bien amaigri par la faim, se mourait seul et sans secours du poison qu'il avait pris pour échapper aux angoisses de la misère. Celui-là, dans ses poèmes, n'avait pas maudit le nom de sa mère, elle était morte en lui donnant le jour. Comme Richard Savage, il n'allait pas de porte en porte récitant ses vers et demandant à l'admiration publique les moyens de satisfaire ses

penchans vicieux; il n'était pas poète par besoin de renommée, mais par amour pour la poésie elle-même. Silencieux et recueilli devant les autres, il cherchait la solitude pour jeter au vent les jeunes et pures inspirations de son ame, comme un amant délicat ne confie qu'à son bon ange le mystère de ses amours; et, bien éloigné des bruits de la ville, bien certain que nul indiscret ne pouvait surprendre les pensées qui tombait de ses lèvres comme une mélodie céleste, il ne disait qu'à lui seul les secrets de son génie.

Cependant il voulut, lui aussi, do-

ter son pays de ses œuvres ; mais craintif et pudique comme le véritable poète, il n'osait pas livrer son nom d'enfant de quinze ans à l'indulgente pitié que son âge devait commander. Il passa bien des jours et bien des nuits à tracer en caractères gothiques ses vers faits de la veille, puis il tira de l'oubli et de la poussière des siècles les noms de quelques vieux poètes ignorés, il inscrivit ces noms sur le frontispice de ses poèmes, et quand, à force de travail et de soins, il crut avoir bien deshérité sa mémoire, le pauvre jeune homme, qui mendiait le pain de sa journée et l'huile de sa lampe, alla trouver un li-

braire de la cité, et lui dit en rougissant de son mensonge : « Voilà des manuscrits que je viens de trouver, voyez si cela vaut la peine d'être imprimé, et donnez-moi quelque chose pour ma découverte, car j'ai faim. » Le libraire était homme de goût, cela peut se rencontrer même au temps où nous vivons, il acheta les manuscrits, mais comme un orfèvre achète à un petit mendiant la bague d'or ou le collier de perles qu'il dit avoir trouvé ; c'est-à-dire que le libraire lui fit l'aumône. Thomas Chatterton eut du pain et ses vers de la célébrité ; c'était tout ce que demandait le poète. Pourtant, un jour,

le pain manqua et la gloire fit défaut. Ce jour là Chatterton, poussé par un mouvement d'orgueil, avait fait publiquement l'aveu de son mensonge. Les critiques infaillibles, qui n'avaient pas eu assez d'éloges pour les vers des poètes morts depuis trois siècles, humiliés d'avoir été pris pour dupes, s'entendirent pour découvrir dans ces poèmes tant prônés les écarts d'une imagination de quinze ans; le sublime parut faux; les hardiesses poétiques furent baptisées tournures vicieuses; les expressions neuves et pittoresques, fautes grossières contre la grammaire; seulement on reconnut de la facilité et

des dispositions assez heureuses à celui qu'on avait proclamé génie. La justice enfin lui fut rendue, mais trop tard, son cœur était blessé; et comme il ne mourait pas assez vite de la plaie que les éloges tardifs ne pouvaient plus guérir, il s'empoisonna.

C'est encore un métier, une profession utile qui manqua à cet enfant prodige; car il faut bien se le dire, le monde peut se passer de prosateurs et de poètes, mais la société ne saurait exister sans travailleurs. Le pays ne doit rien à celui qui fait un livre, et ce serait une singulière prétention que de se

croire son créancier, parce qu'on a satisfait à son amour-propre personnel, en le prenant, sans son aveu, pour confident de ses pensées. A celui qui travaille, soit qu'il tire le soufflet de la forge, soit qu'il tienne le rabot du menuisier, le burin du ciseleur, la scie du charpentier, ou soit qu'il tourne la manivelle du lapidaire, à celui-là, dis-je, sa société est redevable du bon exemple, et ne saurait le porter trop haut dans son estime. L'ouvrier laborieux, trop chargé de famille, qui trouve l'hôpital au bout de sa carrière, peut encore l'honorer de sa retraite : il est chez lui, il a payé assez cher le droit de vivre aux

frais du trésor national; il y a mis sa part. Le poète ou le romancier qui n'a été que cela, est encore un intrus à l'hôpital, il ne peut s'y considérer que comme l'étranger à qui l'on donne une place par charité devant la grande cheminée de famille, bien qu'il n'ait point, ainsi que les autres, apporté sa charge de bourrée au foyer paternel.

Voilà, mon ami, des histoires bien lugubres et des réflexions bien graves sur deux professions qui font tant d'orgueilleux; mais aussi, pourquoi la littérature est-elle une profession, quand elle ne devrait être qu'un délassement?

Pourquoi vit-on de sa journée littéraire comme nous avons vécu de notre journée d'ouvrier ? Pourquoi se dit-on, au bout de la semaine, j'ai fait tant de douzaines de pages comme nous nous disions à l'atelier : j'ai poli tant de douzaines d'améthystes ou de topazes ? Si ce n'est plus qu'un métier, les autres valent mieux ; ils ont de plus un but d'utilité, ils ont du moins la jalousie et l'orgueil. Pour ceux qui, comme vous, mon ami, ne prennent la plume qu'afin de se reposer de leurs fatigues de la journée, pour ceux-là, on ne saurait avoir trop d'encouragemens à leur donner, c'est faire deux fois bien

que de passer de l'établi, où l'on accomplit dignement sa destinée de travailleur, aux nobles délassemens de la littérature qui épure les mœurs, et ne laisse pas aux vices le temps de s'emparer de nos heures de loisir.

MICHEL MASSON.

LA

NAPOLITAINE.

I

L'Intrigue.

Ici c'est une amante affligée qui exprime sa langueur; une autre plus animée dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est pas moins expressive.

MONTESQUIEU.

La foule tourbillonnait dans la vaste salle de l'Opéra. A la clarté éblouissante de mille lumières, des flots irréguliers de têtes bisarres, de visages masqués, se heurtaient, se pressaient, et dessinaient parfois, vus des hautes galeries, des ruisseaux tortueux qui semblaient réfléchir les

couleurs les plus variées. Du fond de ce gouffre s'échappait un bruit confus qui variait ses sons en raison de la mobilité du tableau ; d'instant en instant une joyeuse mélodie perçait ce chaos, mais elle était bientôt étouffée par les éclats d'une folle gaîté. Au-dessus de ce parterre émaillé de fleurs, de rubans, de plumes ondoyantes, les émanations de parfums enivrans se balançaient et se mêlaient au brouillard imperceptible qui s'élevait de cette multitude...... Parfois un groupe se formait, tournait sur son centre, et se perdait bientôt dans cette mer agitée. Autour d'elle, et montant jusqu'au ceintre, des tableaux grotesques ou gracieux, mais toujours animés, offraient dans des cadres étroits la même variété, mais un tout autre intérêt : là, on pouvait analyser les personnages, soupçonner leurs plaisirs, interprêter leurs gestes. Sous le masque de soie qui couvrait son visage, on devinait une beauté par le nombre des adorateurs qui se pressaient autour d'elle. Ici, un jeune élégant, agitant sa chevelure, traduisait, dans l'in-

térêt de son amour-propre, quelques phrases mystérieuses qu'un joli domino rose, penché gracieusement sur lui, venait de prononcer à son oreille. Plus loin, au fond de cette loge, un malicieux sorcier s'aidait d'un long tube de métal pour rappeler à la mémoire d'une dame des aventures qu'elle croyait ignorées. Oh! c'eût été un travail difficile que de vouloir démonter et admirer pièce par pièce les divers et nombreux ressorts qui faisaient mouvoir cette immense bigarrure! aussi Ernest Sainville ne l'entreprit-il pas, lui, dont le cœur était encore neuf à vingt-cinq ans! Ernest était bien en retard pour ce temps de maturité précoce : à son âge, un homme est vieux maintenant! les douces émotions ne sont plus pour lui qu'un souvenir vague; il lui faut des commotions, des amours frénétiques, un drame enfin, dans chacun de ses plaisirs. Il veut des maîtresses selon son cœur, et il est usé! une littérature selon son goût, et il est blâsé! une liberté large comme ses pensées, et le monde ne lui suffit plus!

Oh! les jeunes gens du dix-neuvième siècle ont le cœur ridé comme le front des vieillards du siècle précédent! Aussi, Ernest, avec son ame vierge, se laissait aller ingénuement à l'enthousiasme que lui inspirait l'aspect de ces scènes toutes nouvelles pour lui. Ce bruit, cette musique, ces costumes, cette foule, ces intrigues, occupaient tellement ses yeux et son esprit, qu'il ne s'apercevait pas que depuis assez longtemps il était suivi par trois personnes masquées. Cependant quelques mots prononcés derrière lui, puis un rire étouffé, le firent retourner.

Alors une voix masculine, mais déguisée, lui adressa la parole.

« M. Ernest Sainville cherche sans doute quelqu'un ici?

— Ce ne peut être que toi, répondit-il, puisque tu me connais si bien, beau masque; tu dois être de mes amis, et c'est ce que je désirais rencontrer....

— Toujours naïf dans tes pensées et dans tes

paroles! Il faut que je sois de tes amis parce que je sais ton nom! Nous sommes peut être ennemis, ou bien nous ne nous sommes peut-être jamais vus.....

— Oh! ennemis, cela ne se peut guère; je ne m'en connais pas encore....

— Très bien! le mot encore veut dire qu'il ne faut pas répondre de l'avenir. »

Cette phrase fut dite par une autre voix plus douce; c'était, à n'en pas douter, celle d'une femme.

Aussi Ernest lui répondit :

« Je serais fâché d'en avoir, surtout de ton sexe.

— Et que disais-tu donc, Figaro, que ce jeune homme était naïf? à la première parole il distingue le genre de l'individu qui lui parle. Cela, au contraire, dénote une expérience profonde du monde.

— Tu pourrais te tromper, beau domino, car le jugement que j'en ai porté ne vient que d'une sympathie bien naturelle. »

Alors deux des figures masquées laissèrent échapper de longs éclats de rire....

« Ah! le mot est excellent! la sympathie au bal de l'Opéra. » Et les rirent redoublèrent.

Ernest était assez embarrassé de sa contenance.

Voyant son trouble, le Figaro lui dit :

« Aussi, mon cher ami, pourquoi t'avises-tu de venir jeter à travers les folies renouvelées du moyen âge, les mots oubliés du vieil âge d'or.

— Alors ce devrait être une nouveauté, dit Ernest.

— Qu'il faudrait remettre à la mode, » ajouta le domino rose.

Figaro s'était amicalement emparé du bras d'Ernest. Ce dernier pensait l'avoir reconnu, sous le masque de soie, pour être un de ses amis intimes; la crainte de se tromper et de s'attirer encore quelques railleries l'empêcha d'éclaircir ses soupçons; mais il dit :

« Puisque tu me connais si bien, pourrais-tu

me rappeler quelques circonstances de ma vie?

— Rien n'est plus facile. La plus extraordinaire jusqu'à ce jour est de t'avoir rencontré ici. »

Ernest se mordit les lèvres.

« Monsieur est donc ermite? reprit le domino.

— Oh! non; mais il est sage.

— Par ma foi, tu peux ôter ton masque, dit Ernest; ce reproche que tu m'adresses si souvent t'a fait reconnaître.... Veux-tu que je te dise ton nom?

— Ce n'est pas la peine. Que je suis maladroit! jamais je ne saurais mener une intrigue! Que veux-tu, Ernest, le naturel perce involontairement. Mais puisque nous n'avons plus rien à nous dire, donne le bras à cette silencieuse Vénitienne et sers lui de cavalier. » Puis, se penchant à son oreille, il ajouta : « Tu m'obligeras; ce domino rose, est une de mes nouvelles conquêtes; arrange-toi de la petite que je te confie.

— La connais-tu?

— De ce soir seulement; encore n'ai-je pas vu ses traits. »

Ernest offrit son bras qui fut accepté, puis ils se perdirent dans la foule.

Il est nécessaire de faire mieux connaître au lecteur notre Ernest Sainville, qu'on aura souvent l'occasion de voir figurer dans cet ouvrage. Son visage, sans être d'une beauté régulière, était empreint d'un air de noblesse; son front haut et découvert était couronné de cheveux blonds et soyeux; ses yeux bleus avaient une expression de candeur qui réfléchissait celle de son ame. D'une grandeur ordinaire, son corps était sans défaut, les contours en étaient gracieux quoique prononcés, ce qui dénotait en lui la force et l'agilité; son esprit était cultivé, mais sa timidité l'empêchait de le faire paraître dans tout son éclat; enfin, pour ôter le moindre doute sur ce portrait assez flatteur, il est bon de dire en passant que bien des yeux se tournèrent vers Ernest Sainville, et brillèrent à travers le masque, si commode pour cacher les émotions que

les belles éprouvent à l'aspect d'un joli cavalier. Mais en ce moment aussi, il avait à son bras un objet non moins attrayant, c'était la Vénitienne..... Petite, mais enchanteresse par ses proportions, par ses formes voluptueuses, par sa chevelure noire et bouclée, qui tombait sur des épaules nues et d'une blancheur éblouissante; sa jupe courte laissait voir une jambe d'une finesse singulière, puis un pied petit et moulé dans une chaussure de soie. Elle devait être jolie? c'est ce que nous ne pouvons assurer; spirituelle? écoutons-là.

« Comment trouvez-vous ce bal? dit Ernest après quelques instans de silence.

— Je désirerais connaître votre sentiment avant de vous en dire le mien.

— Oh! madame, ce spectacle animé est, selon moi, le rêve le plus bizarre, la fantasmagorie la plus originale qui aient parlé à mes sens. qui aient passé devant mes yeux; c'est un brasier pétillant de mille feux, que le regard ne peut fixer sans en être ébloui.

— Le tableau est vrai; mais la vue s'y accoutume, se fatigue. Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a monotonie et ennui à voir se promener des gens qui ne sont là que pour eux, que pour se faire admirer, que pour éclipser par l'éclat de leur parure ou de leur costume ceux qui sont au-dessous d'eux. Oh! ce ne sont pas ces fêtes que j'aime....

— Éloignée peut-être des objets qui vous sont chers, vous prenez peu de part aux plaisirs des autres? Ce n'est pas dans cette foule qui nous presse, qui s'intrigue froidement avec quelques mots jetés au hasard, qu'il faut chercher les émotions que j'éprouve. Regardez dans ces loges, le bonheur, le plaisir paraissent s'y être retirés. Voyez comme tous ces regards semblent embrasés, comme ses bouches se parlent avec amour; ce qu'on y voit fait soupirer, ce qu'on y devine fait désirer.

— Oui, mais vous conviendrez qu'un bal ou l'aimable abandon, la folle danse remplacent cette étiquette éblouissante, est mille fois préfé-

rable. Ici une harmonie saccadée qui n'arrive à vos oreilles que par bouffées; un mouvement sans cadence, une cohue sans motifs, sans gaîté.... Oh! je donnerais cette foule, toutes ces lumières, pour un quadrille bien étroit, pour une valse bien folle. Oh! Monsieur, la valse! quel plaisir ce doit être. » Et le joli bras de la Vénitienne serra celui d'Ernest, qui n'osa répondre à cette douce pression.

« Vous figurez-vous comme moi vingt groupes qui tourbillonnent et voltigent en mesure? Ces têtes qui se balancent! ces cheveux qui voltigent! ce vague qui flotte autour de vos regards! cette foule qui passe, s'éloigne et se rapproche?..... Vous me parliez tout à l'heure de rêves bizarres; il est impossible d'en faire de semblables à ceux qui viennent vous assaillir, quand la tête vous tourne, quand vos yeux se ferment fatigués par les objets qui passent rapidement et se renouvellent sans cesse. »

En écoutant attentivement ces paroles, prononcées par une voix douce et mélodieuse,

Ernest éprouvait un trouble mystérieux qui pénétrait son cœur, et qui, en remontant jusqu'à son esprit, arrêtait le cours de ses pensées. La Vénitienne avait cessé de parler qu'il écoutait encore.

« Mais à quoi pensez-vous donc ?

— Ah ! pardon, j'attendais la fin de la valse ; le tableau que vous m'en avez fait m'avait tellement illusionné que mon esprit tournait avec vos paroles.

— Vous êtes impressionable !....

— Je le crois, belle Vénitienne ; et je redoute de voir tomber le vilain masque qui couvre votre charmant visage.

— Et qu'en savez-vous, si je suis jolie ?

— Tant de grâce, tant d'esprit ; oh ! la nature ne pourait avoir laissé son ouvrage imparfait.

— Phrase complaisante et flexible qui se plie aisément à toutes les tailles, à toutes les figures. Je vous assure qu'en cette circonstance, elle est au moins hasardée.

— Je parierais le contraire.

— Avec moi peut-être? ah! ce serait singulier. J'ai presque envie de tenir la gageure. Que parions-nous?

— Dictez les conditions vous même, espiègle.

— Vous tremblez déjà de perdre.

— Pourquoi donc?

— Tout à l'heure vous disiez belle Vénitienne, et vous me gratifiez maintenant par prudence du nom d'espiègle. Mais je ne suis pas généreuse, et ne vous fais pas grâce des conséquences du défi.

— Alors qu'ordonnez-vous?

— Si je suis laide, je vous condamne à m'aimer à la folie.

— Oui, mais si vous êtes jolie, que gagnerai-je?

— Il est inutile de le dire; je vous donne ma parole que vous avez perdu.

— Je ne le crois pas.

— Vous avez tort, car je suis laide à faire peur.

— Vraiment!

— Affreuse! Mais pensez y donc, si j'étais

jolie, j'aurais été accompagnée au moins par un adorateur, par un galant chevalier; l'empressement de votre ami à vous céder mon bras vous prouve la vérité de ce que j'avance. Mais combien vous faut-il donc de preuves pour vous persuader que je ne suis pas jolie?

— Vous cherchez à me tromper, Armand n'a pas vu votre visage; il me l'a dit.

— Il s'est moqué de vous.

— Pourquoi chercher à détruire une illusion qui a tant de charmes pour moi?

— Oh! s'il ne s'agit que de vous aider à bâtir une chimère, j'y consens volontiers : d'abord j'ai des yeux, oh! des yeux superbes, noirs et pleins de feu, un nez admirable. Les aimez-vous à la Roxelane?

— Beaucoup!

— C'est convenu : joignez à cela une bouche petite et vermeille, des dents d'une blancheur éclatante, des perles enfin; c'est plus oriental : pour le menton, il est à mourir d'amour. Voyons, la fiction vous convient-elle?

— Elle est peut-être encore loin de la réalité.

— Il n'en démordra pas, dit la Vénitienne; « et son bras pressa de nouveau celui d'Ernest. Cette fois, moins timide, la main de ce dernier chercha et rencontra une main qu'on n'essaya pas de lui soustraire; je crois même qu'elle fit la moitié du chemin, mais je ne puis l'affirmer.

Ernest renoua la conversation, interrompue par ce léger incident.

« Vous conviendrez au moins que vous vous entendez fort bien à tracer un portrait séduisant.

— Nous autres femmes, nous connaissons ce qui est susceptible de vous charmer, messieurs : un joli visage est la première qualité que vous recherchez dans une dame, l'amour-propre d'un homme est plus fort que l'amour du cœur, car ce n'est pas pour lui, pour son bonheur intérieur qu'il recherche la beauté, c'est uniquement pour orner son bras, pour faire envier son sort, pour caresser son orgueil. Oh! c'est une des grandes victoires de l'homme, que d'entendre

dire que sa maîtresse est la plus jolie! Appréciez d'après cela le sort d'une pauvre fille que la nature contrariante a doué d'un laid visage.

En disant ces mots, la Vénitienne soupira.

Ernest entendit ce soupir; il commençait à craindre que ce ne fût la vérité, et soupçonna même son ami Armand d'avoir voulu lui tendre un piège. Et pourtant l'esprit si pétillant, les formes si belles, si voluptueuses de sa cavalière; la blancheur de sa peau, l'éclat de ses cheveux noirs; cette main si fine et si délicate qu'il tenait encore dans la sienne, tant d'attraits qui ne lui étaient pas échappés pouvaient bien racheter cette laideur dont on le menaçait. Personne, ce jour là, ne fut plus intrigué que lui au bal du grand Opéra.

Mais que lui faisait que cette femme fût laide ou belle?

A cette question, qu'il s'adressait intérieurement, son cœur ne répondait pas d'une manière précise. Il aurait donné tout au monde pour que le masque tomba. Le demander, c'eût été

trahir les soupçons qu'il avait conçus : il préférait attendre.

« Il est vrai que le premier charme qui agit sur nos sens, c'est celui de la beauté, reprit Ernest...; pour certains hommes cependant il est bien faible, et se dissipe facilement; celui de l'esprit, oh! c'est tout autre chose; une femme belle, privée de celui-ci, c'est la statue de Pygmalion; mais l'esprit, c'est le feu, c'est l'existence que les dieux lui prêtèrent! L'esprit est comme le diamant, n'importe quelle face il présente, il étincelle toujours : les yeux s'accoutument à la beauté et ne l'aperçoivent plus; mais l'oreille ne se lasse pas comme eux, elle est toujours avide.

« Oh! les hommes, qui pensent ainsi sont rares, reprit la Vénitienne.

— Il peut pourtant s'en trouver.

— Auriez-vous la prétention de vous croire de ce nombre?

— Je le crois; car l'esprit m'a toujours paru préférable.

— Vous sentiriez vous la force d'aimer une femme laide ?

— Oh! oui.

— Ne dites pas cela si haut, on pourrait vous brûler ici, et jeter votre cendre à travers cette foule.

— Au risque de ce danger, j'offrirais mon cœur à celle qui pourrait se flatter d'avoir votre esprit;» et la main d'Ernest pressa la main qu'il tenait toujours.

« Vous vous dévouez trop facilement, et j'ai peine à croire à ce sentiment chevaleresque.

— Pourquoi donc ?

— Oh! c'est qu'un bonheur semblable ne peut être espéré par une pauvre fille dont la figure est repoussante; et s'il lui arrivait de rencontrer un homme assez sage pour se laisser guider par son cœur plutôt que par ses yeux, quelle serait sa félicité! Oh! il y aurait de quoi devenir folle d'amour! »

En prononçant ces derniers mots la Vénitienne avait fixé les regards sur son cavalier,

le feu qu'ils lançaient à travers le masque firent une telle impression sur Ernest, qu'il pensa que tant d'éclat était une preuve certaine de la beauté des yeux qui venaient de se diriger sur lui, et cette réflexion éloigna de son esprit le soupçon de laideur auquel il s'était abandonné presqu'involontairement.

Figaro et son domino rose s'étaient rapprochés du couple que nous venons d'écouter. Cet entretien, où l'abandon avait régné, cessa dès ce moment, et nos quatre personnages se promenèrent quelque temps en silence.

La nuit était avancée; déjà les groupes s'éclaircissaient; quelques loges étaient désertes; l'éclat des mille lumières commençait à faiblir, une teinte de fatigue se laissait apercevoir sur les figures découvertes; tout annonçait la fin d'un plaisir qui avait été goûté par quelques-uns, mais monotone pour la plupart des autres.

Ernest aurait pourtant bien voulu voir tomber le masque de cette femme que son bras retenait encore. Le cœur du jeune homme battait avec

violence à l'idée qu'il fallait déjà la quitter. Sa timidité l'avait empêché de demander des choses qu'il aurait bien voulu savoir. Cette rencontre, faite dans un bal masqué, aurait-elle les suites qu'il désirait? ou serait-elle la dernière ? Il s'adressait ces questions, et son imagination n'y répondait pas.

Ils parcoururent quelque temps les corridors et le foyer; des rafraîchissemens furent offerts aux deux dames et refusés par elles. Ernest offrit de reconduire son inconnue, il fut de même refusé. Figaro, que désormais nous appellerons Armand, eut le sort d'Ernest; ce qui intrigua encore plus ce dernier, qui croyait son ami dans les bonnes grâces du domino rose.

A la sortie du théâtre, Ernest dit d'une voix basse et tremblante :

« Dois-je conserver l'espoir de vous revoir un jour?

— Il faudrait pour cela que vous m'eussiez déjà vue.

— Eh bien, de vous connaître?

— Peut-être bien. »

Après ce peu de mots, la Vénitienne s'échappa du bras d'Ernest, se dirigea vers une voiture, y monta légèrement suivie du domino; la voiture se ferma et s'éloigna, laissant Ernest et Armand se regarder tous deux avec surprise.

« Tu as voulu sans doute te moquer de moi, Armand, en me disant que la dame masquée que tu accompagnais était une de tes nouvelles conquêtes.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? parce que quand on est dans les bonnes grâces d'une belle, il me semble qu'elle ne peut vous refuser de se laisser reconduire.

— O Ernest, comme tu mènes les choses maintenant! tu as fait des progrès depuis une heure.

— Trêve de plaisanteries; lorsqu'on vient au bal avec deux dames, on a le droit, ce me semble, de les ramener chez elles.

— En supposant cela, tu aurais raison de me faire de la morale; mais il en est autrement.

Rentrons au foyer, et en déjeûnant je te conterai ce que tu veux savoir. »

Quelques instans après, Armand et Ernest Sainville étaient devant un guéridon, et faisaient joyeusement honneur au léger repas qu'on venait de leur servir.

« Allons, encore ce verre de Madère, et je commence mon histoire. » Armand vida son verre.

« Aussi vrai comme ce vin est délicieux, je t'avoue que je ne suis pas moins intrigué que toi. Je possède une maîtresse qui s'enveloppe d'un mystère impénétrable ; c'est un être vaporeux, une fiction, que sais-je ? Je te l'ai dit, et je te le répète ; je ne connais pas la petite qui l'accompagnait et dont tu parais enflammé. Tout cela t'intrigue, je le conçois ; or donc, voilà tout ce que je puis t'apprendre. Il y a à peu près quinze jours, en sortant des Bouffes, je tournais le coin de la rue Caumartin, une femme se trouva sur mon passage et se heurta violemment contre moi ; j'allais lui adresser mes excuses, elle ne m'en laissa pas le temps et gagna le boulevard.

Deux jeunes gens la suivaient de près, ils l'atteignirent; alors je changeai ma marche et je les suivis à mon tour. J'arrivais à temps; l'un de ces deux drôles insultait la dame d'une manière vraiment infâme. Sans m'inquiéter si elle était belle ou laide, jeune ou vieille, je m'élançai vers elle et je pris son bras. Elle fit un cri. Mais je calmai promptement sa frayeur en lui disant: « Ne craignez rien, faites semblant de me connaître. » Elle entra parfaitement dans la situation, et nous continuâmes la route qu'elle avait prise. Les quolibets, les injures pleuvaient derrière nous; jusque là ma patience se soutint; mais arrivés près de la Madeleine, les insultes se firent entendre trop près de mon oreille, je me retournai brusquement, et d'un coup de canne, je coupai la figure des deux misérables. Oh! alors, la scène changea de face! j'eus affaire à deux véritables boxeurs anglais; mais mon jonc flexible décrivait en sifflant des cercles qui les enveloppaient et qui durent laisser sur eux de nombreuses traces. Les cris de la

belle, les blasphêmes des assaillans, attirèrent le poste voisin, et nous fûmes secourus. Il était temps, parbleu! Je perdais courage et j'aurais succombé sous les coups méthodiques et multipliés qui tombaient sur moi.... Enfin, nous voilà conduits au poste par un peloton de gendarmes armés de pied en cap; mais juge, mon cher, quel fut mon bonheur quand à la clarté de la lanterne du corps-de-garde je jetai les yeux sur mon inconnue, et que j'aperçus la plus jolie figure que j'eusse jamais vue. Tu conçois alors que je ne sentis plus tout ce que ma position avait de critique et douloureux. Je criai à étourdir le poste entier, j'invoquai les lois anciennes et modernes; on me crut à mes démonstrations. Je jetai ma carte au brigadier, et je partis, emmenant la belle que j'avais sauvée si courageusement. Je changeai de rôle, de défenseur je devins assaillant, mais avec des égards, de la galanterie : je bénissais en mots brillans le ciel qui m'avait fait trouver sur le passage d'un objet aussi charmant. Pour prix de mes frais d'élo-

quence, mon inconnue m'apprit qu'elle était Italienne, et depuis fort peu de temps à Paris; qu'elle habitait le faubourg Saint-Honoré, qu'elle avait vingt-deux ans, qu'elle était libre. Je devins pressant, j'obtins enfin une promesse de la revoir à quelques jours de là : le rendez-vous fut donné aux Tuileries, et nous nous quittâmes sans qu'elle me permît de la reconduire jusqu'à sa demeure; mais, comme je m'étais arrêté pour la voir s'éloigner, elle tourna le coin de la rue, et j'entendis bientôt le bruit sourd d'un lourd marteau, puis celui d'une porte que l'on fermait. Je courus à l'endroit d'où je présumais que le bruit était parti et je me trouvai devant un hôtel de brillante apparence. Satisfait de cette découverte, je rentrai chez moi. Eh bien! le croiras-tu? je ne dormis pas; j'étais amoureux comme un novice : comme toi, par exemple.

Le lendemain matin, bien résolu de me procurer quelques renseignemens positifs, je courus au faubourg Saint-Honoré; mais j'avais oublié

la chose essentielle, le nom de mon inconnue. N'importe; elle était Italienne, son accent me l'avait prouvé, et il ne devait pas se trouver dans l'hôtel plusieurs Italiennes à moins d'une fatalité. Arrivé à la porte, je m'arrêtai, pensant qu'il serait peut-être indiscret d'aller parler au concierge dans l'hôtel même; j'entrai au café voisin et je m'adressai au garçon :

« Mon cher ami, faites-moi le plaisir d'aller dire à ce brave homme que vous voyez là, sur la porte, que quelqu'un le demande ici.

— A monsieur Godard?

— Précisément, c'est à monsieur Godard que je désire parler ; allez vite. » Et le garçon partit. Une seconde après il reparut, suivi du concierge.

Je m'avançai vers celui-ci d'une façon amicale, et le saluai en lui disant :

« Mille pardons, monsieur Godard, de vous avoir dérangé de vos occupations. »

Mon homme ouvrait de grands yeux en s'entendant appeler par son nom, et cherchait sans

doute dans sa tête poudrée à se remémorer mon individu. Enfin il me répondit :

« Il n'y a pas de quoi !

— Je vous demande pardon, il y a de quoi ; c'est être vraiment trop hardi que de... Garçon, un bol de punch !

— Mais, monsieur !

— Asseyez-vous, monsieur Godard, et jasons..... Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, pas encore ; mais il faut cependant......

— Certainement.... vous allez savoir le motif qui.... Garçon, dépêchez-vous, monsieur Godard est pressé... » Et je poussai mon concierge étonné vers un tabouret sur lequel il s'assit presque de force, et moi en face de lui : « Voici ce dont il s'agit : vous êtes un honnête homme ; c'est justement pour cela qu'une famille respectable m'envoie vers vous.

— C'est beaucoup d'honneur que l'on me fait, mais pourrais-je en savoir le motif ? »

Le garçon apportait le bol de punch. Très

embarrassé de nouer mes phrases entre elles, et de leur donner un sens intelligible, je profitai de ce dérangement, et tout en animant la flamme pétillante qui aveuglait mon honnête portier, je cherchais à mettre de l'ordre dans mes idées. Je versai, et continuai : « Comme je vous le disais donc, une famille respectable, qui a de très grands intérêts à obtenir des renseignemens positifs, m'envoie près de vous, monsieur Godard, en vous suppliant de les lui donner avec cet esprit juste qui vous caractérise.

— Certainement, je n'ai jamais refusé les services ni les renseignemens, enfin tout ce que mon expérience..... » Et il avala son premier verre de punch; je lui en versai un second. Il ne boudait pas le vieux concierge; il reprit :

— Quel est le personnage sur lequel on demande les renseignemens?

— Voilà justement le plus difficile, papa Godard, c'est que j'ai oublié son nom. Tout ce que je puis vous dire, c'est une jeune dame qui

demeure dans votre hôtel. Avez-vous beaucoup de locataires?

— Un seul! »

Je fus frappé de la foudre. Un seul, diable, me serais-je trompé de porte? pensai-je en moi-même.

« Quand je dis un seul, c'est une seule, car c'est une jeune dame qui habite tout l'hôtel. »

Ah! mon cher, je tombai de mon haut; mon inconnue occupait à elle seule cette brillante habitation. Je répondis presque d'élan :

« Une Italienne?

— Justement, une Italienne.

— Jolie comme les amours?

— Oh, charmante! Mais vous m'avez l'air de la connaître aussi bien que moi?

— Pour ce qui est du physique, certainement.....

— Ah mais! c'est le moral dont vous vous inquiétez?

— Le moral, pas positivement. Mais on désirerait savoir ce qu'elle est, ce qu'elle fait.

— Cela devient embarrassant. Ce qu'elle est, dame, elle est riche, très riche; pour ce qu'elle fait, c'est aisé à concevoir, je pense qu'elle ne fait rien.

— Et quel est son nom?

— Oh! un nom superbe.... La signora Amadina....

— Point de titres?

— Non, je ne lui en connais pas; son équipage n'est point armorié.

— Son équipage, dites-vous! Elle a un équipage? »

Tu conçois alors que mon esprit battait la campagne. Ce ne pouvait être cette femme que j'avais rencontrée à pied, à onze heures du soir. Cette réflexion était juste; aussi m'empressai-je de dire au concierge, que les verres de punch animaient singulièrement :

« Mais, sort-elle quelquefois à pied, et le soir?....

— Oui, certainement, me répondit-il; encore hier. »

Tout ce que j'entendais excitait de plus en plus ma curiosité. Un second bol de punch fut apporté. Résolu de tout savoir, je devins un hardi questionneur, et mon second un bavard intarissable.

« Ah ça, dites-moi, monsieur Godard, vous m'avez parlé tout à l'heure du moral. Que dit-on de cette dame? de la source de sa fortune? de sa famille? de ses liaisons? »

Le concierge ne s'effraya pas de cette série de questions, et répondit avec une chaleur que j'avais le soin d'alimenter par de nombreuses rasades.

« Ah! voyez-vous, on n'aime pas à mal dire de son prochain, surtout de celui qui paie si généreusement que cette jeune dame; mais, comme vous me questionnez au nom d'une famille respectable, mon devoir m'oblige de vous dire ce que j'en sais, et ce que j'en pense. *Primo*, si jeune, si jolie, si riche, on jase; on fait des propos, et au faubourg Saint-Honoré comme ailleurs, les langues s'aiguisent et font

des trous dans les réputations les plus renforcées. La signora Amadina n'est pas mariée et reçoit peu de monde, mais très souvent une voiture bien fermée, bien sombre, entre dans la grande cour; j'ai l'ordre de fermer les portes; alors un grand et gros homme habillé de noir en descend, et monte chez l'Italienne. Les uns disent que c'est son oncle, mais les domestiques m'ont dit confidentiellement à l'oreille que c'était le protecteur de la belle..... que c'était le cardinal Urbani, légat du pape près la cour de France.... A tout cela j'ai fermé les yeux, j'ai bouché mes oreilles, me contentant de faire mon office sans m'occuper du pape ni du diable. Je suis concierge, et voilà tout.... A votre santé!

— A la vôtre, monsieur Godard, enchanté d'avoir renoué connaissance. » Bref, je quittai le brave homme la tête pleine d'idées singulières. Certain de jouer avec forte partie, je dressai mes plans. J'obtins de nouveaux rendez-vous après quelques attaques qui ne furent que faiblement repoussées; j'enlevai le cœur de la belle, et tu

me vois l'amant secret, le favori privé de la maîtresse d'un légat, d'un pape futur peut-être. Nos rendez-vous ont lieu dans le mystère le plus profond. Quand je veux l'interroger elle m'impose silence avec des baisers qui me ferment la bouche; je me contente d'être heureux, et je ris de l'ambassade pontificale et de la cour de Rome.

— Et moi je ris de ton orgueil, répondit Ernest, qui avait écouté en silence le récit d'Armand; tu n'es peut-être que le jouet d'une méprise, et d'une intrigante.

— Te voilà, toi, flegmatique!

— Qui te dit que ce cardinal est son amant?

— Pourquoi pas, crois-tu donc que la pourpre romaine garantisse de ces soubre-sauts charnels que les autres ressentent?

— En tout cas, partager une maîtresse à deux ne me conviendrait nullement.

— D'accord, mais c'est un escamotage que je fais aux plaisirs secrets d'un puissant de l'église. Et comme a dit Béranger :

Le diable rirait dans sa barbe
Si le pape était cocu.

—Avec tout cela, tu ne m'as entretenu que de toi et de ta belle, et aucunement de ce qui me regarde.

— Tu ne me laisses pas le temps d'achever. Hier, nous nous étions donné rendez-vous au Palais-Royal; après un dîner délicieux, en tête à tête, aux Frères Provençeaux, mon Italienne me manifesta le désir de voir le bal de l'Opéra; je m'offris, comme tu le penses bien, à l'y conduire. Nous nous donnâmes rendez-vous chez Herbaut, où elle devait prendre le costume nécessaire. Je fus exact; mais à la place d'une dame j'en trouvai deux; ta Vénitienne était déjà masquée. Quoique contrarié, je fus galant auprès d'elle, je répondis de mon mieux aux excuses qu'elle me fit sur sa présence inattendue, et nous partîmes. Nous t'avons rencontré, tu m'as obligé en me délivrant d'un tiers qui est toujours incommode, et voilà, mon cher Ernest, tout ce que je puis t'apprendre.

— Je n'en suis pas plus avancé.

— Oh! mais, patience! je m'intéresse à toi,

et j'espère sous peu te rendre aussi heureux que moi, grâce à l'intermédiaire de Félicia.

— Quelle est cette Félicia?

— Ah! parbleu, tu as raison; j'avais oublié de te dire que ma maîtresse s'est donnée à moi sous un nom supposé. Pour l'intriguer à mon tour, cette nuit je me suis avisé de l'appeler Amadina; elle s'est retournée et m'a fait signe de la main de me taire. Ce mouvement suffit pour me convaincre que c'était son véritable nom, et que le portier ne m'avait pas trompé. En vain elle me demanda où j'avais appris ce nom; j'éludai sa réponse, et la laissai bien inquiète. »

Armand et Ernest avaient terminé leur déjeûner; le jour commençait à paraître; le foyer était désert; nos deux jeunes gens se levèrent, payèrent la carte et sortirent. Armand proposa, pour bien finir le carnaval, d'aller jouir d'un contraste singulier. Ernest n'avait jamais vu la descente de la Courtille le matin d'un mercredi des cendres, il accepta.

Tous deux montèrent en cabriolet, et bientôt ils furent au milieu d'un tout autre monde.

Une foule de réflexions se croisèrent tout à coup dans la tête d'Ernest à la vue de ce tableau si animé, si bizarre; il ne parlait pas à Armand, mais au mouvement de ses lèvres on jugeait qu'il s'entretenait avec ses pensées.

Il avait bien raison car

bacchanales des anciens, qu'étiez-vous auprès des bacchanales modernes? Dans quels auteurs pourra-t-on trouver un tableau d'orgies qui vaille les orgies de notre siècle? Quelle langue assez riche, assez sonnante, se prêterait à la peinture de cet oubli de toute pudeur, à ce chaos social, à cette fête des fous? Il n'en est qu'une selon moi, c'est la langue populaire, ce langage si saillant, aux couleurs tranchées, aux expressions neuves et hardies, cet idiôme que la canaille des salons emprunte et corrompt.

Ce que vulgairement on appelle la descente de la Courtille est la dernière scène, le dénoûment de la bouffonnerie jouée par le peuple:

chaque acteur, avant de quitter son costume lacéré et boueux, se hâte de jouir des instans qui lui restent encore; ses gestes, ses paroles, ses regards sont délirans et obscènes; des chants, des cris, des rires convulsifs s'échappent de la foule qui se presse, se heurte; le froid, la pluie, rien n'arrête la multitude qui monte ou descend le faubourg, où elle est accourue bien avant l'aurore. Des milliers de masques échappés des bals s'élancent à la clarté des torches vers l'endroit où le carnaval qui finit semble s'être concentré. La Courtille a le privilège de le prolonger de quelques heures; aussi tous les genres de folie s'y sont donné rendez-vous. On y danse à la pâle clarté des lumières qui s'éteignent, au milieu des vapeurs épaisses et nauséabondes de l'orgie nocturne; on danse sur la chaussée de la montagne, sur l'impériale des fiacres. Aux fenêtres ouvertes, et rebouchées par des visages pâles et défaits, des milliers de bouches jettent à travers la foule les restes de leur injurieuse gaîté; du sein de la foule des voix enrouées leur

renvoient des phrases semblables en échange.

Les femmes même ont jeté derrière elles le peu de pudeur qu'elles avaient peut-être conservé jusque là; leurs gestes répondent aux gestes qu'on leur fait; leurs yeux ont des regards éhontés; leur coquetterie habituelle a disparu, et sur elles, tout est en rapport avec le désordre auquel elles se livrent.

La richesse des costumes n'attire plus l'attention, elle est toute pour le cynique, qui se promène couvert de vêtemens en lambeaux, qui se roule dans la fange, qui court à travers la foule en la couvrant de boue, de farine ou de noir.... Oh! n'allez pas là chercher la raison du peuple; ne prenez pas un jour de frénésie pour juger ses actions et ses paroles. Vous qui venez dans des équipages insulter à ses misères! vous qui venez jouir de l'aspect de ses folies! que ne donnez-vous en spectacle celles auxquelles vous vous livrez dans votre intérieur; on y verrait des tableaux aussi repoussans et peut-être plus honteux.

Ce peuple, que vous gratifiez du titre de crapuleux, il a sa raison, son jugement. Ce riche milord qui, du milieu de sa calèche, jette quelques pièces d'argent ramassées par des misérables, qui l'a qualifié d'un surnom qu'il conservera toujours? le peuple!..... C'est que lui ne juge pas sur un instant d'égarement, sur un accès de folie; c'est sur les actions de chaque jour qu'il prononce son arrêt.

Tel était l'ensemble des idées qui passèrent rapidement dans l'esprit d'Ernest et d'Armand. Au premier appartenaient les réflexions philosophiques; toutes les autres, critiques et mordantes, étaient le résultat des remarques du dernier.

Quelques heures après nos deux amis se séparèrent.

II

L'Hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Suivez-moi, mais sans bruit. La voyez-vous?

— Qu'elle est jolie!

MICHEL MASSON.

Arrêtez-vous grande rue du faubourg St.-Honoré, n°... d'abord une haute porte d'architecture toscane frappera vos regards; soulevez le lourd anneau de fer et laissez le retomber sur le panneau de chêne de cette porte massive, quelques instans après vous pourrez pénétrer dans l'in-

térieur de cet hôtel, et faire connaissance avec les localités et les personnages qui les occupent. Mais comme un guide est toujours nécessaire, l'auteur s'offre volontiers pour servir de cicérone au lecteur. D'abord à droite, sous la voûte de cette vaste entrée, au-dessus du vitrage, le mot *concierge* vous annonce que c'est le parloir de l'honnête monsieur Godard; à travers les rideaux entr'ouverts vous pouvez voir l'intérieur de cette loge; l'aisance et la propreté la plus minutieuse brillent dans cet étroit espace. Madame Godard, enfoncée dans un large fauteuil, le nez armé d'une paire de lunettes à monture d'argent, parcourt du regard un livre de comptes; c'est sans doute le carnet de ses dépenses et de ses profits. Son époux, vieillard encore vert, mais à la tête blanche et poudrée, est négligemment appuyé le dos à la cheminée; ses bras sont croisés, une de ses jambes s'alonge vers le foyer; on devine qu'il se chauffe en réfléchissant à... mais à quoi?... sans doute à ce que madame Godard venait de lui dire; comme

vous ne l'avez pas entendu il est nécessaire de vous l'apprendre :

« Sais-tu, mon cher ami, qu'au temps où l'hôtel était occupé par plusieurs locataires, nos recettes étaient moins fortes et nos dépenses plus conséquentes? »

C'était sur la conséquence de cette phrase que monsieur Godard méditait.

Comme il nous est indifférent d'en connaître le résultat, pénétrons dans cette cour. De chaque côté sont des murs recouverts de treillage où s'entrelacent le lierre, l'ébénier et le chèvre-feuille; des caisses larges en garnissent le bas et doivent offrir au printemps deux immenses remparts de fleurs. Au fond, un pavillon s'élève au milieu d'un bâtiment somptueux et régulier. Six marches conduisent à un péristyle à colonnes légères ; deux portes hautes et vitrées laissent voir derrière elles l'intérieur d'un vestibule élégant, garni d'arbustes et de plantes exotiques, du milieu desquelles tournoie un escalier à contours gracieux qui conduit aux étages supérieurs. Hâtons-

nous de franchir ses marches d'acajou, en évitant toutefois de faire le moindre bruit; car, quoique le soleil brille depuis longtemps, tout paraît dans cette habitation être livré à un profond sommeil. Les portes sont hermétiquement fermées; mais cet obstacle est bien faible : l'imagination d'un écrivain a la puissance d'Asmodée, et vous profiterez, lecteur, de ce privilége. Ici l'antichambre, rien de remarquable, si ce n'est quelques copies de tableaux des écoles italiennes, une perruche qui se balance perchée sur son bâton et qui laisse échapper de temps en temps un petit cri aigu; ensuite un salon; là, tout est remarquable, même le tapis que vous foulez aux pieds : c'est un chef-d'œuvre.... Ces meubles, chefs-d'œuvre aussi; l'ivoire, en filet léger, dessine sur l'ébène des arabesques incrustées; la soie brochée de Naples se mêle à l'or et au velours; sur la riche tenture, les chefs-d'œuvre des grands maîtres attendent qu'une main bienfaisante vienne ouvrir ces jalousies, et fasse briller un rayon de soleil dans cette pièce.

Là, c'est une allégorie de Gordano, puis des tableaux de Raphaël, de Paul Véronèse, de Guido Reni. Oui, de grâce, un rayon de soleil! Ce demi-jour est un brouillard épais qui me dérobe trop de chefs-d'œuvres... Oh! silence! là, c'est la chambre à coucher! Tout y est mystère, tout y est parfum!... Ce doit être le tabernacle où l'idole de ce temple se dérobe aux yeux de ses adorateurs. Elle doit être belle, car tout ce qui l'entoure est divin, idéal! Le génie grâcieux de l'Albane, du Corrège, a jeté sur ces toiles des amours qui voltigent, des bergers qui parlent d'amour... Tout est amour dans ce sanctuaire... S'il nous était possible d'entrevoir un instant la déesse, à travers cette mousseline diaphane dont les plis grâcieux nous cachent ce lit en gondole. J'apperçois des formes légères... peut-être n'est-ce qu'une vapeur! une rêverie... En soulevant doucement ce rideau nous pourrons nous en assurer. Oh! profanation! enfin elle est commise... Nous ne serons pas plus coupable en continuant notre examen indiscret.

C'est une jeune fille! Quelle est jolie! quelle frêle créature! comme sa chevelure noire saillit sur la blancheur de son front, de son cou!...... Quel sommeil gracieux répandu sur ces traits immobiles! et cette main, comme elle est singulièrement enlacée dans ces boucles de cheveux épars! cette bouche où le sourire semble s'être endormi aussi; ce sein que l'on devine sous cette toile qui palpite.... Ces contours voluptueux!...

Assez!... assez! Entendez-vous du bruit dans le cabinet voisin? Sauve qui peut!.... Il était temps! lecteur, nous eussions été pris..... En effet, la porte du petit cabinet s'ouvrit doucement, une tête de femme s'avança et jeta un regard scrutateur vers le lit; puis la dame parut entièrement, et bien doucement, sur le bout des pieds, parvint jusqu'au rideau qu'elle souleva.

« Elle dort encore, se dit-elle bien bas. » Puis elle se retourna, et se dirigea vers le cabinet avec les mêmes précautions; mais un maudit fauteuil fut heurté, le rideau de mous-

seline s'agita, les plis furent rejetés sur le dossier du lit.

La jolie dormeuse avait été réveillée par le bruit.

« Quelle heure est-il donc, Félicia?....

— Une heure, Signora.... »

En entendant ce mot, l'Italienne bondit en se mettant sur son séant.

« Mais tu es folle, petite! une heure? Il me semble qu'il n'y a qu'un moment que je me suis endormie.

— Si vous en doutez, je puis vous en donner une preuve convaincante. » Et la femme de chambre tira un des grands rideaux de la fenêtre; un rayon de soleil illumina tout-à-coup la chambre à coucher.

Amadina, le corps à moitié sorti du lit, son vêtement de nuit en désordre, contemplait avec étonnement ce torrent de lumière qui venait d'innonder l'appartement.

« C'est singulier.... tout à l'heure mille bougies brûlaient mes regards, puis les ombres de

la nuit, et tout-à-coup le jour, le soleil... Folie! je rêvais; et elle passa ses jolies mains sur ses yeux. Je m'en rappelle maintenant.... Oh! c'est que l'éclat de cette nuit etait plus éblouissant encore que ce pâle soleil. Sais-tu bien, Félicia, que c'est un instant de bonheur qui vient de s'écouler pour moi trop rapidement?

— Eh! mon Dieu, Signora, maintenant que nous avons osé le prendre, il ne nous coûtera plus, pour le renouveler souvent, que de le vouloir.

— Oh! oui, mais combien il m'a fallu comprimer de craintes dans mon esprit...Mais songes donc, si Dominique savait!...

— Par la Madonna, le saint homme se tairait, et se contenterait de maudire le froc qui l'empêche de vous accompagner.

— Folle! folle! tu me perds, avec tes conseils imprudents et tes folles paroles....

— Mes folles paroles!... dites-donc que vos tremblantes pensées vous empêchent de réfléchir à la puissance de votre position. Oh! Signora,

si moi, Vénitienne, j'étais en France sous la tutelle d'un amant tonsuré, je jouirais de toute la liberté que son esclavage me laisserait. Parce que les plaisirs mondains sont refusés aux oints du Seigneur, prétendraient-ils, ces signori, nous mettre comme des reliques dans des châsses dorées, dont ils ne nous tireraient, selon leur caprice, que pour nous livrer à leur adoration particulière ! Halte-là ! nous avons jeté le voile et le masque au vent de l'Adriatique; ici l'intrigue marche visage découvert, et pour conserver le feu d'une liaison, ici, on y adjoint quelques flammes légères. Ah ! c'est un charmant pays que la France !

— Je le sens comme toi, Félicia, mais avec un amour dans le cœur, avec un homme que l'on pourrait avouer sans rougir; mais un prêtre !..... » En prononçant ce dernier mot, la bouche de l'Italienne avait exprimé le dégoût.

— Et c'est justement de ce mot que vous devriez tirer tous les avantages de votre situation. Un prêtre! ce serait charmant qu'il s'avisât d'être

jaloux, surtout ici.... En Italie, ce serait différent; vingt stilets lancés par des bras invisibles pourraient troubler les joies d'un tête à tête, et changer en funérailles les délices d'une intrigue. Mais à Paris, c'est déjà beaucoup quand les rivaux mettent les armes à la main et se mesurent face à face. Mais, Signora, figurez-vous donc le légat *a latere* du pontife romain disputant à la pointe de l'épée sa maîtresse à quelque galant Français! il y aurait de quoi vraiment illustrer le Sacré-Collége, et faire mourir de dépit les bravi de la sournoise Italie.

— Que tu es heureuse de rire ainsi de tout, jusque de ton pays : tu ne fais grâce à rien.

— Oh! non, Signora, je ne ris pas de ma belle Italie, j'y songe au contraire avec des pensers de feu!.... Dans mes rêves, je la revois avec son ciel diaphane et son soleil éclatant; mon esprit flotte avec nos légères gondoles, et le vent des lagunes apporte à mon oreille la canzonetta du gondolier. Mon ame est à Venise!...

— La mienne n'est point à Naples.

— Oh! vous n'êtes pas Italienne, Signora!

— Encore une folie!

— Pour moi, c'est différent. Voyez ma peau, elle porte la teinte caractéristique des ardeurs du climat...... Mais la vôtre, Signora! Vous, Napolitaine? Ah! ce n'est pas possible!... Les femmes, à Naples, sont laides, et vous êtes belle comme l'était le modèle du Corrège... Les laves du Vésuve reflètent leur couleur sur l'épiderme napolitain, et vous êtes d'une blancheur éblouissante!

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Qu'une beauté comme la vôtre avait besoin d'un air moins brûlant, d'un climat plus doux. Le soleil de Naples vous aurait consumée en peu d'années.

— Je m'estimerai heureuse s'il ne m'arrive pas d'autre malheur en France. A propos, je te félicite, ma chère, ton amant est très-bien. Bon ton, spirituel, un peu caustique, mais aimable....

— J'attendais que vous m'en parlassiez. Oh! Signora, l'aventure la plus plaisante! l'intrigue la plus drôle! Mais promettez-moi d'en rire.

— Je te le promets.

— Apprenez que cette nuit, au milieu du bal, mon galant cavalier s'est avisé de m'appeler Amâdina.

— Imprudente! folle! tu auras commis quelqu'indiscrétion.

— Non, je vous le jure! Mais voici la pensée qui m'est venue presqu'aussitôt : Armand peu satisfait, sans doute, des confidences que je lui ai faites, et voulant contenter sa curiosité, aura découvert l'hôtel, et les informations qu'il a prises l'auront trompé de la manière la plus singulière. Nul doute qu'il ne me prenne pour vous.

— Et le mystère dans lequel tu t'enveloppes peut le laisser dans cette erreur. Je te conçois parfaitement. Mais tu n'as pas pensé que c'était mettre mon nom à la merci de sa discrétion. Les

hommes se flattent souvent de ce qu'ils n'ont pas; encore plus de ce qu'ils ont.

— J'en conviens, mais j'ai craint de le détromper; il aurait fallu disposer de votre secret, Signora.

— Tu as eu raison, Félicia; ma conduite était déjà assez imprudente et pourrait le devenir encore plus, car je crains quelque démarche de la part de l'ami d'Armand.

— Oh! ce jeune homme; il a l'air vraiment trop timide pour être dangereux.

— Tu pourrais te tromper, ma chère; ce n'est pas la hardiesse, l'effronterie d'un homme qui le rendent redoutable, c'est son âme, ce sont ses pensées. Songe donc que je n'ai jamais aimé et que je redoute ce sentiment : jetée par la fatalité, par les vices de celle que j'ai vouée à la malédiction du ciel; car vois-tu, Félicia, je n'ai pas craint de maudire ma mère; elle qui n'a pas craint de me pousser à l'infamie! Jetée par elle, vierge et ignorante, entre les bras d'un homme qui m'a payée avec de l'or, l'ai-je connu cet amour

que pourtant je conçois, que je désire, et qui me fait trembler? Qu'aurais-je à donner à celui qui m'offrirait son cœur? un nom? je n'en ai pas; une ame? la mienne était flétrie avant que j'eusse soupçonné que j'en avais une! Ils ont trafiqué de ma beauté, de ma jeunesse; une marâtre m'a livré à un prêtre! L'éducation, les talens, loin de m'éblouir ont desillé mes yeux; j'ai vu le deshonneur et l'impossibilité de le racheter un jour. Oh! ce Dominique, au lieu d'étendre mes facultés, de développer mon génie, aurait dû, au contraire, étouffer les germes de mon esprit, abrutir mes sentimens; mon corps aurait dû lui suffire sans chercher à me créer une âme; il se flattait peut-être de l'idée de la posséder aussi.»

Un instant de silence suivit ces dernières paroles. Amadina, la tête appuyée sur une de ses mains, s'était abandonnée à de pénibles réflexions.

« Et pourtant il dit que je lui dois de la reconnaissance : que me font les richesses dont il

m'environne? les trésors qu'il dépense pour orner ma prison? je ne pourrais vivre longtemps sans la liberté.

— Suivez mon conseil, Signora, faites tout pour l'obtenir; il vous a enrichie, jouissez de votre richesse; s'il se fâche, eh bien, tant mieux pour vous, vous serez libre alors.

— Ce serait ajouter l'ingratitude aux fautes irréparables dont on a taché ma vie; et pourtant je ne puis supporter l'idée d'un avenir semblable au passé que je déplore. Descendue au rang des femmes entretenues, j'en ai la honte sans en connaître les jouissances : beaucoup de ces créatures ont une société, un chaos de plaisirs qui étourdit leurs pensées, qui étouffe le remords qui doit parfois les assaillir. Mais moi, misérable, sortie des bras d'un être que je hais, que je méprise, que me reste-t-il pour me faire oublier le dégoût que j'éprouve? rien; du luxe et de la solitude, des désirs et l'impuissance de les satisfaire : une jalouse surveillance épie mes moindres actions, devine mes pensées, connaît et inter-

prète la plus innocente de mes démarches ; car, sois en sûre, Félicia, nous payerons cher les plaisirs de cette nuit!

— Et que prétendrait-il nous faire, l'amoureux cardinal? un seul mot de votre bouche pourrait le livrer au ridicule qu'il redoute. Avec cette menace, à votre place, je le mènerais loin : il vous adore, et subirait tous vos caprices. Ayez-en, Signora : vous avez un équipage, tous les jours allez briller dans les promenades de Paris; vous avez un hôtel, recevez-y la plus élégante société; donnez des fêtes, des bals, des concerts; usez de tous vos avantages, de vos talens, de votre beauté, et la peur de perdre tant de trésors, rendra votre tyran l'esclave le plus soumis.

— Et la vengeance! tu ne la craindrais donc pas toi?

— Non, Signora, ce mot a tant de fois raisonné à mes oreilles, qu'il ne m'inspire plus d'effroi. Ruse contre ruse; celui qui se tient sur ses gardes est souvent plus fort que celui qui guette l'instant de se venger.

— Je voudrais avoir ton assurance, et quelques grains de ta folie; avec quel plaisir je poursuivrais une intrigue que le hasard m'a fait ébaucher cette nuit!... Cet Ernest possède une ame que je crois belle, un cœur que je crois sincère.

— Et le vôtre, ma chère maîtresse, a peut-être été pris à cette apparence de naïveté; défiez-vous, Signora, de ces jeunes trembleurs, autre espèce de tyrans; quand ils ont pris un pouvoir réel sur nous, ils veulent un amour continuel, des millions de baisers; il ne faut avoir de regard que pour eux; ils deviennent notre ombre, nos gestes sont leurs gestes, nos paroles leurs paroles; c'est à n'y pas tenir.

— Tu ne manque pas d'expérience, Félicia.

— Il en coûte pour l'acquérir, Signora!

— Merci pour cet avis. »

Pendant cet entretien, l'Italienne était sortie du lit, et sa femme de chambre avait rempli son office. La toilette du matin était à peine terminée, qu'un coup de sonnette se fit enten-

dre dans les pièces voisines. Félicia courut et revint quelque temps après avec un billet.

La figure d'Amadina devint soucieuse en rereconnaissant l'écriture de la suscription.

« C'est de Dominique, se dit-elle ! Puis elle ajouta : Est-ce le concierge qui t'a remis cette lettre ?

— Oui, Signora, il est encore dans l'antichambre, où il jase.

— Avec qui donc ?

— Avec votre perruche.

— Ce bon M. Godard ! fais le donc entrer, Félicia »

Une minute après, le vieux concierge était sur le seuil de la chambre à coucher, et témoignait son respect par de grandes salutations.

« Bonjour, monsieur Godard.

— Madame, j'ai bien l'honneur.....

— Qui vous a remis cette lettre ?

— C'est un domestique que je vois toujours derrière l'équipage qui a l'honneur de venir visiter Madame.

— Je comprends, dit Amadina en souriant. » Puis une pièce d'or passa de sa main dans celle du concierge, qui rëitéra ses salutations respectueuses.

« Voici pour vos complaisances. Je suis rentrée un peu tard?

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, il n'était que cinq heures du matin.

— Je puis compter sur votre discrétion, monsieur Godard.

—Ah madame!.. signora, il n'est pas dans nos habitudes de jaser sur qui que se soit, et vous pouvez être certaine, qu'excepté madame Godard et moi, personne ne saura que vous êtes allée au bal.

— Comment savez-vous que je suis allée au bal?

— C'est que j'avais l'honneur d'oublier de vous dire que cette nuit, sur les une heure, un cabriolet s'est arrêté à la porte de l'hôtel. Pan!.... mon épouse tira le cordon. Un petit homme en descendit, et nous demanda,

malgré l'heure avancée, si l'on pouvait vous dire deux mots; mon épouse interrompit ses comptes de la journée qu'elle était en train de régler, pour dire à ce monsieur que vous étiez sortie, et qu'on ne pouvait avoir l'honneur de vous parler. Le petit homme s'en alla en disant : « J'en étais sûr, elle est au bal!..... » Voilà comment nous avons eu l'honneur de savoir cela.

— Je vous remercie, vous pouvez vous retirer. »

Le concierge s'en alla en saluant et en balbutiant son mot habituel : « C'est beaucoup d'honneur. »

Amadina avait dissimulé son trouble en présence du concierge; mais dès qu'il fut parti, elle s'écria : « Je l'avais bien dit, que rien n'échappait aux yeux de Dominique! »

Elle ouvrit précipitament la lettre, et lut ce peu de mots :

« A trois heures, je serai chez vous. »

Elle resta long-temps pensive, puis sortant

tout-à-coup de sa rêverie, elle dit d'un ton résolu :

« Eh bien! qu'il vienne ; je ferai tête à l'orage. L'esclavage me pèse, et je veux à tout prix m'en affranchir. Félicia, une heure nous suffira pour ma toilette ; dépêche-toi, je veux être belle pour le recevoir !

— Et vous avez raison, Signora, la coquetterie est une armure d'une bonne trempe pour attendre l'ennemi. Ah! monseigneur le cardinal, nous allons voir comment vous sortirez de votre accès de jalousie! »

Et les mains de la femme de chambre voltigèrent autour d'Amadina, qui fut bientôt aussi brillante de sa parure que de ses charmes. Il n'était pas encore trois heures ; un battement d'aîles se fit entendre dans le salon, dont la porte était ouverte, la perruche entra dans la chambre à coucher, pénétra dans le cabinet de toilette où les deux Italiennes étaient encore ; elle vint se reposer sur l'épaule d'Amadina, qui la reçut en amie.

« Te voilà, Emeraude, tu t'impatientais de ne pas me voir, ma belle? » Et l'oiseau caressait de ses aîles vertes et veloutées le cou de sa maîtresse; son col se contournait gracieusement, et sa tête allait chercher la bouche d'Amadina.

Le bruit d'une voiture retentit bientôt sous la haute porte de l'hôtel.

Amadina trembla involontairement en passant au salon.

Le cardinal fut annoncé, et parut quelques instans après. Décrire ce nouveau personnage, ce serait peut-être dans les règles de l'art; mais nous préférons laisser aux lecteurs le soin de s'en tracer un portrait imaginaire selon ses goûts. Peindre un haut dignitaire de l'église romaine n'est pas chose facile. Si je le faisais avec des couleurs pâles et blafardes, qui rendissent un ensemble sombre et jésuitique, ce serait peut-être choquer de vieilles affections, blesser d'antiques croyances. Si, au contraire, je faisais une miniature brillante, fleurie, et respirant la

franchise, j'exciterais peut-être le rire sardonique de ceux qui, sectateurs des nouvelles idées, ne rêvent et ne voyent qu'escobarderie sous le froc. Tout bien réfléchi, malgré le ridicule qu'on a jeté sur le mot qui suit, j'ai pris le juste-milieu, laissant à l'influence qui agira sur les divers esprits le soin de faire connaître les détails personnels de ce nouvel acteur. Les aveugles écoutent les paroles de ceux qui les entourent; ils les jugent, et se tracent, dans leur imagination clairvoyante, un portrait qui toujours est exact. Faites comme eux, et vous connaîtrez Dominique trait pour trait.

Amadina s'était assise près d'une table à thé, la perruche était restée sur son épaule; près de la fenêtre, Félicia s'occupait à tendre un tissu sur un métier à broder. Dominique entra; les deux Italiennes se levèrent et le saluèrent. Le cardinal fit signe au valet qui l'avait annoncé de sortir, et ferma lui-même la porte du salon. Puis, s'adressant à Félicia, il lui dit :

« Laissez-nous seuls! »

La femme de chambre obéit à cette injonction, et sortit.

Dominique approcha un fauteuil près d'Amadina, et s'assit en silence. La Napolitaine n'avait pas perdu le moindre mouvement du cardinal, mais celui-ci n'avait pas encore jeté les yeux sur elle. Enfin il rompit le silence, et dit d'une voix sourde :

« Amadina, dans trois jours vous quitterez cet hôtel pour retourner en Italie. C'est à Rome que vous irez; vous m'y précéderez de quelques jours.

— Déjà, Dominique! Vous m'aviez assurée que vos affaires vous retiendraient à Paris plus de six mois.

— Ma mission est terminée....

— Mais je ne pourrai supporter deux voyages semblables en si peu de temps.

— Il le faut, pourtant!

— Et si je m'y refusais, Dominique?

— Vous n'oseriez pas!

— Qui vous l'a dit? ce n'est pas moi.

— Non, c'est votre intérêt qui m'en donne l'assurance.

— Mon intérêt, toujours ce mot! » Et le regard de la Napolitaine devint méprisant.

« Et de plus, ma volonté, reprit le cardinal.

— Mais, j'ai la mienne aussi, Monseigneur!

— Nous verrons laquelle des deux sera la plus forte.

— Mais c'est infâme, cette tyrannie!

— Ce n'est point une tyrannie; je veux seulement vous empêcher de vous perdre.

— Ah! Dominique, entre nous trêve de morale. M'empêcher de me perdre! et c'est vous qui m'avez perdue à jamais!

— Sotte!

— Oui, perdue! c'est le mot. Enfant, j'étais, il est vrai, misérable, mendiante même; mais il me restait une porte pour entrer dans le monde, et cette porte vous l'avez murée en m'ôtant la vertu!

— Est-ce pour la retrouver que vous êtes allée à l'Opéra cette nuit?

— L'Opéra est moins dangereux que les oratoires de Rome et de Naples.... Au reste, si c'est cette démarche qui cause votre fureur, j'ai le droit de m'en étonner : je ne suis point votre esclave.

— Qui donc vous apprend ce langage, Amadina? Serait-ce par hasard votre soubrette Félicia ? Je la chasse!

— Vous la chassez ? vous! » Et l'Italienne laissa échapper un bruyant éclat de rire, auquel la perruche répondit par deux ou trois cris aigus.

« Tu ris aussi, Emeraude? »

Le cardinal se leva tremblant de colère.

« Oui, je la chasse, reprit-il. » Puis il appela d'une voix formidable :

« Félicia! »

La femme de chambre parut.

« Sortez de cette maison à l'instant même! »

Amadina se pencha tranquillement en arrière, tourna la tête, et dit :

« Félicia, quand je te donnerai cet ordre, tu m'obéiras. »

L'Italienne sortit en jetant un regard malicieux sur Dominique.

« Vous osez braver ma volonté?

— Et vous, vous osez commander en maître chez moi?

— Chez vous, misérable créature!

— Dominique, retenez vos outrages, je suis Italienne!

— Et moi, Amadina, ne suis-je pas Italien? Crois-tu que sous cet habit la jalousie ne pourrait allumer un volcan? As-tu pensé qu'il te serait possible de vivre dégagée des liens qui t'enchaînent à moi? Éloigne cette erreur, elle te coûterait peut-être la vie. »

En disant ce mot, la main de Dominique s'était posée avec violence sur l'épaule d'Amadina, mais Émeraude lança un vigoureux coup de bec sur les doigts crispés du cardinal; le sang en jaillit; Dominique se recula honteux de son mouvement de colère.

« C'est bien, ma belle; défends ta maîtresse. Savez-vous que sous les plumes de cet oiseau s

cache peut-être un bon génie qui me protége. Il m'est permis d'avoir des idées profanes, cardinal, lorsqu'un prêtre du Seigneur, dépouillant son enveloppe sacrée, montre à nu ses passions, ses vices, et proclame hautement le crime qu'il oserait commettre. Votre sang a rougi mon épaule, et pourtant c'était le mien que vous menaciez de faire couler. C'est un terrible avis que la Providence vient d'imprimer sur votre main. »

Ces paroles, prononcées d'une voix profondément émue, firent succéder sur le visage de Dominique la rougeur de la honte à la pâleur de la colère. Ses bras croisés et fortement pressés sur sa poitrine, semblaient vouloir comprimer l'orage qui grondait dans son cœur. Il se promenait à pas lents dans le salon; son regard était terne et immobile, ses lèvres tremblaient. Enfin il s'arrêta, se replaça près d'Amadina, prit une de ses mains, et dit :

« Lorsque guidé par une fausse vocation, mes yeux éblouis se tournèrent vers l'autel, que ne

te trouvas-tu sur mon passage ! je ne rêvais qu'une félicité ; tu m'aurais réveillé sans doute ! Mon âme était vierge, Amadina ; j'ignorais que j'étais homme, et je ne l'appris que trop tard ; entre les plaisirs brûlans de la vie et moi, on avait amoncelé les glaces du sacerdoce ; elles fondirent bientôt à la chaleur du feu qui s'alluma tout à coup dans mon âme ; cet habit fut pour moi la tunique de Déjanire ; j'essayai d'étouffer cette flamme qui brûlait mon sang, qui consumait lentement mon cœur, qui me causait d'horribles insomnies ; inutiles efforts, il me fallait une âme qui répondît à la mienne, une bouche qui vînt, par ses baisers, rafraîchir mes lèvres desséchées. Il me fallait un amour enfin, et j'achetai le tien ! où du moins je crus l'acheter : juge d'après cela si je pourrais supporter l'idée de te perdre un jour ! Et tu voudrais que je te laissasse froidement te lancer au milieu du tourbillon des plaisirs où mon œil jaloux ne pourrait te suivre ! et je resterais calme alors que je te saurais enveloppée d'adorations et d'hommages,

qui, tôt ou tard, t'arracheraient de mes bras..... Non Amadina je n'aurai jamais ce courage!

—Et croyez-vous qu'il ne m'en a pas fallu à moi? Depuis que mon esprit s'est éclairé; j'ai supporté patiemment un amour auquel je ne pouvais répondre; jeune, j'ai cru faire une belle action en arrachant de la misère celle à qui je dois le jour; mais l'expérience, les pensées sont arrivées. Aussi quand vous fîtes serment au pied des autels d'être tout à Dieu, vous n'aviez pas prévu l'avenir! Quand par pitié pour ma mère je me jetai dans vos bras, je ne l'avais pas prévu non plus moi!.. A vous les passions! à moi le dégoût! qui de nous deux est le plus malheureux, Dominique?» Mais ce dernier était trop agité pour répondre; l'Italienne : continua. «Or donc, il faut qu'une autre vie s'ouvre pour nous deux; vous avez fait de moi une courtisanne, il m'en faut les plaisirs; j'ai besoin qu'un chaos étourdisse mes pensées, que la confusion règne autour de moi; je veux qu'un cercle brillant et pressé m'enveloppe et étouffe les germes de ver-

tu que mon âme possède encore! Oui, je le veux, Dominique, ce n'est qu'a ce prix que je consens à conserver le titre insultant de votre maîtresse. Peu vous importe à vous, c'est une femme qu'il vous faut; laissez-la donc au moins s'habituer au déshonneur pour qu'elle n'éprouve plus ni honte ni regret.

—Et c'est pour vous familiariser avec cette règle de conduite que la nuit passée vous sortîtes furtivement accompagnée de votre femme de chambre ?

—Je sais que vos espions remplissent parfaitement leur mission, mais désormais je leur épargnerai la moitié de la peine; dès demain, mon hôtel sera le rendez-vous des folies et des intrigues de la ville : oh! je ne me cacherai plus, Je vous en fais le serment! vous pourrez à votre aise faire épiez mes démarches, mes actions; je ne les envelopperai plus des voiles du mystère. Je n'ai pas encore vécu, à moi la vie maintenant! libre à vous de vous de vous éloigner de moi.

— Tu ne me crains donc pas, Amadina ?

— Pourquoi vous craindrais-je ? vous seul êtes la cause du besoin de liberté que je ressens impérieusement ; c'est une des conséquences de l'existence à laquelle vous m'avez condamnée.

— Est-ce là votre dernier mot ?

— C'est le premier serment que je fais, cardinal, et vous verrez si je le tiendrai fidèlement.

— Nous nous reverrons dans deux jours, Amadina.

— Dans deux jours, Dominique, je donne un bal masqué, libre à vous d'y venir ; ce ne sera pas la première fois qu'un prêtre aura couvert son visage d'un masque. »

Le cardinal se leva d'un air sombre, jeta un regard terrible sur l'Italienne, et sortit brusquement du salon.

Une seconde après, le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour et se perdit bientôt au loin.

III

Diverses Scènes avant le Bal.

Ici l'amour, là le dépit,
plus loin l'espérance.
ALPHONSE B****.

« Monsieur Ernest Sainville?

— Au cinquième, au-dessus de l'entresol, au fond du corridor, la porte à gauche; pas par là, l'autre escalier.

— Merci! diable, il faudrait le fil d'Ariane pour ne pas se perdre dans ce labyrinthe. »

Armand monta les cinq étages qui conduisaient à l'appartement de son ami Ernest; il s'arrêta un instant à l'entrée de l'étroit corridor, essuya la sueur qui coulait de son front, et reprit haleine; enfin il frappa à la porte désignée; une seconde après, les deux jeunes gens se serraient cordialement la main.

« Parbleu, mon cher, dit Armand, si la fantaisie de loger si haut me prenait, j'aurais au moins la générosité de penser à mes amis; ce serait au Palais-Royal que je chercherais un appartement; au moins mes fidèles visiteurs trouveraient au premier un traiteur pour prendre des forces; au second, une maison de jeu pour alléger leurs poches; au troisième, des divinités complaisantes pour apaiser la chaleur que l'on gagne en faisant un semblable trajet; enfin, au quatrième ou au cinquième, un ami; on finit toujours par là; c'est comme le chemin de la vie: la table, le jeu, les femmes, puis l'amitié!... J'ai eu le temps de rêver la métaphore en montant chez toi.

— Que veux-tu? je n'aime pas le bruit, et je me trouve bien ici.

— Je suis de ton avis; comment donc, mais c'est charmant, ce cabinet d'étude est divin! céleste même! Tu n'aurais pas besoin d'un porte-voix pour communiquer avec les dieux; tu loges avec les orages, tu couches avec les muses : il n'est point étonnant que tu sois si bien inspiré par fois.

— Ah! oui, et dans ce moment surtout, ton éloge tombe fort à propos; jamais auteur n'eut un esprit plus embrouillé, les idées moins cla res que les miennes depuis quelques jours. Le croirais-tu, mon cher Armand, j'ai beau vouloir réchauffer mon imagination, chercher à me créer des visions fantastiques, des situations neuves et hardies, rien; je suis d'une nullité épouvantable. Les pages que j'écris dans ces momens d'affaiblissement, sont toutes empreintes de réalités, de ce naturel qu'on repousse maintenant ; mes paroles sont les paroles qu'on prononce tous les jours; mes carac-

tères sont bourgeois et possibles; point d'actions forcées; enfin, toutes choses dont les lecteurs et les éditeurs ne veulent plus.

— Ils ont ma foi bien raison, et je te conseille de jeter la plume toutes les fois qu'il te passera dans l'esprit la manie d'être naturel; ce genre est passé de mode, et en littérature, comme en toute autre chose, il faut la suivre dans tous ses caprices. Vive les romans horribles, drôlatiques, fantastiques! ils attestent que le progrès des lumières est en bon chemin. Rien de sublime, mon cher, comme le rocailleux, le gothique, ce genre si puissant, si fougeux! ce volcan qui jette des flammes si belles, si pittoresques! dont le cratère est dans le génie de Victor Hugo; qui reflette ses feux jusque sur nos peintures, et réchauffe la pierre, le marbre de nos statuaires: le genre classique est enterré, le romantique danse sur sa tombe.

— Eh mais! tu devrais écrire un roman.

— Pourquoi pas? J'ai, mon cher Ernest, le plus beau sujet dans la tête; en deux mots, voilà

l'exposition : Un jeune homme est forcé d'étrangler son père, il devient l'amant de sa mère, il veut ensuite épouser sa sœur.

—Halte-là! ton roman a paru. Regarde ce livre.

— Vraiment! comment, sous ce titre : *Thérèse*, ou la *Prédilection?*.. Eh bien! moi, je l'aurais intitulé le *bon Enfant*, ç'eût été plus drôle.

— Le contresens à la vérité serait original.

— C'est encore un article de mode; la contradiction est la chose la plus naturelle maintenant. Dans ce siècle où tout est mouvement, où la civilisation marche à pas de géant, nos Spartacus ont adopté les vieux us du moyen-âge; si leur esprit se lance dans l'avenir, leur allure rétrograde : une coiffure à la Henri III sur une tête de Brutus, c'est un titre contradictoire, mais pittoresque, qu'on a mis sur l'histoire de la liberté.

— Toujours railleur; tu dois trouver à remplir la moindre minute de ton existence.

— Eh! à quoi voudrais-tu que je passasse mon temps? Libre de tout devoir, maître de bonne heure d'une assez jolie fortune, paresseux par nature,

libertin par distraction, il fallait bien que je me créasse une occupation selon mes goûts, pour remplir les instans de lassitude que les plaisirs amènent. Je me suis appliqué à extraire le ridicule des divers élémens qui composent la masse sociale; j'ai pressuré nos sectes, nos sociétés populaires, littéraires; j'en ai fait jaillir dans ma pensée l'égoïsme, l'absurdité, l'orgueil, la jactance. Avec tous ces esprits, j'ai composé un fiel que je distille en riant, que je jette comme une rosée imperceptible sur tous ceux qui se rencontrent devant moi. Toi même, mon cher Ernest, tu n'en n'es pas plus exempt qu'un autre.

— Je m'en suis aperçu il y a peu de jours, à l'Opéra.

— Ah! parbleu, ce mot arrive à propos; j'oubliais, en jasant, le motif qui m'amène. Es-tu toujours amoureux de ta mystérieuse Vénitienne?

— Est-ce pour plaisanter encore que tu me fais cette question?

— Non, je parle fort sérieusement.

— Eh bien! oui, et c'est la cause du désordre de mes idées; le souvenir de cette femme ne me quitte pas un instant. Le croiras-tu, j'ai passé ces deux jours-ci à retracer sur le papier l'entretien que nous eûmes ensemble! J'ai relu mille fois les phrases qu'elle a prononcées; j'en ai interprété de cent manières le sens et l'esprit; j'ai peint dans mon imagination inquiète divers portraits, mais pas un n'allait aux paroles qu'elle avait dites. Je m'efforce à la croire belle, et pourtant il serait possible qu'elle ne m'eût pas trompé.

— Allons, calme toi, le mystère va s'éclaircir; ce soir, à dix heures, je viens te chercher.

— Pourquoi?

— Ah! voilà le chapitre des questions qui va commencer. Tout ce que je puis te dire, c'est que nous sommes invités à vouloir bien honorer de notre présence un bal masqué qu'une jolie dame du faubourg Saint-Honoré donne dans son hôtel.

— Serait-ce par hasard ta maîtresse?

— Et qui voudrais-tu que ce fût? Oui, mon bon ami, ce soir, l'hôtel mystérieux va s'ouvrir pour nous recevoir; nul doute que je n'aie réussi à supplanter mon rival, et que ma belle ne se soit émancipée de sa tutelle. Le premier usage qu'elle fait de sa liberté, c'est de donner un bal à ce qu'il y a de plus fou dans la capitale; j'en sais quelque chose, c'est moi qui ai fait les invitations; la pauvre petite, étrangère à la société, m'a confié le travail, et je m'en suis acquitté en conscience; Tortoni fournira les glaces et les rafraîchissemens; Tolbecque, son orchestre et ses galops; Achard, ses guirlandes de fleurs et ses lustres; Félix, ses gâteaux; et tout cela d'après mes ordres! Tu vois que c'est en maître, en triomphateur, que je me présenterai ce soir; quand à toi, ton inconnue ne manquera pas de s'y trouver, j'en ai dit quelques mots à Félicia, qui s'est contentée de sourire; mais comme je sais lire sur la physionomie des femmes, je puis te garantir un succès.

— Je vais donc la voir! Oh! mais, si elle al-

lait encore cacher son visage sous un maudit masque?

— Ce n'est pas là le danger que je redoute pour toi. Sais-tu à quoi j'ai pensé; cette petite Vénitienne est peut-être la femme de chambre ou la dame de compagnie de mon Italienne.

— Quand cela serait!

— Ce serait très-fâcheux, diable; mais mon cher, descendre jusqu'à la camériste, ce serait te compromettre! et je ne souffrirai pas.....

— Je ne te demanderai pourtant pas ton autorisation; mais j'espère qu'il n'en est pas ainsi: donc à dix heures.

— A dix heures précises.

— Je t'attendrai. » Et Armand sortit, laissant Ernest dans l'attente d'un bonheur que quelques heures auparavant il désirait et n'osait espérer.

« Es-tu bien sûr, Léonard, de la vérité de ce que tu viens de me dire? »

C'était Dominique qui adressait cette question

à un petit homme qui se tenait debout derrière son fauteuil,

« Son Éminence peut-elle en douter? répondit une voix lente et nazillarde.

— Cela me paraît si monstrueux, tellement incompréhensible, que j'ai peine à croire à sa hardiesse. »

Un rire, qui ressemblait à une toux sèche, gronda sourdement derrière le cardinal.

« Tu ris, toi, corps sans ame! cadavre prêt à tomber en poussière! nature froide et desséchée!

— En trois mots vous venez de peindre mes misères humaines; mais les vôtres, Monseigneur, vous n'avez pas besoin de les dire pour qu'on les devine.

— Tout le feu qui t'animait jadis s'est retiré dans ta tête, ton esprit seul existe encore.

— J'ai l'avantage, au moins, de pouvoir commander à mon corps.

— Assez, Léonard! ma faiblesse pour toi t'a rendu beaucoup trop hardi, et je te forcerai à

reprendre, avec moi, ton ancienne humilité.

— Quand le maître se mortifiera, le serviteur suivra son exemple. »

Dominique ne répondit point à cette nouvelle insolence, et resta quelques minutes absorbé dans ses réflexions. Puis il reprit, mais se parlant à lui-même :

« Ce bal aura lieu ; ce n'était point une vaine menace. L'échafaudage de bonheur que je m'étais plu à construire va s'écrouler ce soir par la volonté d'une femme qui, hier, n'était qu'un faible enfant. Fou que j'étais de croire qu'il m'était possible de comprimer une existence qui n'attendait qu'une étincelle de plaisir pour éclater ! Plus j'ai pressé sa vie entre mes mains, plus j'ai donné de force à l'explosion qui va me repousser loin d'elle. Oh ! Amadina ! Amadina ! » Et sa tête tomba lourdement sur ses deux mains.

Léonard s'appuya sur le dossier du fauteuil, et lui dit :

« A votre place, loin de me laisser aller au découragement, je lutterais contre le danger. »

Dominique releva brusquement la tête.

« Et que ferais-tu?

— J'irais à ce bal!

— Ce serait affreux! un homme d'église couvrir son visage d'un masque et son corps d'habits profanes!

— Vous avez assez enfreint les réglemens pour ne pas craindre cette nouvelle infraction; et comme vous me disiez un jour : « Péché caché est à moitié pardonné. » D'ailleurs, entre prêtres, l'indulgence est un devoir, et l'absolution une réciprocité. Je vous promets la mienne, Monseigneur.

— Et celle de Dieu!

— C'est ce dont nous n'avons pas l'habitude de nous inquiéter. Mais il y aurait un moyen de transiger avec notre conscience, et de concilier la sainteté de notre caractère avec l'impureté de notre démarche : deux costumes de religieux de la Calabre sont dans ma garde-robe, nous pouvons nous en vêtir.

— Et si nous étions reconnus?

— Par qui ?... Le cercle dans lequel nous nous présenterons vous est entièrement étranger. Deux yeux seuls pourront deviner les vôtres. Tant mieux ! vos regards gêneront les leurs, et les empêcheront de se fixer sur quelques gentils cavaliers ; c'est justement ce que vous redoutez le plus. Vous voyez que le remède est près du mal, faites-en usage.

— Oui, mais si j'apercevais Amadina livrant son cœur aux douces émotions d'une passion qu'elle n'a pas connue jusqu'alors ! si je la voyais écouter avec plaisir des paroles d'amour, pourrais-je me contenir ? crois-tu que j'aurais ce courage ?

— Si vous vous avisiez de jeter le masque et de vouloir prêcher contre la séduction, la mission serait périlleuse, et le martyre moral pourrait s'en suivre ; je ne vous crois pas assez fou pour faire un semblable éclat. Le résultat de votre démarche, c'est de savoir à quoi vous en tenir sur la nouvelle vie que votre maîtresse veut essayer, et ce n'est point en vous couvrant

de ridicule que vous réussiriez à conserver les plaisirs qui vous ont déjà coûté votre repos, et surtout d'immenses richesses.

— Ce dernier sacrifice te semble surtout inconcevable ?

— Après l'amour du ciel, l'amour des richesses est la dernière passion qui me soit restée. Je concevrais facilement qu'un dignitaire de l'église romaine dépensât beaucoup d'or pour une châsse ou une précieuse relique, persuadé, comme je le suis, que l'adoration des fidèles fait fructifier le grain qu'on a semé sur le territoire de l'église; mais jeter l'or à poignée devant une idole humaine, qui le dévore en riant, et ne vous donne en échange qu'un caprice, qu'une bien chère caresse, comme vous venez de le dire, ce sacrifice me paraît inconcevable. Mais cela est votre affaire et n'est pas la mienne. Acceptez-vous le moyen que je vous propose ?

— Et quel est celui que tu emploieras pour que nous puissions pénétrer sans être arrêtés par les questions d'usage ?

— Sans savoir si vous accepteriez ma proposition, je m'étais toujours muni de la chose principale : voici une invitation pour deux personnes.

— Comment t'es-tu procuré cette lettre signée de la main d'Amadina ?

— Paolo, le domestique qui me rend fidèlement compte de ce qui se passe à l'hôtel, l'a soustraite de celles qui lui ont été confiées.

— Mais la suscription peut nous trahir.

— On n'ira pas fouiller sous le masque pour savoir si la lettre est parvenue à son adresse.

— Quelle imprudence nous allons commettre !

— Lorsqu'on est en train de faire des folies, il ne faut pas y regarder de si près.

— S'il arrive quelqu'accident, malheur au conseilleur !

— Dans une passe périlleuse vous vous estimerez encore heureux d'avoir recours à mon esprit.

— Tu étais né pour briller dans une carrière plus large pour ton génie.

— Celui de l'intrigue est nécessaire pour devenir cardinal.

— Insolent !

— A ce soir, Monseigneur.

Une de ces résolutions fortes, comme on en prend peu dans la vie, mais qui décident toujours de l'avenir, avait donc été arrêtée dans la tête de l'Italienne et mise presqu'aussitôt à exécution; elle cherchait à étouffer dans son âme une inquiétude secrète qui l'agitait sourdement. Malgré l'assurance qu'elle avait montrée devant Dominique, elle redoutait sa jalousie, et elle n'osait réfléchir aux suites que pourrait avoir pour elle la fureur concentrée qu'elle avait vue briller dans les yeux du tyran, dont elle aurait voulu se délivrer, même au prix de la misère.

Le mouvement des apprêts de la fête vint étourdir son esprit inquiet; le tumulte qui régnait à l'hôtel était déjà pour elle un plaisir, elle le savoura, et oublia ses craintes.

Parmi les espérances de plaisir qui passaient dans sa tête, une surtout descendait jusqu'à son cœur et le faisait battre violemment.

Elle n'avait pas osé ordonner à son officieuse Félicia d'adresser une invitation à Ernest Sainville, mais elle pensait bien que la maligne soubrette ne manquerait pas de prévenir cet ordre, et c'était cette pensée qui lui causait de douces émotions. Depuis le matin, une foule d'ouvriers s'était emparée d'une immense galerie séparée des appartemens, que nous avons déjà parcourus, par le pavillon du milieu. Le grand nombre d'hommes chargés qui arrivaient incessamment à l'hôtel, donnait à M. Godard un mouvement auquel depuis longtemps il n'était plus habitué; mais, sûr d'être récompensé, il se prêtait avec chaleur à tout ce qu'on réclamait de lui; il suait de la meilleure grâce du monde, et essuyait son front poudré chaque fois qu'il introduisait quelque nouvel arrivant auprès d'Amadina, qui présidait aux embellissemens qu'on faisait à sa salle de bal; à chaque parole

obligeante qu'elle adressait au vieux concierge, celui-ci répondait toujours en s'inclinant : « C'est beaucoup d'honneur pour moi. »

L'Italienne souriait, et M. Godard retournait à son poste.

Telles furent les différentes scènes d'intérieur qui précédèrent la nuit dans laquelle la Napolitaine entrevoyait l'espoir de voir changer une existence qui jusqu'à ce jour n'avait été semée que d'ennuis et de dégoûts. Un besoin de liberté, une résolution inébranlable, furent les moteurs de la révolution qui venait de s'opérer en elle; une pensée secrète s'y était peut être aussi mêlée; mais n'anticipons pas sur les chapitres suivans.

IV

Le Bal.

> Que me font vos folles joies? Elles peuvent étourdir mon esprit, mais elles ne rempliront jamais le vide de mon cœur.
>
> MARCHENAY.

Depuis assez longtemps les sons mélodieux et cadencés d'un orchestre choisi retentissaient dans l'hôtel, ordinairement si solitaire; ils trouvaient des échos jusque dans les oreilles de M. Godard, qui sautillait involontairement de sa loge à sa porte, où l'appelait à chaque instant

le bruit d'un remise ou d'un cabriolet qui s'y arrêtait. Malgré sa joyeuse distraction, le vieux concierge ne put s'empêcher de remarquer qu'aucun équipage à livrée n'avait pris rang parmi les files de voitures qui occupaient chacun des côtés de la porte de l'hôtel.

Un instant il eut mauvaise opinion des invités, mais une réflexion soudaine vint adoucir le jugement un peu hasardé qu'il avait porté sur eux.

Un bal masqué exige le plus sévère incognito, ainsi la voiture de louage se trouvait être de rigueur; se trompait-il le brave homme? c'est ce que nous saurons avant peu.

La galerie disposée pour le bal, décorée de riches tentures, de guirlandes gracieusement entrelacées, éblouissante de lumières, était déjà remplie d'une foule joyeuse et turbulente; il n'y régnait pas cette froide étiquette qui vous ôte jusqu'à la parole, et fait d'un bal une promenade silencieuse.

Malgré la quantité de masques qui couvraient la plus grande partie des figures ; chacun avait

l'air de se connaître ou ne tardait pas à faire connaissance. C'était une foule de mots, de phrases heurtées, gonflées de gaîté et d'esprit, que l'on se jetait, que l'on se renvoyait, et qui excitait l'hilarité générale. Félicia et sa maîtresse n'avaient pas encore parues, mais la multitude ne semblait pas s'apercevoir qu'il ne manquait à la fête que celle qui la donnait; chaque groupe paraissait être sur le terrain habituel de ses folies : la grâce, la légèreté, la hardiesse des femmes répondaient à la tournure dégagée, aux manières sans gêne de leurs cavaliers. Déjà plusieurs contredanses s'étaient succédées toujours plus folles et plus bruyantes, et Amadina ne paraissait point encore.

Pendant la durée d'un quadrille, un groupe de masques s'était formé dans un coin de la galerie; de longs éclats de rire s'en échappaient: quelle pouvait en être la cause?

Quelques mots suffiront pour en instruire le lecteur.

« Nous sommes les maîtres de la maison, à ce

qu'il me paraît; la divinité est invisible. La connais-tu, toi, Charles?

— Non, mon Dieu!

— Et d'où nous connaît-elle?

— Sans doute d'après notre réputation.

— Belle recommandation!

— Est-elle jeune et jolie?

— Nous n'en savons rien.

— Pardon, j'en sais quelque chose : vieille et laide; c'est une douairière qui désire un amant.

— Oh! mais cela ferait mon affaire.

— Je te la souhaite; en tous cas elle se fait bien attendre. Et Armand, qui devait venir un des premiers?

— Qui sait? Il est peut-être le bienheureux mortel qui cause ce retard?

— Ta supposition pourrait bien approcher de la réalité. Le cabinet de toilette est sans doute près du boudoir de la dame du lieu, et lorsqu'Armand est dans ces parages, il ne lève pas l'ancre facilement.

— Toujours de la calomnie, messeigneurs!»

Cette phrase, dite par une voix poussée hors de son diapason ordinaire, tomba dans le milieu du groupe et l'écarta. Elle avait été prononcée par un Buridan qui, les bras croisés, écoutait depuis quelques minutes.

Tous les yeux furent bientôt dirigés sur lui. Les rires éclatèrent.

« Oh! parbleu, brave écolier de Cluny, vous arrivez fort à propos. Vous précédez, sans doute, Marguerite de Bourgogne?

— Cette galerie est remplie de dames qui l'égalent en vertu. Ne doivent-elles pas vous suffire? »

Vingt doigts féminins se crispèrent et pincèrent Armand, car c'était lui. Celui-ci recula de quelques pas et rejoignit Ernest, qui s'était caché sous le costume du Tasse.

Ils n'étaient arrivés que depuis peu de temps; ils l'avaient employé à chercher dans la foule les objets de leurs pensées, mais aucune tournure ne trahissait ni Félicia, ni sa maîtresse; elles auraient pu véritablement circuler sans qu'on

se doutât de leur présence dans cette foule, à laquelle elles étaient inconnues.

Le désir de juger librement la société qu'elle avait reçue chez elle aurait pu faire employer ce moyen à Amadina, mais il n'en était pas ainsi. Quel était le motif qui l'empêchait de paraître? le voici.

Au moment de réaliser un plan d'émancipation si fermement conçu, la force avait abandonnée l'Italienne; une terreur secrète était revenue dans son âme. En rentrant dans ses appartemens, l'image de Dominique, la menaçant de son courroux, s'était retracée dans son imagination, mais grossie, effrayante : en vain Félicia voulut-elle ranimer le courage de sa maîtresse, absorbée dans ses réflexions, Amadina ne l'entendait pas. Elle se laissa habiller machinalement; le riche costume italien qu'elle avait choisi et orné de ses mains n'attira pas un de ses regards; sa toilette fut silencieuse; ses yeux, fixés sur son miroir, semblaient regarder tout autre chose que sa parure. Les sons de la musique

parvenait jusqu'au cabinet de toilette et la faisait frisonner; déjà plusieurs fois Félicia l'avait engagée à se présenter à la société; plusieurs fois elle s'était levée et était retombée sur son siége; enfin elle se résigna, prit le bras de sa compagne, traversa les appartements. Arrivée à l'antichambre ses jambes tremblèrent, son cœur était défaillant; mais la vue de plusieurs domestiques qui s'apprêtaient à la précéder lui rendirent de la force; la pensée que ses valets étaient des espions de Dominique lui donna assez de courage pour ne pas faiblir devant eux; elle leur fit un signe impérieux, ils obéirent, et bientôt l'annoncèrent.

Elle traversa d'un pas léger le vaste vestibule qui séparait ses appartemens de la galerie; arrivée à la porte, un homme masqué, qui se tenait près de la dernière fenêtre, se rangea pour la laisser passer; elle le regarda, et reconnut le costume du Tasse; une idée de bravade passa dans sa tête, elle s'en saisit, et dit d'une voix ferme :

« Salut à l'immortel chantre de l'Italie mo-

derne; ne pourrait-il un moment distraire de sa pensée le souvenir d'Éléonore pour m'offrir la main? »

Ernest Sainville, fatigué de ne voir dans aucune femme nul indice qui lui rappelât l'objet de ses recherches, était sorti du bal pour respirer un instant avec plus de liberté; la voix d'Amadina pénétra jusqu'à son cœur, et lui fit éprouver une commotion électrique; son regard embrassa rapidement l'ensemble de cette femme, qui venait de faire entendre une voix qu'il avait reconnue.

Oh! c'était bien celle qu'il l'avait tant fait rêver! mais si belle! comme il tremblait! Amadina lui avait présentée sa main, la main d'Ernest la toucha : elle brûlait alors!

Ernest prononça ce peu de mots d'une voix embarrassée : « Que je suis heureux! je n'aurais pas osé espérer tant de félicités! »

A son tour Amadina avait reconnu, malgré le masque, celui qu'elle venait de prier de lui servir de guide. Elle se troubla, et balbutia quelques mots.

Mais la porte de la galerie venait de s'ouvrir, il fallait entrer; la foule curieuse se pressa lorsqu'Ernest, conduisant l'Italienne, eut franchit le seuil de la grande porte; Félicia les suivait et souriait malicieusement.

Alors tout changea pour Amadina; entourée d'une multitude d'où s'échappaient mille propos flatteurs; toujours guidée par Ernest qui, au prix de sa vie, n'aurait pas quitté la main qu'il tenait; elle parcourut la longueur de la galerie, souriant aux uns, répondant aux autres; éblouie, enivrée, elle oublia Dominique et ses craintes; parvenu à peu près au milieu du bal, Ernest reconnut Armand, il lui prit la main, la serra fortement comme pour le remercier; mais ce dernier était silencieux et froid sous le masque qui le couvrait.

Qu'avait-il donc, Armand? oh! c'est que son illusion venait de se dissiper; Félicia suivait l'Italienne. Il n'aurait pas fallu adresser une plaisanterie à Buridan en ce moment, où son amour-propre livrait un si grand combat à son amour.

Ernest n'avait pas vu tout cela, il était déjà loin.

La danse un instant suspendue reprit avec une nouvelle force; Ernest et Amadina figurèrent dans un quadrille; un cercle pressé se forma pour juger des grâces de celle dont la beauté avait charmé tous les regards : l'attente générale ne fut pas trompée, l'Italienne déploya tout ce que l'art et la nature ont de plus moëlleux; sa légèreté, sa souplesse, attachaient tous les yeux sur elle. Où avait-elle appris cet abandon, ces poses naturelles et voluptueuses? sous le ciel de Naples: à la vivacité de la danse française elle mariait le gracieux abandon de la danse italienne. Pour Ernest, il ne dansait pas; il admirait, marchait, suivait celle qui s'échappait vive et légère; on riait de lui, mais on enviait son sort. Une foule de mots galans résonnaient aux oreilles d'Amadina. Un essain de jeunes gens, brillans et audacieux, bourdonnaient autour d'elle; Ernest souffrait; ses phrases coupées et tremblantes n'arrivaient pas toujours jusqu'à

sa danseuse, qui ne pouvait lui répondre que par quelques mots qu'elle craignait de laisser entendre. Oh! Ernest aurait bien désiré que les lumières s'éteignissent, qu'un mur s'élevât entre eux et les importuns; il était fou, Ernest!

La musique cessa. Il n'osa offrir son bras à Amadina pour continuer de parcourir le bal; il la conduisit à un siége vacant près de Félicia. Quant à lui, personne ne se leva pour lui faire place, chacun ambitionnait le plaisir d'être auprès de la belle Italienne. S'il avait osé... mais il n'osa pas! Il resta debout, la regardant, l'admirant. Un masque avait déjà lié conversation avec Amadina. Etait-ce des paroles d'amour qu'il lui adressait? Il écoutait. Quelqu'un lui frappa sur l'épaule, c'était *Buridan;* il prit Ernest par le bras et l'entraîna... Maudit soit Armand!... Ce dernier dit bas à l'oreille d'Ernest :

« Sais-tu que je joue ici un singulier rôle?

— Mais, c'est celui de Bocage dans la *Tour de Nesle* », répondit Ernest bien naturellement.

« Non pas; le personnage que je figure eut les faveurs de la reine de la fête, à part le péril; moi je n'ai que celles de la suivante!

— Je ne te comprends pas.

— Mais, maladroit, tu n'as pas reconnu aux honneurs qu'on a rendus à ton inconnue que c'est la divinité de ce temple?

— Je n'ai pas pris garde à cela.

— Cette femme qui l'accompagne n'est, sans doute, que sa caméristc.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Mais cela me fait beaucoup, à moi.

— Serait-ce, par hasard, ta mystérieuse conquête?

— Précisément, c'est ce que je craignais pour toi qui m'arrive à moi-même. »

Ernest étouffa un éclat de rire.

Félicia avait reconnu Armand qui entraînait Ernest; elle les avait suivis des yeux, et se doutait du motif de leur entretien. Loin de s'affliger du dédain de son amant, elle souriait de l'embarras dans lequel elle le voyait plongé. Lui qui,

sans doute, s'était vanté auprès de ses amis d'être l'heureux vainqueur d'une dame de haute qualité. Au moment où les deux jeunes gens passaient près d'elle, elle se leva et fit signe à Ernest de venir prendre la place qu'elle occupait à côté d'Amadina; ce fut l'affaire d'un instant. Félicia s'empara du bras d'Armand, qu'elle entraîna à son tour, et Ernest fut heureux.

Laissons-les tous deux; il y aurait indiscrétion à rapporter ce que sans doute ils se dirent.

Armand, en se chargeant des invitations, n'avait calculé qu'une chose, c'était de réunir une société digne de l'intrigue qu'il croyait mener. Il n'avait pas été difficile sur le choix de ses invités : la plupart des hommes étaient ou avaient été les compagnons de ses débauches; la pudeur des femmes était en raison des principes moraux de leurs cavaliers, et le peu de retenue qui avait régné quelque temps commençait à se perdre. Les danses devenaient de plus en plus licencieuses, les propos plus que grivois; les masques étaient tombés; plus d'intrigues, c'était la fran-

chise de la débauche qui commençait à régner. Amadina avait déjà plus d'une fois rougi, mais peu faite aux usages français, elle s'efforçait de croire que ce qu'elle entendait était dans les mœurs habituelles du pays. Entre chaque contredanse, les domestiques, chargés de riches plateaux, offraient aux convives des rafraîchissemens de toute espèce ; mais à peine avaient-ils franchi le seuil de la porte, qu'une foule gloutonne et altérée se jetait sur eux et les leur enlevait à l'envî.

Oh! alors, c'était des élans de gaîté ! un désordre de plaisir qui contribua, pour beaucoup, à augmenter le tapage assourdissant qui s'élevait du milieu de la foule joyeuse.

Quand l'orchestre suspendait un moment sa mélodie, une chaîne de mains se formait; un galop improvisé, mais désordonné, se faisait place à travers la foule, qui, entraînée, repoussée dans un bout de la galerie, s'en échappait bientôt comme un torrent, et revenait à l'autre extrémité, où des nuages de poussière donnaient

à ce tableau un vague, une teinte plus bizarre, qui en faisait un chaos, où l'on distinguait cependant des êtres humains, mais heurtés, haletant, tourbillonnant, et disparaissant confondus les uns avec les autres.

Amadina avait désiré des joies folles. Pourquoi donc celles-ci lui répugnaient-elles? C'était la liberté qu'elle avait rêvée, mais non pas le désordre.

Ernest venait de quitter la place qu'il occupait depuis assez long-temps près de l'Italienne; le long entretien qu'ils avaient eu ensemble les avait laissé tous deux agités, émus. Qu'avait donc dit Ernest? Des paroles d'amour, sans doute! Il avait fait un aveu, peut-être! Mais quelle réponse avait-il pu obtenir d'Amadina? Il est difficile de la deviner. Elle était pensive, mais elle fut bientôt distraite de sa rêverie par l'apparition d'un nouveau personnage qui vint prendre la place d'Ernest. Son costume était celui d'un capucin gris; son capuchon ne couvrait pas son visage, mais la partie supérieure en était seulement cachée par un léger masque de velours;

une barbe noire pendait à son menton. Amadina frissonna; l'inconnu s'en aperçut, et lui dit d'une voix basse :

« Pourquoi donc ne vous mêlez-vous pas à cette foule joyeuse?

— Dominique!... » Amadina l'avait reconnu.

« Silence! si vous ne vous respectez plus, respectez au moins mon secret. »

Amadina tremblait involontairement.

« Vous m'aviez dit que j'étais libre de venir à votre soirée, je me suis rendu à votre invitation. »

L'Italienne ne répondit pas.

« Comment trouvez-vous votre début dans le monde? La société vous convient-elle? Elle est choisie! avouez-le....

— Imprudent! taisez-vous, on nous écoute! »

A la vérité, Armand, qui n'était plus masqué, et qui tenait le bras de Félicia sous le sien, venait de s'approcher.

Dominique se leva et se disposait à sortir; Armand l'arrêta :

« Restez! restez, bon père! » Il força le capucin à se rasseoir, et il reprit : « Sans doute, belle dame, vous confessiez à ce saint homme les péchés couleur de rose que le tentateur vous a fait commettre? Allons, une bonne absolution, père capucin, et votre besace n'y perdra pas.

— Avant le pardon, la pénitence! répondit Dominique en déguisant sa voix.

— Oh! c'est vrai, j'oubliais l'essentiel; par saint Ignace, cherchez dans votre tête quelques peines inflictives qui puissent chasser le diable des yeux et du cœur de votre belle pénitente.

— Madame se ressouviendra de celle que je lui ai infligée. » Dominique prononça ces paroles en lançant un regard perçant sur l'Italienne, qui, plus d'une fois, avait changé de couleur. Il se leva, et repoussant Armand, il s'éloigna et se perdit dans la foule.

Malgré le soin que le cardinal avait mis à déguiser sa voix, la figure de Félicia exprima l'étonnement et la malice; son regard parcourait

avec curiosité le capucin gris ; mais aux dernières paroles qu'il prononça, avec moins de précaution, la certitude remplaça le doute dans l'esprit de la fine cameriera, qui se pencha à l'oreille d'Armand et y souffla quelques mots. L'étonnement se peignit sur les traits de celui-ci : Dominique avait été reconnu et dénoncé presqu'aussitôt. Amadina avait deviné l'inconséquence de sa femme de chambre, mais il n'était plus temps de la retenir ; elle tremblait en pensant aux suites qu'elle pourrait avoir, et ses craintes ne la trompaient pas.

Armand avait presque aussitôt quitté le bras de Félicia, et s'était précipité dans la foule à la recherche du capucin. Après quelques tournées, ses regards rencontrèrent enfin celui qu'il cherchait, mais il fut grandement surpris, en s'approchant du personnage mystérieux, de le trouver raccourci au moins d'un demi pied. Ce ne pouvait être celui qu'il venait de voir et qu'on lui avait désigné ? N'importe ! il fit main basse sur ce nouveau venu et se promit de s'en amuser,

persuadé que si ce n'était pas le cardinal, ce ne pouvait être qu'un de ses agens... Léonard avait un costume semblable en tout à celui de Dominique, et c'était lui qu'Armand venait d'arrêter au milieu de la foule.

« Halte-là, vieux bouc, l'enfer va bien rire tout-à-l'heure, il nous faut une ronde du sabbat, et j'espère t'y voir figurer. La danse te convient-elle, mon vieux jésuite? » En disant ces paroles, Armand arracha et fit voler au loin le masque de Léonard, qui montra, à la foule amassée autour de lui, une figure rechignée et enlaidie encore par l'étonnement et la peur que cette subite attaque lui faisait éprouver. Il y eut de toute part un hourra de satisfaction.

« Avec une physionomie semblable, à quoi bon porter un masque? Ta teinte blafarde, tes petits yeux gris, conviennent si bien à l'habit que tu portes. Tudieu! compère, tu es celui sur lequel on trouvera le plus d'ensemble dans ce bal. Tu as peut-être poussé l'imitation jusqu'à te tonsurer? C'est ce qu'il faut voir. » Et Armand

allait faire voler le capuchon, quand le petit vieillard étendit ses doigts grêles, lui saisit la main avec force, et dit :

« N'est-ce point assez d'avoir violé le secret du masque? respectez au moins mon front ridé! »

Des éclats de rire bruyans étouffèrent ses paroles. Armand, d'une voix tonnante, domina les clameurs :

« Respect à ce vieux cafard, entendez-vous jeunes démons! il vient ici pour arracher nos ames à la perdition. Silence! il va prêcher. »

En parlant ainsi, Armand enleva dans ses bras le petit Léonard qu'il jeta dans l'orchestre désert, et dont les musiciens s'étaient mêlés à la foule. Tous les regards se dirigèrent vers le même point, et un cercle pressé se forma devant cette chaire improvisée.

Léonard comprit tout le ridicule de sa position, et se résigna. Il essaya de se tirer de ce pas difficile à force de présence d'esprit; il joua le contemplateur, promena ses regards sur les assistans, et commença hardiment :

« Au nom du père!!! Au nom du père!!! Au nom du père!!! »

Vingt bouches s'écrièrent ensemble.... : « Et le fils? »

— Quant à celui-là, je ne vous en parle pas parce que vous n'y croyez pas plus qu'à l'autre.

— Bravo! Bravo!

— Hors donc, c'est du diable que je vais vous entretenir. Entre le ciel et l'enfer est une salle des Pas-Perdus, c'est la surface de la terre. Là, les agens du démon s'ébattent au milieu de vous sous toutes les formes, et disputent la créature au créateur.

« Vous sentez le soufre qui s'exhale de leur haleine jusque sur les lèvres de la femme qui se donne à vous. (Murmure de voix féminimes.)

« Dans le baiser d'un intime,

« Dans les paroles brûlantes d'un avocat,

« Dans les sermens de tous ceux qui en donnent ou qui en prêtent.

« Enfin, le diable est autour de vous, sur vous, dans vous; et vous ne faites rien pour l'en

chasser ! Bien loin de là, vous souriez au tentateur. Une femme nous a tous perdus, il vous en faut quatre (Nombreux bravos; sourds murmures). Et lorsque, énervés par les plaisirs que ces démons familiers vous procurent, vous avez besoin de retremper ce que vous appelez votre ame, c'est dans l'orgie que vous rallumez les feux que vous venez d'éteindre! »

Sans le vouloir, Léonard se laissait entraîner par sa fougue évangélique, et sans y penser il prêchait véritablement, et obtenait un de ces succès inattendus, auxquels plus d'un orateur a dû sa réputation d'éloquence. Par malheur pour lui, un valet traversa la galerie avec un plateau garni de verre remplis de punch enflammé; la plupart de ses auditeurs se précipitèrent sur les pas du valet. Une inspiration subite vint à l'esprit de Léonard, il en profita et reprit :

« Que vous avais-je dit? Les flammes de l'enfer vous réclament, vous y courez de vous mêmes.... Ce breuvage brûlant est pour vous le

prélude des fournaises éternelles. Plongez-y votre bouche!.... Inondez-en votre poitrine!.... Buvez ce feu!.... Hommes quasi-démons! Salamandres humaines!.... Donnez à boire à l'ange déchu qui réside dans votre corps! Amen! »

En prononçant ce dernier mot, Léonard sauta en bas de l'orchestre et s'élança hors de la galerie.

Mais, pendant cette confusion, qu'était devenue Amadina? Elle avait quitté le bal suivie de Félicia.

Ernest, en la voyant s'éloigner, n'avait pu lui adresser que quelques mots, auxquels elle avait à peine répondu, tant elle paraissait bouleversée.

Armand avait usé largement du droit qu'on lui avait donné de commander; le punch circulait à pleins bords, et le degré de chaleur auquel les têtes étaient montées répondait à celui de la liqueur enivrante. Le peu de retenue qui régnait durant la présence d'Amadina disparut dès qu'elle fut partie; alors la licence n'eut

plus de bornes, elle déborda de toute part.

Ernest devina le motif de l'absence de son Italienne, il l'approuva; mais l'espoir de la revoir le retenait encore à la place qu'elle avait quittée.

Bientôt la foule fatiguée s'éclaircit; le bal devait finir à trois heures, elles étaient sonnées. Félicia avait reparu, elle fit signe à Armand et à Ernest de la suivre; ils obéirent.

A quatre heures, l'hôtel était sombre et désert.

V

Scènes Nocturnes.

A genoux devant toi, mon front dans la poussière,
Seras-tu sourde encore à mon humble prière?
Ton cœur, à la pitié, restera-t-il fermé?
Tu ne me réponds pas! Tu n'as jamais aimé!

TRAD. DE WOODING.

Une pâle lumière perçait encore à travers les rideaux des fenêtres de la chambre à coucher d'Amadina; cette lueur mystérieuse était favorable au sommeil. A l'étage supérieur, une lumière plus vive brillait de tout son éclat. Là,

tout annonçait qu'on n'était pas encore disposé à se livrer au repos. C'était un petit local particulier dont la dame de compagnie de l'Italienne s'était emparée pour cette nuit. C'était dans cet étroit réduit que Félicia avait conduit Ernest et Armand. Tous trois, autour d'une table abondamment servie, achevaient gaiement la nuit si bien commencée.

« Eh bien, mon galant chevalier, comment trouvez-vous le palais de votre princesse mystérieuse? » C'était Félicia qui adressait ces mots à Armand.

« Mais, à dire vrai, je le trouve un peu exigu, en raison des brillantes chimères que je m'étais enfantées; cependant tu n'en es pas moins ma Félicia; je te possède : telle je t'ai connue, telle je t'ai possédée; toujours aussi jolie, aussi folle! Maintenant que la voix de l'amour-propre s'est tû, je sens que je ne te changerais pas pour une conquête plus brillante; au moins, n'ai-je point d'auxiliaire! »

En prononçant ces derniers mots, Armand

avait regardé Ernest en souriant avec malice. Ce dernier sentit le sarcasme et reposa son verre sur la table avec un mouvement d'humeur; Félicia lui donna doucement, et du revers de la main, un coup sur la joue.

« Et bien ! qu'est-ce que cela? Il vous faut peut-être une vierge!... Mais voyez donc le petit ambitieux. »

Ernest ne put s'empêcher de sourire, et répondit :

« Il est vrai que la femme que j'avais rêvée n'était pas celle que l'or du cardinal a payée. Oh ! c'est que je l'aime comme on n'aime pas une maîtresse! mais comme la femme avec laquelle on voudrait passer sa vie, que l'on voudrait recevoir dans ses bras, tremblante de pudeur et d'amour! »

Armand se mit à rire aux éclats; heureusement que la main de Félicia vint lui clore la bouche....

« Silence, donc ! à quoi penses tu?

— Oh! parbleu, c'est vrai; je me croyais

chez moi. Mais où diable, Ernest, va-t-il nous débiter une tirade de roman?

— Mauvais sujet! dit Félicia. Quand à vous, monsieur Ernest, ne jugez pas ma maîtresse avant de la connaître; je vous souhaite la possession d'un cœur tel que le sien.

— C'est une terrible fatalité pour moi, répondit Ernest, qu'il batte dans la poitrine d'une femme déshonorée! Je vous répète que ce n'est point une maîtresse que je cherchais en elle. Je détruirais le reste d'illusion qui m'éblouit encore si j'avais la volonté de la posséder à ce titre! Mais comme compagne de ma vie, j'avoue que je ne me sentirais pas assez de philosophie pour oublier que je l'ai trouvée dans les bras d'un autre.

— Mais cet autre, elle ne l'aime pas, s'écria Félicia avec dépit.

— Vous l'accusez en voulant la défendre. J'aurais pu peut-être oublier une faiblesse; mais un calcul, c'est une brillante prostitution! » Félicia l'interrompit.

« Le mot est infâme ; si les secrets de ma maîtresse m'appartenaient ! Mais vous n'êtes pas digne de les connaître.

— Oh ! parlez ! parlez ! Si vous saviez quel bien vous me faites en la défendant.

— Voilà bien la mobilité de l'esprit des amans, dit Armand, ils frappent sans pitié, ils baisent après cela la blessure qu'ils ont faite ; ils sont les premiers, dans un moment de dépit, à proclamer que leurs belles sont des coquettes, des.... et puis le vent tourne, ils se battent avec ceux qui répètent les propos qu'eux mêmes ils ont tenus. Ma philosophie à moi est plus douce, plus indulgente ; je n'exige pas, je me contente de ce que je trouve sans m'inquiéter du passé. Interroge plutôt Félicia, mon pauvre Ernest, je ne lui ai pas demandé une seule fois quel rival j'ai eu le bonheur de supplanter ; car je croirais lui faire outrage, et douter de son mérite, en pensant que je n'avais pas un rival. Mon orgueil, à moi, différerait bien du tien : plus ma belle aurait traîné à sa suite de

brillans adorateurs, plus je me glorifierais de la posséder. J'ai puisé cette philosophie au contact de la société de nos dames; elles raffolent des hommes à bonnes fortunes; moi, je suis fou de nos élégantes Laïs; d'honneur, une Lucrèce m'embarasserait. Je n'ai jamais pu traduire un mot de ce qu'elles appellent le langage de l'ame; je serais incapable de mener à fin une séduction. C'est pour cela que j'aime les victoires faciles.

— Bravo! mon aimable galant, vous auriez dû me faire votre profession de foi lors de notre première rencontre. Il est probable que j'étais du nombre de celles que vous jugez vaincues à la première attaque. »

Le bras d'Armand enveloppa la taille de Félicia.

« Oh! mais pardon; à toutes les règles il y a des exceptions. Tu sais bien, d'ailleurs, que ce n'est pas pour toi que je dis cela : ce n'est qu'à notre second rendez-vous que j'ai triomphé de tes rigueurs.

— De mieux en mieux ; joignez l'indiscrétion aux sarcasmes.

— Mais tu ne me comprends pas, c'est une leçon de philosophie que je donne à Ernest ; je suis obligé de prêcher d'exemple, car il est dans une situation d'esprit où les conseils de la sagesse et de l'amitié lui sont nécessaires.

— Je te remercie de l'intérêt que tu me portes, répondit Ernest, mais je serais curieux de savoir comment tu t'y prendrais pour me pénétrer de tes maximes.

— En parlant à ta raison. Tu cherches une vertu dans un chemin où certes il est difficile d'en rencontrer. Tu fais connaissance d'une beauté masquée au bal de l'Opéra, endroit très peu moral, et qui ne devait pas parler en faveur de la belle; tu la retrouves ici, jeune, belle, et brillante de parure, alors tu es au ciel; mais tout à coup une idée terrestre te précipite de la hauteur de l'illusion où tu t'étais élevé. Comme ton inconnue est sous la tutelle d'un amant riche et puissant, tu te dis : elle est entretenue ! Tu perds l'es-

time et tu gardes l'amour. Tu aurais pardonné à une pauvre fille entraînée par une passion, tu condamnes celle qui s'est laissée éblouir par la fortune. Tu conviendras que c'est le genre de la séduction qui fait la seule différence entre elles : l'une et l'autre ne possèdent plus ce que tu cherches.

— Sophismes que tout cela! s'écria Ernest.

—D'après vos convenances sociales, c'est possible; mais je te parle, moi, d'après les lois de la nature. En mettant sa faute sur l'inexpérience et la fascination de la richesse, ton Italienne peut t'apporter un cœur neuf et un premier amour; c'est prendre une femme veuve d'un vieux richard à laquelle on l'avait vendue : mais prendre une fille séduite et délaissée! c'est avoir pitié d'un cœur flétri, pour qui désormais une véritable passion est impossible! c'est vouloir étouffer sur sa bouche des soupirs qui ne sont pas pour vous; c'est vouloir l'entendre prononcer dans son sommeil un nom qui ne soit pas le vôtre; c'est donner au dépit un moyen de se

venger; singulier amour que le second amour d'une femme!

— Tu parles d'après l'opinion générale; mais comme je ne me laisse jamais guider par elle, tu ne me convaincras pas : une femme si jeune, qui a trafiqué de ses premières émotions, ne peut avoir un cœur neuf, une ame vierge; oh non! elle ne peut plus offrir l'amour candide d'une jeune fille; elle a usé les sensations du plaisir avant de les connaître! Elle peut aimer, c'est possible, mais d'un amour frénétique, d'un amour d'homme, enfin; une femme qui aimerait comme nous aimons me rebuterait, m'effrayerait même. Un amour de vierge est si beau; que rien ne peut remplacer son timide embarras où le désir se mêle à la crainte... Pauvre ange, qui se donne à nous tout en rougissant à la fois de confusion, de pudeur et de plaisir!.... C'est un bonheur qui s'éteint trop vîte, mais on aime à se le rappeler; on aime à revoir en imagination, sur le front de celle qu'on possède cette rougeur pudique qui ne s'est effacée qu'avec le temps

avec l'intimité; on aime à revoir sous le globe de cristal le bouquet qui vous reporte à des instans de félicité: malgré ce que tu m'en as dit, j'aurais pitié d'une fille abusée dont le cœur aurait aimé véritablement; je l'aimerais peut-être pour sa bonne foi à m'avouer son bonheur déçu; je pourrais me dire : si je m'étais trouvé sur son passage, quand le besoin d'aimer s'est fait sentir en elle, je serais peut-être celui qu'elle regrette! je l'estimerais, je la plaindrais!.... et je crois que l'estime et la pitié sont capables de faire naître de l'amour. Mais pour celle dont les premiers soupirs, les premiers baisers auraient été une froide et basse spéculation!.. je ne pourrais oublierle passé: un souvenir pénible m'arracherait de ses bras; mon cœur se glacerait à la moindre parole qui me rappelerait sa faute; je tremblerais au moindre coup d'œil qu'on jeterait sur moi quand je paraîtrais avec elle dans le monde, et l'ironie me poursuivrait jusque dans mes songes. Voilà pourtant l'état de mon cœur depuis hier soir; et pourtant je sens que je l'aime! mais

que je l'aime au point que des désirs satisfaits n'apaiseraient pas la passion qu'elle m'inspire. »

Félicia prit la main d'Ernest et dit :

« Et si cette femme avait été jetée par une volonté plus forte que la sienne dans les bras de celui qui la possède? Si une destinée fatale l'avait poussée où elle est arrivée par une vertu même.... que diriez-vous?

— Oh! mon cher Ernest, voilà une question à laquelle ton esprit poétique et romantique n'avait pas songé, dit Armand.

— De grâce! que voulez-vous dire?

— Si cette femme n'envisageait sa position qu'avec horreur? Si elle n'attendait qu'une occasion favorable pour s'y soustraire; dites-moi, auriez-vous pitié d'elle? lui tendriez-vous la main sans répugnance? »

Ernest se leva profondément ému :

« Un effroyable mystère est caché sous vos paroles; si vous ne pouvez me le confier, au moins ne me le faites pas entrevoir.

— Ton roman se complique, mon cher; l'in-

trigue commence bien, les caractères se développent; j'entrevois des incidens, peut-être une catastrophe. Les sujets sont si rares, que je te conseille de mettre celui-là sur le chantier.... Comme tu es un des principaux acteurs, tu n'auras pas de peine à peindre tes sensations. Pour t'inspirer, tiens, je te verse un verre de champagne, le vin des poètes, des romanciers; allons, bois, Ernest, et vive l'amour! n'importe où on le rencontre.» Ainsi parla Armand, puis un baiser résonna sur les lèvres de Félicia. «Voilà pour te montrer l'exemple, mon cher!»

Un bruit sourd, qui s'éleva de la chambre à coucher d'Amadina, se fit entendre au milieu de l'explosion de gaîté d'Armand; Félicia s'arracha de ses bras, et resta quelque temps attentive.

« D'où vient ce bruit? dit Ernest.

— Silence! écoutez!... C'est de la chambre de ma maîtresse, reprit Félicia effrayée.

—Bast! elle rêve à Ernest, au cardinal, ou à la galopade.

— Paix donc! s'écria Ernest, ce sont des gé-

missemens, des cris étouffés. Les entendez-vous, Félicia? »

Celle-ci courut ouvrir la fenêtre.

« Ta belle a le sommeil agité, peut-être le cauchemar.

— Taisez-vous donc! » Et Félicia, le corps à moitié hors de la fenêtre, prêtait une oreille attentive; un cri aigu monta jusqu'à elle, puis elle entendit les accens d'une voix qu'elle crut reconnaître. Elle ferma la fenêtre, prit un flambeau, et fit quelques pas pour sortir.

« Où allez-vous?» dit Ernest en l'arrêtant.

Félicia tremblait et pouvait à peine lui répondre.

« Lui porter secours si elle en a besoin.

— Je vous accompagnerai.

— Non! non! restez; je ne cours aucun danger; je crois savoir la cause... » Puis elle sortit sans achever; mais Ernest avait entendu un nouveau cri, il suivit Félicia à quelque distance, et laissa Armand seul, qui rappelait en vain son ami. Quel était le sujet de ce bruit, de ces cris?

Il est nécessaire, pour le connaître, de remonter jusqu'à l'instant où Amadina quitta le bal...

Trop d'émotions avaient agité l'ame d'Amadina pour savourer le plaisir du bal jusqu'au dernier instant. Étourdie, charmée par le tumulte qui lui était nouveau, elle avait été quelques instans heureuse. Un sentiment qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors avait enivré ses sens. En revoyant Ernest, son cœur avait battu avec violence; elle s'était abandonnée au charme d'un entretien où leurs cœurs s'étaient parlé le langage de l'amour. Mais la pensée lui était revenue; elle s'était souvenue du cardinal; elle l'avait revu, l'illusion s'était détruite. Le plaisir auquel la foule se livrait autour d'elle lui parut insupportable. Elle quitta cette société qu'elle avait appelée de tous ses désirs, sans regret, presqu'avec dégoût; elle s'était sentie déplacée au milieu de ces femmes perdues, dont le matin elle enviait le sort. Elle avait entendu leur langage effronté, il répugnait à sa bouche. Elle avait vu leurs manières, elle rougissait de

honte à la pensée de les imiter ; et pourtant, en elle-même, elle ne s'estimait pas plus que ces femmes qu'elle venait d'apprendre à mépriser. En rentrant dans sa chambre, des larmes roulaient dans ses yeux. Elle se laissa déshabiller sans dire un seul mot ; sa toilette de nuit terminée, elle invita Félicia à se retirer et resta seule assise devant sa cheminée. Une lampe d'albâtre jetait dans la pièce un demi-jour propice à la méditation dans laquelle elle tomba. Telles étaient à peu près ses pensées :

« Que suis-je donc sur la terre, et qu'est-ce que j'éprouve? A peine si j'ai vécu, et je suis fatiguée de vivre! Hier, je désirais; ce matin, je suis abreuvée d'ennuis. Un malaise que je ne puis concevoir pèse sur ma poitrine! Chaque soupir qui s'en échappe est une douleur sourde qui remonte jusqu'à ma tête et la rend brûlante! Je sens battre mon sang dans mes artères; j'entends presque les battemens de mon cœur! C'est une fièvre affreuse qui me consume; il y a longtemps que je l'éprouve. J'interroge mon es-

prit : il est confus, et ne me donne que des idées folles, exaltées ; et pourtant dans mon cœur, depuis quelque temps, un espoir d'avenir, de bonheur, s'est fait sentir. J'y retrouve toujours l'image de ce jeune homme que j'ai revu cette nuit ; ses douces paroles y sont gravées.... Je l'aime ! oh ! oui, je l'aime d'un véritable amour ! Je ne connaissais pas ce sentiment : qu'il doit être délicieux pour celle qui n'a pas à rougir ? Pour moi, c'est un tourment de plus... Que puis-je être un jour pour Ernest ? Sa maîtresse ! Ce titre est affreux avec Dominique ; avec Ernest, je crois que j'en supporterais la honte... »

Un léger bruit qu'elle entendit derrière elle vint interrompre sa rêverie ; elle se retourna, et vit avec effroi Dominique qui se tenait immobile à la porte de son cabinet de toilette. Elle se leva, tremblante, et fit quelques pas pour sortir. Dominique l'arrêta :

« Ne me fuis pas, Amadina, tu ne cours aucun danger.

— Que me voulez-vous? Qui vous a introduit dans ce cabinet?

— D'où te viens cet effroi? Te suis-je donc devenu odieux? » La voix de Dominique était suppliante.

Amadina se laissa retomber dans un fauteuil; le cardinal s'approcha d'elle, et resta quelque temps à la regarder en silence.

« Que se passe-t-il donc dans ton ame? Dis-le moi, Amadina?

— Ne m'interrogez pas, Dominique!

— Il le faut, pourtant! Il faut que tu me répondes avec franchise. J'aurais pu, par plus d'un moyen, t'empêcher de donner ce bal, je ne l'ai pas voulu; j'ai voulu, au contraire, te laisser maîtresse d'y appeler toutes les folies que tu avais rêvées, certain, comme je l'étais, que ton cœur n'était pas fait pour sympathiser avec les êtres parmi lesquels tu t'es trouvée. Maintenant que tu as subi cette épreuve, que désires-tu encore?

— Ce que je désire! Vous voulez que je vous

réponde avec franchise? Eh! bien, je vais le faire. Je vais tâcher d'analyser ce que j'éprouve auprès de vous; je vais tâcher d'oublier que vous m'avez menacée de votre vengeance, pour vous peindre l'état de mon cœur, les désirs qui s'y sont allumés, le besoin qui s'y fait sentir. Après cela vous m'expliquerez, s'il vous est possible, la cause de la répugnance, de l'horreur même que vous m'inspirez. Vous voyez que je serai franche. » Amadina s'arrêta et regarda Dominique avec inquiétude.

« Continue, j'aurai la force de t'écouter.

— Un marché, un pacte entre vous et ma mère m'a jetée en votre pouvoir; je n'avais pu en concevoir l'infamie. La première année je vous bénissais comme le bienfaiteur de ma mère; je vous aimais comme j'avais aimé mon pauvre père!... Guidée par vous, je me suis livrée avec passion à l'étude qui développa mon esprit. Si vous n'aviez pas quitté ce rôle, mais vous seriez un dieu pour moi! J'ai supporté vos premières caresses, j'y ai répondu même, parce que

je voyais en vous ce que je voudrais que vous fussiez encore. Peu à peu votre amitié pour moi devint une passion violente; l'amour presque filial que je ressentais pour vous s'éteignit sous vos embrassemens, qui n'étaient plus ceux d'un père. Un jour vous m'avez dit: «Amadina, tu es ma maîtresse! tu m'appartiens désormais! Je t'ai déshonorée! nul homme ne voudrait maintenant de toi pour compagne; tu n'as d'avenir que dans moi; le monde te repousserait; oublie qu'il en existe un pour reporter toutes tes affections sur moi...» Ce sont vos paroles, Dominique, elles se sont gravées profondément dans ma mémoire; et pourtant, dans le silence des nuits, quand je me les répétais en frémissant, je descendais dans mon cœur, j'interrogeais mon esprit. Qu'avais-je donc fait pour être perdue? Entraînée sans m'en appercevoir dans l'abîme duquel je ne pouvais plus sortir, je me disais: qu'il y a peu de distance entre la vertu et le déshonneur! Je croyais qu'il fallait ressentir une passion pour être flétrie par elle! qu'il fallait

avoir épuisé un plaisir délirant pour avoir à rougir de ses excès! Mais non, je n'ai rien fait de tout cela! Vous m'avez couverte de caresses auxquelles je n'ai pris aucune part! Votre amour était horrible, car je voyais des larmes inonder votre visage, et j'entendais des sanglots se mêler à vos soupirs! C'est moi qui suis déshonorée! mais c'est affreux! J'ai supporté ce tourment parce que je savais qu'en vous fuyant vous auriez laissé mourir ma mère de misère; elle n'est plus, je crois avoir rempli les clauses du traité qui m'enchaînait à vous. Vous me demandez ce qui se passe dans mon ame? Ce n'est que depuis peu de temps que j'ai pu me l'expliquer à moi-même, et je vais vous le dire: Je veux être libre, libre de tout maintenant; je ne veux plus de vos richesses, de votre hôtel, de l'ennuyeuse oisiveté où je suis plongée. Je suis abreuvée de dégoûts, de lassitudes, de désirs dont j'ignore la nature; c'est un mal consomptif qui attaque mon cerveau, qui me donne des vertiges; c'est un besoin d'aimer, enfin, qui

se fait sentir impérieusement en moi. Voilà ce que la méditation et l'expérience m'ont laissé entrevoir. »

Toutes les souffrances morales avaient paru sur le visage de Dominique en écoutant Amadina. Elle avait cessé de parler, il écoutait encore ; puis il se cacha la figure dans ses mains, et s'écria :

« Pitié ! pitié pour moi ! Amadina...

— C'est moi qui la réclame de vous, Dominique ; laissez-moi sortir de cet hôtel ; je ne vous demande rien ; j'ai des talens, du courage, laissez-moi vivre de mes propres forces ; laissez-moi essayer d'être heureuse de ce bonheur qui ne coûte pas de remords ! Je vous bénirai encore, et je me souviendrai de vous comme d'un bienfaiteur.

— Non, non, jamais, Amadina !

— Jamais ! Mais, grand Dieu, que voulez-vous donc ? Tuez-moi ! affranchissez-moi de la vie, alors.

— Te tuer ! mais lorsque je te dis que je ne puis vivre sans toi ! m'entends-tu ? »

En disant ces mots, Dominique avait pris la main d'Amadina qu'il secouait avec violence.

« Te tuer! Mais ton agonie serait la mienne! mon dernier soupir s'exhalerait avec le tien! Non, tu vivras pour moi; j'abandonne les habits qui me couvrent; nous fuirons au bout de la terre s'il le faut; je ne te quitterai plus; je n'exigerai plus rien de toi; je serai ton esclave, ton ami, ton père, comme aux premiers jours que nous avons passés ensemble; je pleurerai mes fautes, je t'en demanderai pardon à genoux; tu auras pitié de ma douleur, de mon amour pour toi. Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas?

— Oh mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria Amadina, dont le visage était inondé de larmes. Quelle destinée est la mienne!» Puis elle ajouta avec force : «Ecoutez-moi, Dominique, j'aime! oui, j'aime comme jamais je ne vous ai aimée. C'est depuis ce moment que vous me faites horreur. »

Le cardinal resta pétrifié. Il releva sa tête qui était tombée sur sa poitrine; ses mains se fer-

mèrent par un mouvement convulsif, et ses yeux lancèrent un éclair qui refléta dans les yeux d'Amadina.

« Et tu oses m'en faire l'aveu?

— Oui! maintenant vous comprenez qu'il me faut la liberté ou la mort. Choisissez!

— Ni l'une, ni l'autre, Amadina!

— Vous me les refusez toutes deux? Je saurai recouvrer la première ou je me donnerai la seconde; je n'aurai pas besoin de vous pour cela. »

Le délire le plus effrayant avait succédé dans les sens de Dominique à la surprise que l'aveu d'Amadina y avait jeté. Ses bras se tordaient en se portant à son front inondé d'une sueur froide; un bruit sourd s'échappait de sa poitrine, qu'il frappait du poing avec violence; les mots enfin se frayèrent un passage; il se dit :

« Pleure donc, misérable, pleure donc! Oh! s'il m'était possible de verser des larmes! Puisque je ne suis plus un homme, pourquoi ne pleurerais-je pas comme une faible femme? Les

misérables, que ne m'ont-ils tué entièrement! Quelle vengeance longue et atroce! Amadina! Amadina! Oh! non, tu ignoreras toujours mon secret; il est affreux! C'est lui qui est entre nous deux; c'est ce mystère qui, sans que tu le soupçonnes, glace ton cœur et qui brûle le mien. Tiens, Amadina, c'est à genoux, à tes genoux, que je veux maintenant te supplier de ne pas me fuir. Je t'en supplie comme on implore un dieu! Je me prosterne à tes pieds! Tu es pure, Amadina! tu est une divinité pour moi. Achève ton œuvre, pardonne-moi, souffre-moi près de toi. Si tu savais comme je suis misérable! comme je suis à plaindre! tu aurais pitié de moi; tu me releverais de la poussière où je suis tombé devant toi!

— Oh! laissez-moi, laissez-moi! je ne puis comprendre vos paroles. Vous m'effrayez, Dominique; de grâce, allez-vous en! Oh! mon Dieu, mais vous m'épouvantez!

— N'est-ce pas que je dois être horrible? Oh! mais, tu ne peux pas lire sur mes traits

tout ce que je suis, tout ce que j'éprouve. »

Depuis quelques instans il était tombé aux genoux d'Amadina; il lui tenait les mains, il les serrait avec délire. Amadina faisait de vains efforts pour lui échapper, il la retenait avec force; il riait convulsivement, sanglottait sans verser une larme. Amadina avait pâli; sa bouche voulait prononcer quelques paroles, elle ne rendait que des sons confus; un frisson parcourut tout son corps, ses yeux devinrent ternes, ses paupières se fermèrent, sa tête tomba sur le dossier du fauteuil, elle s'évanouit. Dominique, toujours à ses pieds, avait vu ce changement sans le comprendre; ses esprits étaient égarés, il souriait à l'affaiblissement qu'il voyait; sa bouche se colla sur la main qui ne fit plus d'efforts pour lui échapper; il se releva, ses lèvres approchèrent des lèvres d'Amadina, elles étaient froides; il recula épouvanté.

« Malheureux que je suis! l'aurais-je tuée? qu'ai-je fait dans mon délire? Amadina! Amadina! oh! non, elle n'est pas morte!... Mon Dieu

du secours! » Il se précipita sur la sonnette, mais il s'arrêta tout à coup. « Qu'allais-je faire? me montrer à cette heure sous cet habit?» Il revint à elle, rassembla ses forces, l'enleva du fauteuil et la déposa sur le lit; puis il courut prendre un flacon sur la cheminée, s'assura de son contenu, et fit respirer à l'Italienne l'esprit volatil qui s'en échappait. Il guettait un soupir, un mouvement; son anxiété fut longue, mais bientôt son effroi redoubla; une crise nerveuse se fit sentir dans les membres d'Amadina, ses dents claquèrent, ses yeux se rouvrirent, mais ce n'était pas des regards qui s'en échappaient; ses bras se contractèrent, se tordirent; puis des gémissemens, des cris.

Malgré la force supérieure de Dominique, il ne put vaincre et maîtriser les mouvemens convulsifs d'Amadina. Elle s'était relevée sur son séant, se débattait entre les bras qui la retenaient pressée; sa tête, horriblement agitée, roulait sur le sein de Dominique, puis, par une secousse violente, elle se rejeta en arrière, et alla frap-

per de son front l'encoignure du lit. Une blessure profonde laissa bientôt échapper des flots de sang, Dominique en fut couvert.

Telle était la cause du bruit et des cris que Félicia et Ernest avait entendu...

Félicia descendit avec précipitation; arrivée à la porte de l'antichambre, elle l'ouvrit avec précaution, voila la lumière avec une de ses mains, et vint doucement écouter à l'entrée du salon qui communiquait à la chambre à coucher d'Amadina, dont la porte était ouverte; elle distingua facilement l'état de souffrance où se trouvait sa maîtresse: la voix qu'elle avait cru reconnaître ne se faisait plus entendre; l'idée du danger s'éloigna de son esprit, elle tourna le bouton de cuivre. Au bruit qu'elle fit, la même voix lui cria avec un accent qui l'arrêta de nouveau : « Qui est-là? » Trop avancée pour reculer, elle répondit sans bouger du seuil de la porte : « C'est Félicia, Signor.

— Oh! de grâce, répondit Dominique, venez à son secours; mais n'appelez personne. » Félicia

s'élança dans la chambre à coucher et fit un mouvement d'horreur à la vue du tableau qui s'offrait à ses yeux : Amadina, presque nue, se débattait entre les bras de Dominique, ses cheveux sanglans et en désordre cachaient en partie son visage, décomposé par la crise violente qui l'avait agitée, mais qui se calmait par la perte du sang qui coulait de sa blessure. Le cardinal était horrible aussi; la sueur inondait son front, des traces de sang s'y mêlaient, ses mains en étaient couvertes; on aurait pu croire à un crime. Félicia s'écria :

« Qu'avez-vous fait, grand Dieu!

— Silence! oh! je ne suis pas coupable! le hasard seul, la fatalité... L'infortunée s'est blessée en se débattant. Du secours, Félicia! »

Celle-ci n'avait pas attendu cette nouvelle supplication, elle avait couru au cabinet de toilette et elle rapporta des sels. Grâce à sa promptitude et à ses soins, les souffrances d'Amadina se calmèrent; elle parût sommeiller. Après quelques instans de repos, Félicia dit à Dominique :

« Vous ne pouvez rester ici, Signor.

— La quitter dans cet état !

— Si vous en êtes la cause, il serait fatal qu'elle vous revît près d'elle à son réveil ; sortez par le jardin, vous trouverez une voiture à la petite porte des Champs-Élysées. J'ai la certitude que vous trouverez cette voiture, retirez-vous, je vous en prie !

—Mais si son état empirait ?...

— Une fois que vous serez hors de l'hôtel, j'éveillerai les domestiques ; fiez-vous à moi... »

Dominique déposa un baiser sur la main d'Amadina, et fit un mouvement pour sortir par le salon. Félicia l'arrêta. « Oh ! non, pas par là, il y aurait imprudence; par l'escalier qui donne dans le cabinet. »

Dominique obéit, reprit un manteau qu'il avait laissé dans le cabinet de toilette, et descendit l'escalier dérobé, par où sans doute il s'était introduit; il traversa le jardin, ouvrit la petite porte, et trouva effectivement une voiture de louage, qui attendait Armand et Ernest;

Dominique ouvrit la portière sans éveiller le cocher qui dormait sur son siége; au mouvement que fit la voiture, ce dernier demanda, à demi réveillé : « Où allons-nous?

— Rue de Varennes. »

La voiture partit.

VI

Les deux Lettres.

> Elle fit taire l'amour, et donna quelques larmes à la reconnaissance.
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Une fièvre ardente avait enflammé le cerveau d'Amadina. Pendant huit jours on craignit pour sa vie. Les secours de l'art triomphèrent enfin du délire cérébral, et Amadina s'éveilla un matin, en disant : « Quel pénible sommeil! ». Elle promena son regard étonné autour d'elle ;

un étranger était au chevet de son lit, et tenait une des mains de la malade; c'était le docteur qui l'avait arrachée à la mort dont elle avait été menacée; puis Félicia qui la regardait avec des yeux où le plaisir et les larmes se confondaient; enfin, à l'entrée de la chambre, il y avait un homme qu'elle ne reconnut pas.

Que s'était-il passé durant les huit jours qu'Amadina n'avait pas vécu? Lorsque Félicia avait couru au secours de sa maîtresse, Ernest n'avait pas osé pénétrer dans les appartemens; il était resté à la porte de l'antichambre, prêtant l'oreille au moindre bruit qui aurait réclamé son assistance. Le silence qui succéda aux gémissemens d'Amadina, calma les craintes qu'il avait conçues; il retourna près d'Armand, dont les yeux fatigués s'étaient fermés par le sommeil.

Quelques instans après, Félicia reparut et raconta l'événement, en cachant toutefois la présence du cardinal. Elle supplia Ernest et Armand de se retirer, et les reconduisit par le

jardin jusqu'à la petite porte. Avant de se séparer d'eux, elle les pria d'envoyer au point du jour un médecin. Ernest se chargea de cette commission, et les deux amis quittèrent l'hôtel.

Ernest ne s'était donné que le temps d'aller changer de costume. A la première clarté du jour, il courut chez un de nos célèbres docteurs avec lequel il était intimement lié. Une demi-heure après, Ernest attendait, à la porte de l'hôtel, la sortie du médecin pour connaître la position exacte d'Amadina.

Quelle fut sa douleur quand il vit sur le visage de son ami le danger que courait l'Italienne; il sollicita et obtint la permission d'accompagner le docteur à sa seconde visite. Amadina, déjà en proie au délire de la fièvre, ne le reconnaîtrait pas; Félicia, s'intéressant à lui, il était sûr de sa discrétion; les domestiques ne l'avaient jamais vu, ainsi sa présence dans l'hôtel ne pouvait compromettre Amadina.

Quand le médecin annonça Ernest comme son élève, la femme de chambre sourit et jeta

sur lui un coup d'œil d'intelligence qui semblait dire : « Soyez sans crainte, je me tairai. »

Ernest s'enhardit peu à peu; bientôt il vint sans le docteur; au bout de quelques jours il ne quittait presque plus la chambre de la malade. Le concierge et les valets ne l'appelaient que l'élève; ils l'interrogeaient, le consultaient. Il joua si bien son rôle, que personne ne soupçonna ce qu'il était.

Dominique aussi, dès le point du jour, avait envoyé à l'hôtel; on lui avait rapporté la triste nouvelle de l'état alarmant d'Amadina. Sa première pensée avait été de courir chez elle, mais il comprit que ce serait peut-être lui donner la mort.

Pendant huit jours mille idées surgirent de son esprit; il combattit surtout celle de la revoir encore. A son violent chagrin succéda l'abattement, car il sentait que tout espoir était perdu pour lui.

Telle était pendant ce peu de temps la situation des principaux personnages de notre action.

Ernest se trouvait près du lit quand la connaissance revint à Amadina; il s'en éloigna par prudence. C'était lui qu'elle avait entrevu à la porte du salon, mais qu'elle n'avait pas reconnu. Il quitta l'hôtel, où sa présence était devenue dangereuse. La convalescence d'Amadina fut longue : une forte émotion aurait pu amener une rechûte; Félicia et le docteur furent seuls admis auprès d'elle.

Une pensée terrible contribua à ralentir son entier rétablissement, c'était le souvenir de la scène nocturne entre elle et le cardinal; ce Dominique, dont elle ne pouvait prononcer le nom sans éprouver une secrète terreur.

Mais Félicia avait combattu ce mal en ramenant l'esprit de sa maîtresse sur le souvenir d'Ernest; elle parla souvent de lui, et finit par raconter à Amadina les soins qu'il lui avait prodigués. Bientôt Ernest devint le seul sujet de leurs entretiens. Le silence de Dominique apaisa les craintes d'Amadina, qui se rétablit peu à peu, et qui bientôt fut hors de tout danger.

Six semaines s'étaient écoulées depuis le bal. Deux lettres à l'adresse d'Amadina furent remises au vieux concierge, qui s'empressa de les monter à Félicia.

En les recevant, Amadina trembla involontairement. Sur l'une de ces lettres elle avait reconnu l'écriture de Dominique; la suscription de l'autre avait été écrite par une main qui lui était inconnue.

Elle resta long-temps sans oser ouvrir la lettre qui causait sa frayeur; mais enfin le cachet fut brisé, et elle lut :

« Amadina,

» Dieu a exaucé les prières que je lui ai adressées pour vous; je n'ai plus à trembler pour vos jours. Si vous ne vous sentez pas encore la force d'ame nécessaire pour lire ce que, dans mon sombre désespoir, je vous écris, rejetez cette lettre, brûlez-là, et tout sera fini!

» Si vous étiez morte de la fièvre que j'ai allumé dans votre sang, je me serais déchiré la

poitrine! je me serais brisé le front sur votre cercueil! Mais vous vivrez, Amadina! je vivrai encore, mais loin de vous. Je repars en Italie, seul!... Oh! non, pas seul, avec votre image, car désormais je ne posséderai plus qu'elle! Je vous rends votre liberté; vous ne me reverrez jamais!

» Mais, écoutez-moi : je vous demande comme dernier sacrifice, comme une dernière consolation, de ne pas refuser ce que je vous laisse, ce qui vous appartient si légitimement! Si vous me refusez, Amadina, j'ignore où le désespoir me conduira, où cette marque de mépris me pousserait! Oh! ne craignez rien, je vous ai dit que vous ne me reverriez jamais! Vous aimez, Amadina! jugez, s'il vous est possible, ce que ce mot m'a coûté à tracer. Vous aimez! Vous n'aurez pas à rougir de la fortune que vous apporterez à l'homme qui vous aime sans doute aussi.

» Un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, il connaîtra ce que vous êtes, ce qu'il possédera! Si de jalouses pensées se sont mêlées à son

amour, il vous en demandera pardon à genoux.

» Oh! qu'il est heureux! et que je suis misérable ! Quelques mots , Amadina ! écris-moi quelques paroles d'amitié! Je demande que tu jettes quelques gouttes de baume sur les blessures de mon cœur! Ton ame est trop belle pour me les refuser! Adieu! je les attends, et je pars! Peut-être un jour , si le feu qui me brûle s'éteignait , peut-être te reverrais-je comme ma fille! Mais non, ce serait te nuire. Oh ! non , tu ne me reverras pas!... Adieu !

» D. Urb... »

Des larmes roulaient dans les yeux d'Amadina en lisant ces lignes; elle resta long-temps pensive. La seconde lettre était dans ses mains , elle ne pensait pas à l'ouvrir ; elle la rejetta même sur la table , en disant : « Je lui répondrai. Oh! oui, il mérite bien ce souvenir de moi ! Il me fuit , il se sacrifie à mon bonheur , et moi je ne ferais rien pour lui ! » Elle prit une plume et se

disposait à lui écrire, quand son regard tomba de nouveau sur la seconde lettre. « Qui donc peut m'adresser celle-ci? » Elle l'ouvrit, et regarda la signature. « Ernest Sainville! » Elle resta stupéfaite. « Une lettre d'Ernest! oh! mon Dieu, et dans ce moment! Il y aurait ingratitude à la lire à présent. Je vais répondre à Dominique; » et elle écrivit :

« J'accepte avec reconnaissance, Signor; j'ignore le sort que le ciel me réserve, mais dans quelque situation d'ame où je puisse me trouver, votre souvenir ne s'éloignera pas de mon esprit et de mon cœur.

» J'apprécie votre douloureux sacrifice; je pleure avec vous sur notre séparation; dans mes prières votre nom ne sera pas oublié. Dieu veuille que nous nous revoyons un jour sans danger! C'est le vœu que je forme. J'appellerai cet instant de toutes les forces de mon ame. L'amitié, la reconnaissance sont en moi, il n'était pas en mon pouvoir de vous offrir davantage.

Pardonnez-moi, Dominique! Oubliez votre maîtresse! Pensez à votre fille!

» AMADINA. »

Elle cacheta ce billet; un domestique fut chargé de le porter aussitôt à l'adresse indiquée. Satisfaite d'avoir payé sa dette à la reconnaissance, elle lut la lettre d'Ernest.

Elle était conçue en ces termes :

« Depuis plus d'un mois je ne vous ai pas vue; c'est un siècle pour celui qui pense à vous. J'aurais tant besoin de vous apercevoir, seulement une minute, pour effacer de ma mémoire l'image de la souffrance que vous avez endurée sous mes yeux!

» Vous pardonnerez la hardiesse qui m'a conduit près de votre lit pendant votre délire, car je sais que l'on a trahi ce secret que j'aurais gardé long-temps. Le mystère qui enveloppe votre position dans le monde m'a empêché, depuis cela, de me présenter à vos yeux; je crain-

drais de commettre une inconséquence en l'osant sans votre aveu. Les deux heureuses soirées que j'ai passé près de vous m'ont laissé entrevoir quelqu'espérance, mais j'ignore à quoi cet espoir me conduira. Un instant d'entretien pourrait faire beaucoup sur ma destinée; ne craignez pas de m'accorder cette faveur, je serai moins hardi, seul avec vous, que je ne l'étais lors de notre première rencontre; et puis, j'ai l'habitude de ne compter sur le bonheur que lorsque je le possède.

» Si vous craignez de confier votre réponse à la poste, remettez-la à Félicia, qui me la fera passer par Armand. Si vous ne jugez pas à propos de me répondre, je vous supplie d'oublier et de me pardonner ma hardiesse. J'ai pu m'abuser; mais ce serait trop malheureux pour moi!

» Ernest Sainville. »

Le trouble d'Amadina à la lecture de cette lettre était visible; elle avait senti la réserve dans laquelle Ernest s'était renfermé; il n'y avait

pas dans son style l'abandon d'un amant qui espère. Cette phrase surtout agitait son cœur : « Le mystère qui enveloppe votre position dans le monde. » C'était sans doute par délicatesse qu'il disait cela; ce mystère n'en était peut-être plus un pour lui! Il devait connaître les liens honteux qui l'avaient enchaînée à Dominique; il craignait de commettre une inconséquence en se présentant devant elle sans son aveu. Oh! oui, avec une femme comme elle, il faut prendre l'heure! C'est avec mystère qu'il faut venir la voir. Il n'avait pas dit cela, Ernest; mais Amadina avait deviné sa pensée.

Le rouge de la honte colorait ses joues et son front, quand Félicia vint la distraire de ces tristes réflexions.

« Tiens, lis ces deux lettres, ma bonne petite, » dit Amadina en les lui présentant.

Ce fut celle du cardinal que Félicia lut la première; sa figure était rayonnante de gaîté. La lecture terminée, elle regarda sa maîtresse et dit :

« A la bonne heure, le cardinal est un galant homme, il s'exécute de bonne grâce. Bravissimo, nous voilà libres. Ah! nous allons respirer, ma chère maîtresse.

— Folle, dit Amadina en souriant, maintenant lis l'autre.

— Oh! de monsieur Ernest! Ce doit être tout de feu?

— Non, Félicia. » La cameriera lut la lettre.

« Ne vous y fiez pas, il y a un volcan sous ces froides paroles.... Et la réponse, Signora, quand la porterai-je?

— Est-ce que ce serait bien de répondre?

— Ce serait fort mal de faire le contraire.

— Nous en reparlerons, Félicia. Avant tout je veux quitter cet hôtel.

— Qui vous en empêcherait donc? Il est loué et payé pour une année; vous êtes libre de le quitter aujourd'hui même.

— Et où irons-nous?

— Voilà ce qu'il faudrait savoir. Le temps est

beau, faites mettre les chevaux à votre voiture, et partons à la recherche....

— Non, plus de chevaux, plus de voitures, plus de valets ;je ne veux plus de cet attirail de richesse. Tiens, voilà mon projet : je veux acheter aux environs de Paris une petite propriété bien jolie, bien champêtre; une paysanne et toi me suffiront; encore tu seras plutôt mon amie que ma suivante. Ce projet te sourit-il ?

— A vous parler franchement, c'est une brusque transition; mais pour les plaisirs que vous avez goûtés, vous n'aurez pas de peine à les oublier! Va pour la propriété champêtre. Mais pour nous aider dans les recherches que nous allons faire, nous aurions besoin de guides expérimentés. Si vous le vouliez, je saurais bien où m'en procurer qui ne demanderaient pas mieux que de nous en servir.

— Tu es insupportable, Félicia, avec tes phrases insidieuses! Si je t'écoutais, je ferais vraiment des folies. »

Amadina avait fait cette réponse avec hu-

meur ; Félicia, en se retirant, se pinça les lèvres pour ne pas rire. Elle avait déjà certain projet arrêté dans sa tête.

L'après-midi de ce jour, par un hasard qui avait été préparé, deux jeunes gens élégamment vêtus rencontrèrent, dans les Champs-Elysées, nos deux Italiennes : c'était Ernest et Armand.

Huit jours après cette rencontre, Amadina quitta l'hôtel du faubourg Saint-Honoré pour aller habiter une des plus jolies maisons d'Auteuil, dont elle avait fait l'acquisition.

VII

Deux Mois après.

Tu m'ouvres les bras ! Si demain un souvenir allait m'en repousser, je tomberais à tes pieds, mais décolorée ! morte !

MÉTASTASE.

On était à la fin du mois de mai ; Ernest traversait silencieusement le grand carré des Champs-Elysées, l'esprit occupé par de douces pensées. Il ne s'apercevait pas qu'un soleil brûlant dardait ses rayons sur lui ; il marchait comme on marche dans un jour d'hiver ; par

moment une goutte de sueur qui glissait le long de ses tempes le tirait de sa rêverie; il ralentissait sa marche, mais il reprenait bientôt le même pas, en même temps que ses pensées. Il parcourut la longueur du nouveau quartier de Londres, et rien ne vint le distraire de sa préoccupation; à la vérité, le silence qui régnait au milieu de cette cité déserte, de ces constructions neuves et ruinées, n'était pas fait pour attirer son attention, bien au contraire, rien de mélancolique comme une ville entièrement à louer, qui n'a que quelques habitans épars pour la garder; rien de triste comme ces maisons sans existence, sans bruit, dont toutes les fenêtres sont fermées, si ce n'est quelques-unes où la misère est venue accrocher ses haillons, où la curiosité, éveillée par le bruit de vos pas, attire une tête étonnée qui vient sans doute regarder si un peuple arrive pour habiter ce désert.

Ernest laissa derrière lui ce rêve de la spéculation, et, toujours pensif, il longea le bord de la Seine jusqu'à la barrière des Bons-Hommes.

A quoi pensait-il donc? Sans doute au but de sa course. Il y avait beaucoup de cela dans son esprit, mais il rêvait encore à bien autre chose. A son amour pour Amadina s'était mêlé une espèce d'hésitation, de mépris secret, auxquels il n'avait pu se soustraire lors de leurs premiers rendez-vous. Il ne la considéra d'abord, et malgré sa passion pour elle, que comme une femme qu'un caprice entraînait à briser des liens formés par l'intérêt pour satisfaire un amour passager.

Mais il ne pensait plus de même depuis deux mois qu'il essayait de juger le cœur d'Amadina. Il s'interrogeait intérieurement et ne trouvait pas de réponse à ses pensées. « Quel étonnant mystère, se disait-il, avoir commencé la vie par une faute, qui d'ordinaire n'est que la suite d'autres fautes, et posséder autant de candeur; c'est un amour de vierge qui brille dans ses yeux lorsque j'arrive près d'elle; c'est le rouge de la pudeur qui colore son front lorsque, seul avec elle, j'ose lui peindre ma passion; je l'ai senti trembler sous mes baisers, ce n'était pas

de désirs pourtant, car chaque fois elle s'échappait de mes bras, honteuse de s'être abandonnée à ces innocentes caresses!

» Quelle est donc la fatalité qui l'a entraînée? Quand je l'interroge sur ses premières années, elle se trouble, des larmes roulent dans ses yeux. Oh! il n'y aurait pas de générosité à vouloir percer ce mystère! à vouloir la forcer de rougir devant moi! »

Ernest, tout en s'entretenant avec ses pensées, était arrivé à Auteuil. Déjà ses yeux avaient distingué la grille aux piques dorées, la masse touffue de verdure qui ombrageait la maison élégante et commode qu'Amadina avait choisie; enfin sa main toucha le cordon de la sonnette. Un cœur de femme battit avec violence en entendant vibrer le métal qui annonçait l'arrivée de celui qui sans doute était attendu.

Une paysanne, aux formes fortement prononcées, vint ouvrir la grille, et Ernest traversa le jardin avec rapidité. On ne lui laissa pas le temps de franchir seul la distance qui lui restait

encore à parcourir, Amadina avait couru au devant de lui. Les deux bras entrelacés, les mains réunies, ils firent tous deux le reste du chemin en ne se parlant que du regard.

Ils entrèrent au salon qui donnait sur le parterre; là, l'Italienne essuya la sueur qui couvrait le front de son amant, et dit : « Quelle imprudence! se mettre dans un tel état pour arriver peut-être une demi-heure plutôt. Vous êtes fou, Ernest!

— Oh! non, je suis sage au contraire, Amadina; une demi-heure de plus près de vous, c'est apprécier le temps ce qu'il vaut.

— Et s'il vous arrivait malheur?

— C'est impossible, je suis trop heureux quand j'arrive. »

Il y eut un instant de silence. La bouche d'Ernest n'aurait pu prononcer en ce moment d'autres mots; elle s'était collée sur la main qu'il tenait. Puis il reprit :

« Vous m'avez grondé de mon empressement; si vous en connaissiez le motif aujour-

d'hui, il n'en serait peut-être pas ainsi. »

Amadina le regarda avec curiosité.

« Est-ce quelque chose d'heureux que vous me cachez sous ces paroles ?

— Oh ! oui, surtout pour moi.

— Oh ! contez-moi cela ; je suis peut-être pour quelque chose dans votre bonheur ? »

Elle entraîna Ernest dans un fauteuil près de la table, où sans doute elle écrivait avant son arrivée ; mais en apercevant les papiers qu'elle y avait laissés, elle les serra en rougissant. Ce mouvement n'avait pas échappé à Ernest.

« A quoi vous occupiez-vous donc, Amadina ? »

En faisant cette question, le visage d'Ernest avait une teinte d'inquiétude qui fit de nouveau rougir l'Italienne. Elle se remit un peu, et répondit en souriant :

« Seriez-vous jaloux ?

— Moi, jaloux ! Oh ! non, quelle idée !

— Tant mieux ! au moins vous êtes indiscret et curieux ; mais je vous promets que vous sau-

rez plus tard à quoi je m'occupe en votre absence, mais pas aujourd'hui.

— Et si je faisais de même ? si je me refusais à vous révéler le motif secret qui m'amène ?

— Eh bien, méchant ! commençez ; peut-être vous confierai-je après le contenu de ces papiers, mais je ne vous le promets pas.

— Allons, je me fie à vous. Vous savez, Amadina, que je suis seul sur la terre. » La main de l'Italienne pressa celle d'Ernest.

« Seul !

— Oui, seul ! Lorsqu'on a perdu les auteurs de ses jours, on éprouve un vide, un isolement qui attriste le cœur, qui use la pensée, qui vous ôte toutes les illusions de la jeunesse.

— Oh ! oui, dit Amadina avec un soupir pénible, je le sais ; j'ai éprouvé comme vous ce malheur.

— On a besoin de rencontrer un être qui remplisse à lui seul ce vide que la mort a laissé dans votre ame, qui tienne lieu de tout ce qu'on a perdu ! Cet être, je l'ai trouvé en vous, Ama-

dina! Vous pouvez seule remplacer tout ce que je n'ai plus! »

L'Italienne était devenue tremblante, ses yeux s'étaient baissés avec confusion.

« Il faut que votre existence soit liée incessamment à la mienne, reprit Ernest, que mon nom devienne le vôtre. »

Les yeux d'Amadina se levèrent sur Ernest; un éclair de bonheur perça les larmes qui étaient prêtes à s'en échapper.

« Moi! votre femme? s'écria-t-elle.

— Oui, Amadina. Est-ce que vous me refuseriez?

— Moi! votre femme? Oh! non, je n'aurai pas ce bonheur; je ne puis pas accepter cette offre généreuse. Ernest, je ne peux pas croire à cela.... Devenir votre épouse! Mais, mon Dieu! jamais je n'aurais osé concevoir cette espérance, entrevoir cet avenir. »

Ernest était devenu silencieux; Amadina pleurait. De tristes pensées se croisaient dans leur esprit.

— Je devine tout ce que vos paroles renferment, reprit Ernest, en attirant à lui Amadina; séchez donc ces pleurs; c'est le passé qui déchire votre ame, mais c'est de l'avenir que je vous parle. Est-ce qu'il existe un passé pour moi? J'ai pu, dans le commencement l'avoir entrevu, mais depuis je l'ai oublié près de vous, Amadina. » Et ses bras enveloppèrent l'Italienne, qu'il serrait contre son cœur, qu'il couvrait de ses baisers.

« Mon Ernest! mais ce serait affreux à moi de vouloir déshonorer ton nom! de vouloir enchaîner ton existence à la mienne. Être ta maîtresse, c'était là tout mon espoir. Je n'ai pas d'autre avenir à te demander. Je t'aime! Oh! oui, je t'aime, comme on aime pas, j'en suis sûre! Mais songes donc à ce que je fus!

— Je ne rêve qu'à ce que tu seras.

— Tu ignores, Ernest, d'où je sors; quels furent mes parens. Oh! non, renonce à ce projet dont peut-être l'avenir ne réaliserait pas tout l'idéal, qui te donnerait peut-être des regrets qui me tueraient de désespoir! L'amour t'aveugle. Si

tes yeux se dessillaient un jour et que j'y lusse le mépris, juge quels seraient mes tourmens! Oh! il vaut mieux pour moi, pour toi-même, mon Ernest, de ne pas risquer cette épreuve. Je me donne à toi comme amie, comme maîtresse, comme esclave, ce que tu voudras enfin que je te soies; mais ta femme, oh! non, je n'en suis pas digne!

— Tu te fais outrage, mon Amadina; c'est en vain que tu cherches à te rendre méprisable. Tu ne sens donc pas toute la vertu qu'il y a dans tes paroles? Quel trésor tu me découvres, et quelles garanties tu m'offres pour l'avenir? Avant peu, Amadina, je serai ton époux!

— Oh! mon ami; mais c'est une folie vers laquelle tu m'entraînes! C'est peut-être un gouffre dans lequel nous allons nous précipiter tous deux! Je t'en supplie, renonce à ce projet, éloigne-le de ton cœur; recule bien loin l'époque de sa réalisation; peut-être d'ici-là changeras-tu d'idée, et alors tu me remercieras de t'avoir empêché de faire ton malheur et le mien. »

Ernest souriait. Sa bouche, qui s'était approchée de celle d'Amadina, recevait le souffle de ses paroles ; il les entrecoupait de baisers ; il buvait les larmes que le singulier désespoir de son amante faisait couler, et puis il répondait toujours :

« Non ! Amadina, tu seras ma femme !

— Eh ! bien, écoute-moi, Ernest. Veux-tu essayer ton cœur? Je connais un moyen bisarre, et peut-être même qu'en t'offrant de l'employer cela suffira pour changer ta résolution.

— Voyons ton projet, mon Amadina.

— Oh ! je le crois délicieux. »

En disant ces mots, Amadina avait pâli tout en cherchant à sourire.

« Mon Ernest, te voilà ici ; eh ! bien, restes-y, ne me quitte plus ; je me livre à toi, à tes caresses, à ton amour : pendant quelques mois que je sois ta maîtresse ; ce temps écoulé, si tu m'aimes encore, si tu m'estimes surtout, eh bien ! je serai ta femme. Consens à cette épreuve ; il y a du courage à la tenter.

— Non, Amadina, il y aurait lâcheté à l'essayer ; ce serait douter de ma force, de ta vertu, de mon amour. Non, Amadina, nous ne subirons pas cette épreuve. Quand il te plaira de me confier les circonstances affreuses qui t'ont livrée à ces fautes que tu déplores ; quand tu ne craindras pas de me confier le mystère de ton existence passée, je recevrai ta confidence sans pâlir ; j'adoucirai l'amertume de tes pensées. Tu n'est peut-être pas aussi coupable que tu le crois ; la faute dont tu t'accuses n'est sans doute pas la tienne. Avec une ame comme celle que Dieu t'a donnée, tu n'est peut-être que la victime d'une fatalité inconcevable.

— Oh ! oui, Ernest; je fus bien malheureuse !

— Eh ! bien, mon amour, confie moi tes secrets.

— Oh ! non, pas maintenant ; trop de confusion règne dans mon esprit. Mon Ernest ! mon ami ! tu sauras tout, tout ! Je ne te cacherai rien. Mais tiens, je suis folle aujourd'hui ; c'est toi qui m'a rendue folle ! Parlons d'autre chose, Ernest.

Et ta réputation, ton avenir littéraire; je nuis peut-être à ton esprit ?

— Non, mon amie, au contraire, tu m'inspires ! tu me donnes des idées de feu ! Je te serai redevable, sans doute, d'un beau succès, car ce sont tes paroles que je fais dire à la femme dont je trace le caractère en ce moment. Tu es ma muse; c'est ton ame que je calque, que j'analyse dans l'ame de mon héroïne ! Que de peintres et de poètes ont dû leur immortalité à leur amour, à leur modèle ! Le temps que je passe près de toi est un chapitre de plus à tracer. Oh ! l'on aimera la femme que j'aurai su peindre avec tes traits, ton cœur, et ton langage !

— Comme les poètes embellissent tout ! Heureusement que tes lecteurs n'auront pas le pouvoir de comparer l'œuvre et le modèle. Sais-tu, mon Ernest, que j'envie ton esprit ! Oh ! que j'aurais de plaisir à jeter sur le papier les idées qui me passent par la tête ! Tu m'as demandé à quoi je m'occupais quand tu es arrivé? Tu vas rire et te moquer de moi : j'écrivais aussi; j'essayais de

broder une histoire sur un fait arrivé à Naples au temps de mon enfance.

— Oh ! voyons, Amadina.

— Je te donnerai cela ce soir ; tu emporteras mon ouvrage, tu corrigeras mes fautes ; demain tu viendras me le lire avec ce sentiment que les auteurs seuls possèdent. Un mot qui échappe souvent au vulgaire exprime tant de choses dans leur bouche ! Je suis curieuse de connaître l'étendue de mon esprit, mais en passant par le tien. »

Un bruit qu'on entendit dans le jardin suspendit l'entretien d'Ernest et de son amie, qui coururent à une des fenêtres du salon qui donnait sur le parterre ; c'était Armand qui arrivait suivi de Félicia. Tous deux étaient chargés de paquets assez volumineux. Ils montèrent le péristile et entrèrent au salon.

« Par ma foi, Signora, dit Armand en se laissant aller sur un siége, nous vous apportons tout le Parnasse français, et certes, ce n'est pas un léger fardeau, que de transporter à domicile l'esprit de messieurs les immortels. » Puis il

donna une poignée de main à Ernest. « Voici des gens de ta connaissance, mon cher, ils ont fatigué par leur pesanteur le maigre Pégase qui les a traînés aujourd'hui de Paris à Auteuil. »

Et il se mit à défaire les paquets.

« Je suis vraiment fâché de la peine que vous avez prise, dit Amadina.

— Ce n'en était pas une pour moi, Signora, bien au contraire; et j'ai préféré m'en charger que de laisser ce soin à Ernest. Messieurs les auteurs ne sont pas les hommes que je choisirais pour me composer une bibliothèque de campagne : ils choisissent les ouvrages selon le genre de leur esprit. Moi, qui ne fais pas métier d'en avoir, qui ne lis nos auteurs que par délassement, j'étais celui qu'il vous fallait pour satisfaire votre désir; aussi n'ai-je éprouvé que l'embarras du choix. Voici d'abord trois volumes in-8°, c'est un immense catalogue de la littérature du jour ; on pourrait comparer cet ouvrage indispensable à la carte d'un de nos traiteurs en vogue : les contes, les nouvelles, en sont les

hors-d'œuvre; les romans, les entremets; les livres philosophiques et politiques, les pièces de résistance; les poésies et les romances, le dessert le plus varié. Vous pourrez, au moyen de cette carte, choisir les alimens que votre esprit désirera; mais ici, comme au restaurant, il ne faut pas se fier au titre. Le nom le plus bizarre cache la chose la plus ordinaire et souvent du plus mauvais goût. En attendant que vous ayez fait un choix, voici toujours quelques ouvrages nouveaux.

— Voyons, dit Ernest, si tu as eu la main heureuse?

« *Indiana* » reprit Armand en présentant un volume à Amadina; c'est de George Sand?

— Ou plutôt de madame ***, dit Ernest en souriant?

— Oh! que me dis-tu là; c'est une femme qui a écrit ce livre? Bravo! Elle doit éprouver avec délices ce qu'elle retrace avec tant de chaleur.

— Tu peux aussi te tromper.

— Alors, ce serait bizarre, d'exprimer et de

ne pas sentir; et s'il en est ainsi, je la plains! Voici *le Vicaire des Ardennes,* d'Horace de Saint-Aubin.

— Dis donc de Balzac.

— Encore un pseudonyme! le hasard est plaisant. Pour ceci, c'est de Jacob le Bibliophile : *Un Divorce!*

— Délicieux ouvrage de Paul Lacroix.

— Tu te ris de moi, avec tes doubles noms.

— Nullement. Continue, nous ne sommes peut-être pas au bout.

— Pour celui-là, reprit Armand, il est hors de toutes contestations : *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo!

— Salut à lui, dit Ernest, il m'a fait poëte! c'est en le lisant que j'ai compris mon esprit, que j'ai senti s'allumer en moi le désir de dévopper mes pensées; cent fois j'ai relu son Paris à vol d'oiseau; chaque fois j'ai cru voir à mes pieds se mouvoir la vieille cité, qui marchait avec les siècles, qui s'élargissait sous les puissan-

tes mains du temps. C'est un pouvoir magique, qui a jeté des flots d'illusions sur ses pages.

— Et ses drames, qu'en dis-tu?

— Erreur du génie! Notre soleil n'est pas sans taches.

— Quand à notre théâtre français, je ne vous vous en apporte pas de grandes richesses, Signora; Melpomène n'est plus qu'une froide statue qu'on laisse tomber en poudre sur la tombe de Talma; leur poussière se mêlera, et quelques souvenirs seulement survivront. Maintenant, nos auteurs tragiques font des vaudevilles et des mélodrames; un seul d'entre eux a conservé le privilège de trouver des acteurs pour réciter ses vers, un public pour le comprendre et l'applaudir; encore ses œuvres reflètent-elles les couleurs du Parnasse allemand. Dans le cours de son action tragique, il groupe des tableaux champêtres, il fait parler des personnages comiques; par une chansonnette ou par une barcarolle il prélude à sa castatrophe. Pauvres Grecs, on ne connaî-

tra bientôt plus d'eux que le jeu de l'oie et la régence du roi Othon.

— Leur nationalité et leur théâtre son étouffés par l'influence germanique. C'est une nouvelle irruption de Vandales qui menace d'effacer jusqu'aux souvenirs de la Grèce.

— Réflexion digne d'être élaborée sous la plus forte perruque académique! Mais voilà, Signora, de quoi faire opposition aux graves pensées de mon ami Ernest. Notre Horace français, notre spirituel Béranger, il est fâcheux pour nous que sa muse soit muette maintenant.

— Et que voudrais-tu qu'il chantât? reprit Ernest.

— Oh! parbleu, les ridicules ne lui manqueraient pas.

— Oui! mais il deviendrait l'étendard d'un parti, et Béranger est l'homme de la France.

— C'est juste! Que de gens n'ont pas pensé à cela, et n'ont pas suivi son exemple. »

Après quelques nouveaux détails donnés par Armand, la conversation devint générale; l'es-

prit et la gaîté en firent les frais. L'heure du diner était sonnée, on passa dans la salle à manger où un couvert pour quatre personnes était dressé. On se mit à table; le repas fut gai, animé par les saillies d'Armand; les heures s'écoulèrent rapidement. Au sortir de table, on fit de la musique; Amadina essaya sur le piano bon nombre de romances qu'Armand n'avait pas oubliées.

L'instant de se séparer était venu. Ernest rappela à son amie la promesse qu'elle lui avait faite de lui remettre son travail; l'Italienne se troubla involontairement; sa confusion n'échappa pas à Ernest, qui crut entrevoir un mystère. Il insista; elle se rendit enfin à ses instances, mais elle tremblait singulièrement en remettant à Ernest le rouleau de papier que ce dernier prit en la regardant avec inquiétude. Pour la première fois il quitta Amadina sans regrets, presqu'avec impatience; il brûlait du désir de connaître le contenu de ce manuscrit. Il prit la main que l'Italienne lui présentait, la baisa avec transport, et dit:

« A demain, Amadina.

— A demain, Ernest ! » lui répondit-on d'une voix basse et tremblante.

Et les deux amis partirent. Chemin faisant, Armand s'arrêta subitement et dit à Ernest :

— Si nous allions à Auteuil je concevrais le galop que tu nous a fait prendre ; je suis en nage et je ne me sens pas la force de te suivre. Fais-moi connaître au moins la pensée qui donne le mouvement à tes jambes. Qui sait, elle influera peut-être aussi sur les miennes. »

Ernest pensait à trop de choses pour répondre à Armand; il ralentit seulement sa marche en maudissant dans son ame la lenteur de son ami, qui ne pouvait concevoir son impatience.

Rentré chez lui, Ernest, malgré l'heure et la fatigue, s'empressa d'ouvrir le manuscrit qu'Amadina lui avait confié. Le titre ne satisfit pas sa curiosité : *La Napolitaine!* Il lut d'abord avec attention, et finit bientôt par dévorer les lignes que l'Italienne avait écrites.

Plusieurs fois il s'écria : « Oh! c'est elle, c'est

elle, qu'elle a voulu peindre dans cette jeune fille. Le voilà ce secret qu'elle voulait, mais qu'elle n'osait me révéler! » Il lut jusqu'à la dernière page, mais l'histoire s'arrêtait incomplète; on eut dit que le courage qui soutenait Amadina, durant cette longue et pénible révélation, l'avait abandonné au dénoûment : Ernest le devina. Quelle ame perçait dans cet écrit! Il prit la plume, appela à lui l'inspiration, et résolut de faire briller la vérité telle qu'il l'entrevoyait. Il compliqua le rôle infâme qu'une femme jouait dans ce drame, effaça les lignes qui chargeaient de torts l'héroïne de cette action. Le jour le surprit à ce travail. Il aurait voulu faire beaucoup plus, mais sa tête fatiguée ne répondit pas à son cœur; il s'endormit. Après quelques momens d'un repos qui rafraîchit ses idées, il se remit à l'ouvrage, et pendant quelques heures qui ne lui parurent qu'un instant, sa plume alla moins vîte que ses pensées; enfin il cessa d'écrire, et se dit : « Je suis content! » Une heure après, un cabriolet passait comme un éclair en face le Champ-

de-Mars; quelques minutes s'écoulèrent encore, après lesquelles Ernest serra dans ses bras son Amadina.

« Déjà, Ernest; je ne t'attendais pas si tôt.

— Et moi, je brûlais du désir d'être auprès de toi. Tu vas bien m'en vouloir, Amadina, j'ai fait quelques changemens dans ton ouvrage. » Amadina rougit et baissa les yeux. « Tu as calomnié à dessein le caractère de ton principal personnage, tu as versé le blâme sur lui pour en alléger un autre, qui mérite surtout l'odieux de cette action; j'ai du défendre, contre toi-même, ton héroïne sacrifiée; c'était à la fois venger le malheur et rendre hommage à la vérité. »

Amadina tremblait et n'osait lever les yeux; Ernest la baisa au front. Elle releva ses regards sur lui et dit avec amour : « Mon ami, que tu es indulgent! » Le jeune homme comprit le sens caché de ses paroles; il ne s'était pas trompé, c'était bien l'histoire d'Amadina qu'il avait traduit selon son cœur. Impatient de lui lire le ma-

nuscrit, il entraîna l'Italienne dans un cabinet écarté, dont la fenêtre donnait sur un bois touffu; là, il s'assit dans un fauteuil; Amadina prit un tabouret de pied, se plaça tout près de lui, et gracieusement accoudée sur les genoux d'Ernest, elle l'écoutait déjà, avant qu'il n'eût commencé sa lecture.

LE MANUSCRIT.

Voir Naples, disent les Napolitains, *et puis mourir.* Et moi je dis : *Voir Naples*, *et puis vivre.*

DUPATY.

Oh ! ce jour là la Méditerranée,
Comme ses sœurs du Nord, paraissait déchaînée.

PÉTRARQUE.

Elle marche sans voir,
S'arrête sans vouloir,
Et tombe sans pouvoir.

Ancienne Ballade.

Vous vendre mon enfant ! Ce précieux trésor !
Elle est belle, ma fille, il me faut beaucoup d'or.

La Juive.

Promenade dans le Golfe de Naples.

On apercevait une barque que les flots du golfe de Naples balançaient à leur caprice. Sa coque était bleue; sa voile triangulaire, d'une blancheur éclatante, se gonflait au soufle du vent d'est qui la poussait vers Ischia. Déjà la barque avait passé Procida, qui, sur sa crète escarpée ,

voit chaque jour se mouvoir ses quelques milliers d'habitans. Procida, la ville aérienne, dont la tête est dans les orages et dont le socle de granit est assis dans le gouffre.

Quelques milles encore, et l'embarcation va toucher les bords fertiles d'Ischia; mais elle s'arrête tout à coup et n'éprouve plus que le balancement des vagues.

Le patron de la barque venait d'obéir à la voix de l'étranger qu'il conduisait.

« Attends, dit celui-ci, laisse-moi jouir encore de ce spectacle imposant. » C'était à ces paroles que la voile, en se repliant le long du mât, était tombée, et que la barque venait de suspendre sa course. Ce peu de mots avaient été prononcés par un homme dont l'extérieur désignait un ministre des autels.

Le batelier répondit :

« Oui, Signor, le coup d'œil est merveilleux; mais au milieu du golfe il serait mieux encore; le Pausilippe vous dérobe Naples. Ne pas voir Naples, c'est ne rien voir! Si vous le vouliez,

je virerais de bord, j'irais au milieu des bras du golfe, entre Ischia et Caprée : vous verriez Naples de là?

— J'y consens, répondit l'inconnu. »

La voile se gonfle ; la barque, comme joyeuse de revoir Naples, se retourne, fend l'onde, et bientôt s'arrête encore.

— Nous y voilà, reprit le batelier, les yeux fixés sur son berceau ; maintenant votre regard peut fouiller au fond des déchirures et se reposer sur ces caps. Voyez comme Naples se déploye adossée à cette montagne, couronnée par le Capo-de-Monte ? Là, Portici, sur les ruines d'Herculanum!

— Elle dort sur les os de sa mère.... Une ville existante sur une ville morte! C'est la génération actuelle foulant à ses pieds les générations passées... Le volcan aux unes, la mort aux autres!... » Ce fut le prêtre qui fit cette réflexion.

« Voyez-vous, voyez-vous, Signor, le voilà, le Vésuve! sa bouche vomit de la fumée.

— Et sa poitrine renferme des flammes! répondit l'étranger.

— Oh! ces feux sont bienfaisans, n'est-ce pas à leur chaleur que nous devons notre lacryma-christi? Voyez-vous la Somma, qui se développe derrière le cône du volcan? Plus près à gauche, en haut de cette colline, l'ermitage de San Salvador. Oh! il y a là un saint homme.

— Je le sais, et j'irai le visiter demain. Oui, c'est un saint homme : il reste encore quelques débris épars sur la terre de ces vieilles bases sur lesquelles la religion et l'humanité s'appuyaient jadis; la première a disparu en partie, mais la seconde avait intérêt à conserver çà et là ces ancres de miséricorde. Là-bas au nord, au-delà du val d'Aoste, au milieu des glaces du Saint-Bernard; ici, au milieu des laves, des cendres tièdes encore, assis sur ce tonnerre qui gronde sourdement ou qui éclate au-dessus de leurs têtes, ces êtres saints n'ont que deux pensées : le ciel et l'humanité! »

Le batelier écoutait avec respect les phrases qui s'échappaient des lèvres du prêtre, à la der-

nière, il fit le signe de la croix, puis il reprit :

« Vous avez franchi le Saint-Bernard, Signor?

— Oui.

— Et moi aussi; il y a long-temps!

— N'es-tu pas Napolitain?

— Je le suis, Signor! Mais quand Napoléon fit briller aux yeux des Italiens l'espérance et la liberté, c'était alors comme aujourd'hui plus qu'il ne fallait pour qu'on essayât de rompre ses chaînes. La grande nation italienne aspirait au jour de la délivrance, à briser le joug de l'Autriche, et je fus du nombre de ceux qui passèrent dans les rangs de l'armée française. »

Ce court récit avait fait glisser sur le visage de l'étranger un nuage de mécontentement; le batelier s'en aperçut aux regards que ses yeux rencontrèrent.

« Brave homme, continue plutôt ta description; je ne t'ai pas demandé ton histoire. »

Le Napolitain obéit.

« A gauche de Naples, la montagne du Pausilippe; l'avez-vous visitée, Signor?

— Pas encore.

— Oh! les savans y font de nombreux pèlerinages; ils vont graver leurs noms sur les feuilles du laurier qui s'élève au-dessus du tombeau de Virgile. Sous cette chaîne de montagnes, une route aux larges flancs fut ouverte par les Romains; cette grotte aplanit et abrège le chemin de Naples à Pouzzole; puis au-delà, dans le gouffre d'un volcan éteint, le lac d'Agnano; puis la grotte du Chien.

— Les merveilles qu'on en raconte sont elles vraies?

— Oh! oui; les armes à feu y sont impuissantes.

— Que n'a-t-elle opposé sa vertu au tonnerre que le despote que tu as servi a promené sur l'Europe entière.

— S'il employait les armes à feu, Signor, c'était seulement pour commencer l'action; il n'aimait pas que la fumée lui dérobât la vue de ses ennemis. » Un sourire imperceptible erra sur les lèvres du batelier.

« Assez!

— Là, Pouzzole, Signor, puis le promontoire de Mysène que les flots rongent depuis bien des siècles; la mer s'est ouvert un passage et roule aujourd'hui dans son amphithéâtre.

— Les hommes y ont combattu, les élémens s'y disputent maintenant!

— Vous pouvez apercevoir d'ici les trois rangées de tombeaux élevés les uns sur les autres près des bords de la Mer morte!

— Oui, je les vois; ils ont vainement voulu hausser leurs dépouilles, le corps appartient à la terre.

— Oh! ce n'était sans doute que pour être aperçus de leurs dieux, dont les temples en ruines couvrent le sol de toutes parts! Là, les restes du temple de Mercure, de Diane, de Vénus...

— Les autels des faux dieux sont réduits en poudre; les ossemens résistent aux siècles qui ont détruit de profanes croyances; c'est que les uns étaient l'ouvrage des hommes, et les hommes l'ouvrage de Dieu!... »

Le batelier fit encore le signe de la croix, ce

qui lui attira un regard bienveillant de l'étranger.

« Près de cette Mer morte, pourquoi ces ombrages si touffus? Leur végétation vigoureuse contraste singulièrement avec ce lac immobile.

— Ce sont les Champs-Élysées.

— J'aurais dû le penser. Les dieux du paganisme n'étaient formés que d'argile, leur Élysée ne pouvait être que sur la terre.

— Puis ces deux îles, Signor, près desquelles nous venons de passer: Procida, corbeille de fleurs et de fruits; puis Ischia, qui est la main du bras gauche du golfe; sa main droite, Caprée; les étrangers ne manquent pas de la visiter.

— Ils vont sans doute réchauffer leur imagination dans le souvenir des débauches et des orgies dont cette île fut témoin il y a bien des siècles? Chaque soupir d'ivresse de Tibère à Caprée était le prélude d'une agonie à Rome. Ce fut sans doute sous ces orangers, sous ces myrthes, qu'il éleva le serpent qui devait ronger Rome au cœur?

Mais Tibère et Calligula ne sont plus qu'un souvenir. »

Un long silence succéda aux descriptions du patron de la barque, aux réflexions de l'étranger, dont le regard parcourait avec admiration cet immense panorama.

Les regards du marin depuis quelques minutes ne se dirigeaient plus vers Naples. Ils se fixaient avec inquiétude sur des nuages poussés par le vent qui soufflait de l'horizon africain; des masses grises s'amoncelaient et roulaient vers le golfe, où bientôt elles devaient passer. Au large, la mer commençait à blanchir; la vague avait grossi; l'embarcation, doucement balancée quelques instans avant, éprouvait alors les effets de la tourmente qui agitait le sein de la Méditerranée.

« Oh! Signor, il serait temps de cingler vers Naples; le gros temps nous menace; quelques heures nous restent à peine pour ce trajet, mais elles suffiront je l'espère. »

L'étranger fit un signe de consentement; la

voile prit le vent, la barque inclinée sur son babord fendit la vague qu'elle devançait en rapidité. Les îles, les caps, les rocs escarpés, les villes, fuyaient de chaque côté; les bras du golfe paraissaient s'allonger. Naples grandissait, et semblait courir sur la barque qui joûtait avec la tempête à qui arrivera la première au port.

« Par San Gennaro! il y aurait danger à vouloir débarquer à Naples; ce maudit vent nous pousse sur les rescifs du Pausilippe; conservons le large, et touchons à Portici.... Nous ne courons aucun risque d'aborder la pointe Della-Fica. »

L'inconnu ne contraria pas les projets et les manœuvres du patron, qui, la main sur la barre du gouvernail et les yeux tournés vers l'orage qui s'avançait, étudiait ses progrès, et calculait la distance qu'il avait encore à parcourir.

Sa figure expressive témoignait l'attention qu'il apportait à combattre l'élément; on y lisait la puissance du marin résistant à la tempête qui roule au-dessus de lui, qui se débat sous ses

pieds. Calme, il voyait la terre, et ne pensait pas au gouffre.

Deux heures n'étaient pas encore écoulées que le bras vigoureux du batelier lançait à terre une amarre qui, reçue par vingt autres bras, aida la barque à entrer dans la Fica.

Il était temps; le nuage venait de crèver, des torrens d'eau s'en échappaient, les vagues couraient mugissantes sur la plage. Les éclairs, par momens, déchiraient le rideau qui venait de tomber sur le golfe. Derrière ce voile, le tonnerre grondait sourdement.

Heureusemement qu'aucune victime ce jour là ne vint rouler sur le sable pour réclamer une sépulture à la terre.

Au milieu des mains de fer qui venaient de saisir la corde lancée sur la jetée par le patron de la barque, deux petites mains blanches et délicates y avaient trouvé une place qu'on s'empressa de lui faire. Une jeune fille de dix à douze ans venait de s'attacher à cette corde, et la tirait avec une ardeur qui doublait ses forces. Un

instant après l'enfant était dans les bras du marin, qui la couvrait de baisers et laissait échapper ces mots :

« Ma bonne petite ! Chère enfant !

— Mon père ! »

L'étranger contemplait cette scène.

« Imprudente ! reprit le marin ; si délicate, t'exposer au temps qu'il fait ! Comme tu es mouillée ! »

En effet, la chevelure noire de la jeune fille était tombée sur son cou, sur son front, et y était collée ; ses vêtemens ruisselaient l'eau qu'elle avait reçue. Depuis plus d'une heure elle avait reconnu la barque, et ses yeux ne voyaient qu'elle. La jeune fille, en butte elle-même aux effets de la tempête, n'avait eu qu'une pensée, celle du danger que son père devait courir.

Le patron offrit un abri à l'étranger dans sa cabane, située non loin du bord. Cette offre fut acceptée. La jeune fille s'empressa de faire les honneurs de la maison de son père ; elle entoura l'inconnu de soins et de prévenances ; son man-

teau, tout ruisselant de la pluie, fut étendu devant le feu qu'elle avait allumé. Des fruits, des œufs, une cruche de vin, furent placés sur une table qu'elle approcha du foyer.

Ses apprêts étaient faits avec tant de grâce, tant d'empressement, que les regards de l'étranger n'avaient pas perdu le moindre mouvement de cette enfant. Le marin s'était aperçu de la muette admiration de son hôte; il souriait de plaisir. Sa fille! elle était déjà si jolie! si bonne! Elle avait tant d'esprit! Ce n'était pas par son cœur seulement qu'il avait jugé tout cela, partout à Portici les pères lui enviaient sa fille.

Un enfant faisait rêver en ce moment deux hommes; l'un d'orgueil et de tendresse, aussi ses yeux brillaient d'un indéfinissable sentiment de plaisir; quant à l'autre, ses traits étaient empreints d'un indéfinissable sentiment de mélancolie.

« Combien comptez-vous de milles d'ici Naples?

— Quatre, Signor.

— Pourrez-vous me procurer les moyens de faire ce trajet?

— Sans nulle difficulté; une demie-heure me suffira pour vous amener une voiture couverte et les mules les plus belles de Portici. En attendant que l'orage se soit éloigné, acceptez ce modeste repas; je voudrais en avoir un meilleur à vous offrir.

— Il me suffira, et j'accepte volontiers. »

Le marin versa à l'étranger un verre de vin du Vésuve; puis il prit un gobelet d'étain, le remplit, et, par un mouvement sans doute habituel, il se disposait à l'approcher du verre de son hôte, mais un sentiment de respect l'arrêta soudain. La jeune fille, près de la fenêtre, travaillait à rattacher les maillons échappés d'un filet.

« Vous habitez seul cette cabane? demanda l'étranger.

— Oui, Signor.

— Vous êtes veuf? »

Le marin pâlit à cette question, et balbutia :

« Non! non! »

L'étranger le regarda avec étonnement.

« Vous me pardonnerez cette indiscrétion?

— Oh! il n'y en a pas; car sans le demander, en moins d'un jour, à Portici, vous apprendriez mes malheurs. »

L'étranger hésita quelques instans à reprendre la parole.

« Quel âge a cette enfant?

— Douze ans, Signor, répondit une voix argentine.

— Douze ans, ma belle, on te donnerait beaucoup plus. »

La jeune fille quitta son ouvrage, et vint s'appuyer sur la chaise de l'étranger.

« Oh! que je suis contente que vous disiez cela devant mon père! Il dit que je suis trop jeune, trop faible, pour l'aider dans son travail, pour le suivre à la pêche dans le golfe, dans ses courses au Vésuve. Je pourrais lui épargner la moitié de la peine, eh bien! il ne le veut pas. N'est-il pas vrai, Signor, que je suis assez forte

pour gagner aussi quelques ducats à conduire les étrangers. »

Ces phrases, dites d'une voix harmonieusement accentuée, doublèrent l'attention que l'étranger apportait au moindre mouvement, à la moindre parole de la jeune fille. Il contempla long-temps la jolie tête qui venait de s'approcher de la sienne, et qui semblait attendre une réponse.

« Vous avez raison; c'est le devoir d'un enfant de partager les peines et les travaux de son père. »

Satisfaite de cette explication, la petite retourna à son filet, et le marin sortit pour s'acquitter de la commission que l'étranger lui avait donné. Celui-ci resta seul avec la jeune fille.

La scène fut un instant muette. L'inconnu rompit le silence.

« Il y avait long-temps que vous attendiez sur le rivage?

— Oh! oui, Signor. Le ciel était noir, et je savais mon père bien loin dans le golfe.

— Vous devez craindre souvent pour ses jours?

— O mon Dieu! si j'allais avec lui j'aurais moins peur.

— Pourquoi cela?

— Parce que si la mer le prenait, elle me prendrait aussi. »

Que de choses l'étranger comprit dans ce peu de mots.

« Vous n'avez donc plus que lui, pauvre fille?

— Plus que lui, Signor.

— Et votre mère? »

L'inconnu fit cette question presqu'à voix basse.

« Ma mère! elle nous a quittés, » répondit l'enfant d'une voix plus basse encore, et tremblante de confusion.

« La malheureuse!

— Oh! oui, Signor, on dit qu'elle est bien malheureuse à présent. »

L'enfant n'avait pas compris l'injure.

« Et depuis combien de temps vous a-t-elle abandonnée?

— Je l'ignore.

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Oh! pardon; souvent je la vois; elle vient ici, mais quand mon père est loin, bien loin. Oh! s'il la voyait, il la tuerait.

— Et que vient-elle faire ici?

— Me demander des secours, Signor.

— Et vous les lui donnez, n'est-ce pas?

— Oh! tout ce que je puis, sans faire tort à mon père.

— Elle est donc bien misérable?

— Hélas! oui.

— Est-elle belle votre mère?

— Je ne le crois pas.

— Sans doute elle a commis une faute bien grande, pour que votre père refuse de la revoir?

— Il ne m'a pas dit le motif de sa colère contre elle.

— Quel singulier mystère! » balbutia l'étranger.

En ce moment quelqu'un heurta doucement à la porte. La jeune fille courut ouvrir, et recula épouvantée.

« C'est vous! »

A cette exclamation, l'étranger se leva et regarda la personne qui s'était arrêtée sur le seuil de la porte.

C'était une femme jeune encore, mais sa figure était repoussante; les traces de la misère et des maladies y étaient profondément incrustées. Ses vêtemens en lambeaux, et trempés par l'orage, couvraient à peine son corps frêle et usé; son regard était terne et louche; ses lèvres violettes tremblaient convulsivement; sa chevelure s'échappait en désordre, et tombait sur son cou desséché et noirci par un soleil ardent; enfin, c'était les restes horribles du vice et de la misère; c'était un corps dans lequel la vie se débattait, mais souillée, hideuse; c'était l'impression galvanique sur un cadavre déjà refroidi.

L'étranger devina la vérité à la confusion qui se peignit dans les traits de la pauvre

enfant. La honte d'avouer sa mère devant lui avait pourpré ses joues et son front; la crainte de voir paraître son père presqu'au même instant faisait trembler ses membres et glaçait ses paroles sur ses lèvres. Malgré ce combat intérieur, le sentiment de la pitié l'emportait; jamais sa mère n'avait paru devant elle avec un aspect aussi misérable.

« Eh bien! ne puis-je entrer? » dit une voix éteinte.

A ces mots, la petite prit la main de sa mère, l'attira à elle, et ferma la porte.

« Oh! pardon, mais seulement pour un instant. Mon père va rentrer; s'il te trouvait ici...

— Il réaliserait ses menaces, n'est-il pas vrai?

— Oh! ne me parles pas ainsi. Prends ce panier, il renferme bien des choses qui te seront utiles; pour de l'argent, je n'en ai pas. »

L'étranger tira de sa poche quelques pièces d'or qu'il mit dans la main de l'enfant; la reconnaissance et la joie brillèrent dans ses yeux.

« Je n'aurais pas osé le demander pour toi, mais Dieu a réalisé le désir que j'en avais. »

A tout cela la mendiante ne répondit que par un sourire qui parut sur ses lèvres. Quand sa fille lui présenta le trésor, elle dit en l'examinant avec des yeux avides :

« De l'or! il y a bien long-temps que je n'en avais touché. De l'or! Je le cacherai à Portici; ils diraient, les imbéciles, que je l'ai volé. J'irai à Naples, vois-tu; pour un tiers d'intérêt, un Juif me le changera contre des torneses (1). »

La mendiante s'était assise sans avoir songé à remercier son bienfaiteur; ses yeux convoitaient les restes du repas laissés sur la table par l'étranger. L'enfant devina le besoin exprimé par ses regards, et s'empressa de donner à sa mère le pain et les fruits, en la suppliant de se hâter.

« Eh! que crains-tu donc? que pourrait-il me faire? me chasser, voilà tout!

— Pour votre fille, dans votre intérêt même, vous devez suivre ce conseil, il est plus sage que

(1) Monnaie de cuivre.

vos paroles. » C'était les premiers mots que l'étranger adressait à la femme du marin.

Celle-ci se tourna vers lui et dit : « J'ai rencontré jadis des gens qui m'en donnaient aussi, des conseils; ils les disaient sages; je les ai suivis et j'en suis arrivée où vous me voyez. »

Ces mots, prononcés avec l'expression d'un douloureux souvenir, firent sentir à l'étranger que tout sentiment n'était pas éteint dans l'ame de cette femme. Il s'empressa de répondre.

« Au moins vous ne suspectez pas les intentions de celle qui vous en donne aujourd'hui.

— Elle n'a pas assez vécu pour que je croie ses conseils dangereux ; c'est sans doute cela que vous voulez dire; mais s'il venait de vous, Signor, j'aurais le droit d'avoir quelque méfiance. Ah! c'est que, voyez-vous, jadis j'étais jolie, mais folle; on m'entourait, on me poursuivait, des paroles brûlantes bourdonnaient à mes oreilles; on flattait mes caprices, on admirait mes défauts. Maintenant laide, folle encore, mais en souvenir seulement, on me repousse, on me

fuit, on m'insulte, on signale mes vices, on rit de mes misères. J'ai dormi sous les rideaux de soie de ceux qui m'entraînèrent, et je me suis éveillée, comme le chien errant, sur la pierre froide d'une rue déserte; on me couvrait de fleurs, maintenant on me jette de la boue; on m'appelait la belle, on me nomme à présent l'horrible. Les rides, les haillons, le mépris, ont remplacé la beauté, la parure, l'amour : c'est l'histoire de bien des femmes. »

Et la mendiante souriait en prononçant ces derniers mots. La jeune fille l'avait écoutée avec attention; elle ne concevait pas tout l'odieux que cachaient ses paroles, elle ne comprenait que la peine, que la souffrance de sa mère, et même son cœur innocent blâmait violemment son père de repousser une femme si malheureuse.

Plus d'une fois ses douces paroles avaient cherché à faire naître la pitié dans le cœur du marin; mais quand l'enfant lui parlait de sa mère, les yeux de celui-ci lançaient des éclairs qui jetaient la terreur dans l'ame de la pauvre petite.

La mendiante s'était levée et se promenait à pas lents dans la salle basse; sa fille suivait avec anxiété tous ses mouvemens, son regard errait de la porte à sa mère et peignait l'inquiétude la plus vive. Enfin la première dit, en faisant un mouvement pour sortir. «Je m'en vais! mais il faudra pourtant que je le voie un jour; j'ai des droits aussi, et si je le voulais, il faudrait que tu me suivisses. Il peut se suffire lui, l'homme de mer! mais moi, faible femme, j'aurais besoin de ma fille. Que n'ai-je le courage de l'attendre? »

Puis elle s'assit de nouveau; la jeune fille effrayée courut à elle.

« Que fais-tu? de grâce, ma mère, retire-toi; ne t'expose pas à sa colère. Oh! je t'en prie!....

— Eh bien, écoute; je connais un moyen de de le fléchir : veux-tu me suivre? » Tout le corps de la jeune fille trembla.

« Veux-tu fuir avec moi? pour te ravoir, il consentirait à tout. »

L'étranger avait frémi et considéré attenti-

vement l'impression que cette demande avait faite sur l'enfant; il attendait la réponse avec une inquiète curiosité.

La fille du marin répondit :

« Oh ! non, non, mon bon père ! »

L'étranger l'enveloppa de ses bras.

« Bien, jeune fille ! ne le quittez jamais. Eh vous ! misérable, non contente de vous être couverte d'un deshonneur qui a rejailli sur votre époux, vous pouvez avoir l'infâme pensée de vouloir lui arracher le seul être qui lui reste? le seul bien qui l'attache peut-être au monde? vouloir entraîner cette vierge dans l'abîme où les vices vous ont poussée ! Pour racheter les instans de misère qui vous restent encore à souffrir, vous avez pu nourrir l'horrible espoir de perdre l'ame de cet enfant ! Mais le ciel ne peut permettre qu'un tel crime s'accomplisse. »

La mendiante souriait d'un air étonné, et semblait, en écoutant les éclats de la voix de l'étranger, poursuivre un souvenir.

« Eh mais ! Signor, je vous reconnais mainte-

nant, ce n'est pas la première fois que j'entends vos saintes paroles. Non! je ne me trompe pas; la semaine dernière, à Naples, dans la nef de Saint-Janvier, du haut de la chaire, vous faisiez tomber sur la multitude des paroles à peu près semblables à celles que vous venez de m'adresser. Oh! il y avait foule, Signor, pour vous entendre; j'y étais aussi. On m'avait dit que vous deviez prêcher sur l'humanité, et j'espérais gagner quelque chose à votre sermon; mais vous n'avez tonné que contre la luxure, et vous n'avez rien dit pour l'aumône! N'importe, on entendait des sanglots s'échapper de plus d'une poitrine. Mais savez-vous ce qui se passait aussi au pied de votre chaire? dessous la foudre que vous balanciez avec tant d'éloquence? Oh! de bien drôles de choses, Signor! Vingt couples amoureux, épars, perdus dans la foule, protégés par l'ombre épaisse, s'entretenaient de tout autre chose, et n'entendaient guère vos accens : plus d'un père a eu à rougir de sa fille, plus d'un mari a senti la jalousie tourmenter

son ame à la suite de votre sermon ; et moi, j'étais-là; moi, le souffle des intrigues de Naples; moi, le ressort de toutes les liaisons mystérieuses. Adossée au quatrième pilier à gauche, vingt billets me furent remis contre vingt autres échangés, j'avais ma mission aussi, Signor. Vous vous occupiez à barricader le seul chemin qui me reste pour atteindre le bout de mon existence; mais les billets arrivaient à leur adresse, et l'amour faisait l'aumône à qui le servait.

— Infamie !...» balbutia l'étranger, qui palpitait d'indignation. La mendiante riait.

« Savez-vous aussi ce qu'on disait dans la foule? ceci vous regarde personnellement. On disait que vous n'avez pas toujours prêché contre le vice, on disait aussi.... Oh! mais vous savez ce qu'on pouvait dire encore, n'est-ce pas? A mon tour, je plains votre misère; sans cela, vous seriez peut-être plus indulgent pour les autres, et vous auriez sans doute quelques messages à me confier.... Oh! ce ne serait pas le premier

desservant des autels qui aurait eu recours à mon ministère. »

Ces paroles mystérieuses avaient produit sur l'étranger un effet magique, il paraissait accablé sous un fardeau invisible, il regardait avec des yeux hagards la mendiante, dont la bouche était tordue par un rire diabolique....

La jeune fille brillait d'innocence près de ces deux figures, entre qui était venu se placer un mystère qu'ils connaissaient tout deux.

Qui donc avait livré à cette femme perdue ce secret que le prêtre croyait n'être connu que de lui? et quel était-il? Il ne fut pas divulgué; la mendiante au cerveau dévergondé eut bientôt oublié ses paroles, et l'étranger, horriblement bouleversé par elles, ne provoqua pas l'explication de ces phrases qui, peut-être jetées au hasard, s'accordaient avec une circonstance de sa vie qu'il croyait impénétrable; ce fut avec une secrète satisfaction qu'il vit la mendiante sortir de la cabane.

La jeune fille avait indiqué à sa mère le che-

min qu'il fallait éviter pour ne pas se rencontrer avec le marin. La mendiante s'éloigna sans jeter un regard d'amour sur son enfant.

Seule avec le prêtre, la jeune fille n'osait plus s'approcher de lui ni le regarder. Le trouble que les paroles de sa mère avaient fait naître sur les traits de l'étranger ne lui était pas échappé, et elle aurait bien voulu lui demander pardon à genoux pour le manque de reconnaissance et pour les outrages dont sa mère avait payé le bienfait qu'elle venait de recevoir de lui.

Remis du coup inattendu qui l'avait frappé, l'étranger s'était aperçu de la confusion qui tenait l'enfant éloignée de lui; il s'approcha doucement d'elle, lui prit la main, et dit :

« Qu'avez-vous donc?

— Oh! pardon! pardon pour ma mère! Signor.

— Lorsqu'un ange intercède près de la divinité, elle pardonne toujours aux pécheurs; priez donc pour votre mère mon enfant! »

A ces mots, les yeux de la jeune fille se levèrent avec une expression candide sur le prêtre, dont le regard était tourné vers le ciel. A cette vue, elle joignit les mains, s'inclina avec respect, et ses genoux touchèrent la terre. Une prière mentale s'échappa de son esprit, et monta pure et légère. Emanation d'une ame vierge, la prière d'un enfant doit franchir rapidement l'immense espace qui sépare l'être du créateur; la prière de l'homme, lourde d'ambition, d'égoïsme, de cupidité, doit rester comme une vapeur épaisse, qui ne peut passer au-delà de l'atmosphère humaine.

Au bruit qui se fit entendre au loin, et qui bientôt s'approcha, la petite se releva et courut à la porte.

Le marin s'était acquitté de sa commission, une voiture couverte s'arrêta devant la cabane.

L'étranger récompensa généreusement son hôte et s'éloigna bientôt, non sans avoir jeté de nombreux regards sur la jeune fille, qui le suivit long-temps des yeux.

Les mules, au pas régulier, dépassèrent Portici, et cheminèrent lentement au milieu des nombreuses villa qui bordent la route jusqu'à Naples. Près d'Arso, une voix qui retentissait encore dans l'ame du prêtre se fit entendre non loin de la voiture, elle demandait l'aumône; involontairement il avança la tête et jeta un regard sur la personne qui l'implorait ainsi, c'était la femme du marin; elle le reconnut, et laissa échapper un long éclat de rire. L'étranger se rejeta en arrière pour ne plus voir cette femme, mais il entendit distinctement ces paroles :

« Adieu, Signor; mais n'oubliez pas qu'entre vous et moi il n'existe qu'une bien faible différence; si je fus coupable, c'est que j'avais le pouvoir de l'être; si vous ne l'êtes pas, c'est que ce pouvoir vous manque! »

Au commandement impérieux de l'étranger, le conducteur frappa ses mules, qui doublèrent un instant le pas et entraînèrent la voiture loin de la mendiante, mais un rire bruyant parvint longtemps à l'oreille du prêtre, qui paraissait pétrifié.

. . . .

. . . .

. . . .

Ernest suspendit sa lecture, pendant laquelle on aurait pu croire que la vie s'était retirée d'Amadina. Pâle et immobile, les yeux toujours fixés sur le visage d'Ernest, elle n'avait pas dit un mot de peur de perdre une seule parole de celles qui s'échappaient des lèvres de son ami. La main d'Ernest avait cherché la main d'Amadina qu'il couvrit de baisers; la jeune fille s'éveilla et dit :

« Continue, mon ami. »

La Tempête.

Amadina frisonna en entendant le titre de ce chapitre.

. . . .

. . . .

Pour la seconde fois de l'année, le soleil, en décrivant sa ligne écliptique, avait coupé l'équateur; l'équinoxe d'automne faisait mugir les flots de la Méditerranée; malgré ses marées

menaçantes, les barques des pêcheurs de la côte de Naples sillonnaient le golfe, et allaient au large fouiller le sein de l'élément dans lequel ils trouvaient le salaire de leurs peines et de leurs dangers. Ils chantaient au bruit de la tourmente, et souriaient au vent qui chassait vers leurs filets les bancs de poissons qu'ils guettaient au passage.

Bien des mois s'étaient écoulés depuis l'apparition de l'étranger à la cabane du marin; en ce moment, ce dernier était au milieu de ces points imperceptibles que l'œil avait peine à distinguer du bord du rivage.

Le soleil avait terminé sa course, l'ombre commençait à se répandre sur l'étendue du golfe. Bon nombre de barques avaient remis à la voile et cinglaient vers le port. Bientôt, et successivement, elles gagnèrent Naples et les points épars d'où elles étaient parties. Déjà, dans la Fica, quelques-unes étaient à l'abri du danger; déjà bien des femmes, bien des mères, avaient reconnu ceux qu'elles attendaient. Mais il restait

encore au loin quelques pêcheurs qui, peut-être moins heureux, allaient s'exposer la nuit pour continuer la pêche qui avait été moins abondante pour eux; le maître de la cabane était de ce nombre.

Assise sur le bord de la mer, les yeux de sa fille étaient fixes; malgré la brise qui agitait sa chevelure noire, elle restait immobile; la vie ne se manifestait en elle que par une respiration pressée; sa pensée allait bien loin, mais son regard perdait de sa portée de minute en minute. La nuit avait laissé tomber ses voiles, l'enfant était encore là. Alors sa poitrine laissa échapper des soupirs qui se confondirent avec le bruit des vagues; nul être vivant ne les entendait, excepté une femme qui vint s'asseoir auprès de la jeune fille : c'était la mendiante. Elle resta quelques instans sans être aperçue. A la fin, impatientée, elle posa sa main sèche sur le col nu de l'enfant, qui poussa un cri de surprise.

« Oh! que tu m'as fait peur! » Elle avait reconnu sa mère.

« Que fais-tu donc là?

— J'attends mon père.

— Folle, tu passeras donc la nuit à cette place?

— Oh! mon Dieu, encore toute une nuit en mer.

— Eh bien, qu'importe? Ce ne sera pas la première.

— Ni la dernière! reprit la jeune fille en soupirant.

— Toutes tes pensées sont pour lui! As-tu seulement songé une seule fois à toutes les nuits que j'ai passées sans asile, sans abri, sur la terre humide. Dis-moi, petite, as-tu pensé quelque fois à cela? Moi! ta mère!

— Oh! oui.

— Oui! mais tu n'as pas connu mes souffrances; tu n'as pas senti, au froid des nuits, claquer tes dents sous tes lèvres; tu n'as pas senti l'engourdissement du besoin et du sommeil arrêter ton sang dans tes veines, paralyser tes membres; tu n'as pas, comme moi, entendu à tes oreilles le cri déchirant des oiseaux de

proie? La misère, la solitude, la faim, les vertiges de la nuit, j'ai souffert tout cela. Et tu dormais, toi, tranquille, abritée, et rassasiée!

— Oh! ma mère, ne dites donc pas des paroles semblables.

— C'est qu'il est nécessaire que tu les entendes. On n'est pas heureuse impunément lorsqu'on a une mère aussi misérable que je le suis!

— Mais, mon Dieu, que puis-je faire pour te soulager? A qui donc la faute de tous tes maux?

— A qui la faute? s'écria d'une voix terrible la mendiante en se levant, à qui la faute? A ton infâme père! »

Un tremblement convulsif s'empara de la jeune fille; son regard effrayé se porta sur sa mère, que la lune éclairait d'une teinte blafarde; ses yeux renfoncés sous des sourcils saillans reflettaient la clarté de l'astre qui venait de franchir l'horizon.

Accablée par ce coup-d'œil de feu, la jeune fille cacha sa figure dans ses mains et laissa tom-

ber sa tête sur ses genoux : ç'eût été affreux à voir! C'était un mauvais génie planant au-dessus d'une ame en peine.... Presqu'à terre on entendait les sanglots étouffés de l'enfant; à quelques pieds au-dessus les grincemens de dents de la mendiante; près de là le rugissement des vagues, et dans l'espace le sifflement du vent.

« Lève-toi, dit la mendiante en prenant le bras de sa fille, qui obéit en tremblant. Ce n'est pas à toi que j'en veux! Je t'ai dit que la faute de tous mes maux, de mes vices, puisqu'il faut en convenir, est à ton père; c'est sa jalousie qui m'a perdue. Je fus coupable il est vrai, mais j'aurais pu racheter mes fautes par la pénitence, par le repentir. Il voulait, pour un moment d'égarement, torturer le reste d'existence que j'aurais pu lui consacrer. Il a frappé lâchement l'homme qui m'avait entraînée, cela aurait dû lui suffire. Mais non! J'étais devenue la victime qu'il réservait à un supplice d'une vie entière. Constamment enfermée, en butte à ses outrages, à ses fureurs jalouses, long-temps mes yeux versèrent

des larmes, qui, loin d'éteindre le feu de sa rage l'alimentaient encore. Il disait que mes pleurs étaient toutes au souvenir de celui qu'il avait assassiné. Oui, j'en ai versé des pleurs! Mais maintenant mes yeux n'en ont plus; je ris à présent. Un rire convulsif vaut bien des larmes! J'ai brisé mes chaînes, je me suis jetée entre les bras de ce que la dégradation humaine a de plus hideux; j'ai pensé qu'il n'irait pas me chercher dans la fange où je m'étais releguée. Je ne m'étais pas trompée, il m'y laissa! Maintenant, trop repoussante pour vivre de mon déshonneur, trop fatiguée pour errer sur la terre et guetter la pitié des passans, je reviens à la cabane de l'homme que j'ai fui jadis; il me donnera de quoi soutenir mon existence ou la mort : qu'il choisisse! »

C'était la première fois qu'on déroulait aux yeux de la jeune fille le tableau repoussant de tant de turpitudes; c'était une mère qui retraçait aux yeux de sa fille l'esquisse obscène d'une vie de réprouvée.

Heureusement la pauvre enfant, trop égarée, ne comprit pas l'horrible qui égouttait de ces paroles, pressées et jetées en désordre par une bouche d'où jamais n'était sorti une douce expression de l'amour maternel. La mendiante l'avait entraînée loin du rivage; elle la poussait vers la cabane, où bientôt elles arrivèrent.

En entrant dans la salle, la femme du pêcheur dit à voix basse : « Ce n'est que morte que j'abandonnerai cette maison. »

Une lampe fut allumée. La figure de la jeune fille parut couverte de larmes; celle de sa mère était âpre et livide.

« Tu pleures, enfant! garde tes larmes; c'est un baume qu'on répand trop vîte. »

Elle s'était assise et resta long-temps absorbée dans ses réflexions. L'enfant plaçait sur une table le peu qu'elle pouvait offrir à sa mère; ses apprêts terminés, elle se retira dans un coin obscur de la salle, où elle put pleurer sans être vue; mais elle eut soin d'étouffer ses sanglots pour que la mendiante ne les entendît pas.

En vain cette dernière l'engagea-t-elle à partager ce modeste repas, la jeune fille resta muette.

— Eh bien, puisque tu me refuses, couche-toi. Au moindre bruit je t'éveillerai, je te le promets. » Mais elle refusa de même.

« Reste, puisque tu le veux; moi, je dormirai sur ce siège de bois, appuyée sur cette table : il y a long-temps que je n'ai passé la nuit sur un lit aussi commode. »

Sa tête tomba bientôt sur ses mains, et le sommeil ne se fit pas attendre; alors, on n'entendit plus que le bruit de sa respiration et celui des soupirs de sa fille. La faible clarté de la lampe éclairait ces deux personnages immobiles; la lune ne brillait plus sur les vîtraux de la fenêtre; les ombres de la nuit étaient épaisses et humides; le vent sifflait à travers les planches mal jointes, qui entraient pour beaucoup dans la construction de la cabane; il s'engouffrait sous la toiture, et grondait dans le grenier, dont le plafond craquait par instant.

L'enfant frisonnait au bruit des bourrasques. Sa pensée n'avait qu'un seul but, le golfe ! son ame n'éprouvait qu'une frayeur, elle était pour son père !

Pourtant la fatigue l'emporta sur l'inquiétude. Peu à peu ses paupières se rapprochèrent, se joignirent; un demi-sommeil vint rendre ses pensées plus confuses, puis elles se perdirent.... Un sommeil profond, des songes d'enfant, vinrent rafraîchir les sens de la fille du pêcheur.

Il était plus de deux heures du matin lorsqu'un bruit sourd et prolongé se fit entendre assez loin de la cabane. Tous les habitans de la côte étaient sur pied et couraient au rivage; le vent était devenu impétueux. Jamais la Méditerranée, ordinairement si paisible, n'avait paru si menaçante ; les vagues s'élançaient et franchissaient les digues, les jetées; elles s'avançaient en grondant vers les habitations; elles arrachaient, emportaient et rejetaient tout ce qui faisait obstacle à leur passage. Des masses noires, des montagnes d'eau se levaient et s'a-

bîmaient aussitôt avec un fracas épouvantable; le vent hurlait dans les flots, qu'il refoulait, déchirait et couvrait d'écume; des voix bizarres, éclatantes, semblaient se disputer dans le sein de l'élément; un ciel, où roulaient des nuages noirs et pressés, pesait sur cette mer avec laquelle il se perdait. Parfois un rayon déchirait la nue et blanchissait le sommet des vagues; le golfe, à cette clarté subite, paraissait comme un vaste champ étrangement labouré. Ceux qui ont eu l'affreux bonheur d'assister à ces combats de la nature peuvent seuls se faire une idée de cette nuit de désolation.

Toutes les cloches sonnaient le long des côtes du golfe de Naples; des feux étaient allumés et illuminaient ses courtours irréguliers. Le vent les éteignait ou faisait monter la flamme en tournoyant; une multitude consternée regardait l'élément et priait pour ceux qui peut-être l'avaient déjà pour tombeau.

Nul secours ne pouvait être donné aux infortunés que le besoin ou l'avidité avait empêché

de rentrer au port. Des cris de douleur, des sanglots, des prières; pas un blasphême : voilà ce qu'on entendait au milieu des ombres de la nuit, quand la voix de la tempête n'étouffait pas celle de la douleur.

Les habitans Della-Fica attendaient avec anxiété que le moindre indice vînt se montrer à leurs yeux exercés, et qu'il leur apprît s'ils devaient perdre ou conserver l'espérance de revoir bientôt ceux qui manquaient à leurs familles. Le bruit de la tempête, celui des cloches, les cris confus avaient reveillé la fille du pêcheur.

Elle ne devina que trop la cause de ce tumulte et courut éperdue se mêler à ceux qui ne purent lui donner de consolations; eux aussi en auraient eu besoin....

Des heures d'une attente pénible s'écoulèrent lentement sans apporter de grands changemens dans le combat de la nature. Cependant, une heure avant le jour, le vent perdit de sa violence, les flots diminuèrent, la mer devint plus calme.

Alors les feux de la côte furent doublés. Sur

le sommet des rocs, au fond des baies, sur la pointe des caps, sur le flanc des montagnes, ils annoncèrent à ceux pour qui on les avait allumés que de nombreux amis veillaient à leur salut ou priaient Dieu pour leur ame. Partout tous les moyens de sauvetage étaient préparés; un seul indice, et vingt barques, conduites par des rameurs vigoureux, étaient prêtes à s'élancer dans le golfe.

Enfin des cris de joie furent poussés; on venait d'apercevoir au loin quelques lumières, mais elles avaient presque aussitôt disparu. Tous les yeux furent fixés dans la direction où l'on espérait les voir reparaître. Elles brillèrent de nouveau, mais faibles, éparses, agitées, et trop loin surtout pour qu'on pùt concevoir l'idée de voler au secours de ceux qui faisaient ces signaux de détresse.

La providence pouvait plus pour eux que les hommes : on attendit. Une heure encore s'écoula. Au crépuscule, qui avait découpé d'une lumière incertaine la silhouette du Vésuve, avait succédé

un demi-jour qui ne s'étendait pas encore sur la Méditerranée; le golfe, toujours dans l'ombre, n'avait pas encore de profondeur; mais la mer était devenue paisible, le vent avait cessé de souffler.

Les barques détachées fendaient l'onde pour courir au devant des lumières, qui se rapprochaient du bord.

En ce moment le bonheur aurait dû briller sur tous les visages, pourtant aucun de ceux qui étaient restés sur la grève ne pensait à s'y livrer. Pourquoi? c'était la crainte de passer de la joie à la douleur.

Le sommet du Vésuve était encore perdu dans le brouillard qui semblait glisser le long de son cône; un peu sur la droite, le soleil avait paru et repoussait les nuages du levant, qui, bourrelés autour de lui, représentaient à l'œil les lèvres béantes d'un autre volcan, que le foyer de l'astre colorait de ses feux. Les signaux lumineux s'étaient éteints avec le jour; les habitans distinguaient facilement les barques de pêcheurs qu'ils

attendaient et qui s'approchaient du bord. Bien des yeux inquiets les avaient comptées. Il en manquait une; mais laquelle?

Chacun croyait reconnaître la forme ou la voile de celle à laquelle il s'intéressait particulièrement.

La fille du pêcheur entendait autour d'elle dire : « Voilà notre barque ! » Mais aucune bouche ne lui dit : « Voilà celle de ton père ! »

Enfin elles s'approchèrent Della-Fica. Cent bras s'élevèrent vers elles; des cris confus partirent du bord, d'autres voix leurs répondirent; on ne distinguait que des sons, mais on se comprenait.

La foule courut au débarquement. La jeune fille resta seule sur le bord du rivage, les mains jointes et pressées sur sa poitrine qui se gonflait; ses yeux agrandis étaient fixés sur le golfe qu'ils parcouraient lentement. Pas une voile ne s'offrit à son regard! Un frisson convulsif agita tout son corps; sa bouche rendit des sons inarticulés; de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et rou-

lèrent sur ses joues. Elle aurait pu servir de modèle pour peindre la douleur. Tout à coup elle se ranima, courut vers la foule qui s'était portée au devant des barques. On devina les premiers mots qui allaient sortir de ses lèvres. Elle les prononça :

« Mon père, où est-il? »

Personne ne répondit. Les pêcheurs échappés à la tempête, les vêtemens imbibés par les vagues qui les avaient couverts, les lèvres encore humides des baisers qu'ils venaient de recevoir, avaient fait taire leur joie à la vue de l'enfant qui venait leur demander son père. Ils restèrent muets; mais leurs regards se portèrent sur le golfe.

La jeune fille tomba inanimée aux pieds de ceux que la Providence avait sauvés. Elle n'avait plus de père!

Les bras décharnés de la mendiante vinrent l'arracher aux secours qu'on s'était empressé de lui donner. Des regards de mépris avaient accueilli la veuve du marin, qui ne répondit que

par ces paroles, accompagnées d'un sourire amer :

« C'est ma fille! »

—

Ernest avait lu ce chapitre avec tant d'expression que le visage d'Amadina s'était couvert de larmes. Elle s'efforçait de les cacher aux yeux d'Ernest, mais celui-ci les avait vues. Cette émotion vint dissiper le dernier doute qui lui restait sur la vérité de ses soupçons. Il continua sa lecture sans laisser apercevoir qu'il avait deviné les secrets d'Amadina.

La Honte.

Au centre de Naples, un réseau de rues étroites et pavées de laves noires renferme, comme dans toutes les cités populeuses, cette tourbe industrielle dont les heureux de ce monde redoutent le voisinage. Toutes les villes ont une

de ces ruches où les habitans ne possèdent bien juste que l'espace nécessaire pour respirer, pour exercer leur industrie, qui leur rapporte trop pour mourir, mais pas assez pour vivre. Ces obscurs labyrinthes aboutissent pourtant aux quartiers opulens qui les entourent : c'est qu'il est nécessaire que l'oisiveté soit à côté du besoin; la première se sert de ce qu'elle ne saurait faire, et l'autre fait ce dont il ne saurait se servir.

Dans une de ces rues noires, parmi les constructions pressées et élancées les unes au-dessus des autres, une masure se distinguait par sa vétusté, par son aspect ruiné. Des maisons qui l'avoisinaient s'échappaient des bruits confus qui annonçaient le travail et l'existence, mais un silence lugubre régnait dans celle-là ! On aurait pu penser que les habitans en avaient fui dans la crainte d'être écrasés sous ses décombres. Pourtant une tête de jeune fille parut à une fenêtre d'un étage supérieur. Un air de souffrance et de misère était répandu sur tous ses traits; son regard, où se peignait l'attente, errait sur

les passans qui se croisaient dans la profondeur de l'étroite rue.

Le regard de la jeune fille s'arrêta sur une femme couverte de haillons et portant un paquet assez pesant. A son aspect, un sourire de contentement erra sur les lèvres de l'enfant; mais ce fut une nuance légère qui s'effaça bientôt.

La femme entra dans la maison, la jeune fille disparut.

Dans une des pièces ruinées de ce bâtiment habitaient, depuis plus d'un an, la veuve du pêcheur et sa fille.

C'était cette dernière qui guettait à la fenêtre l'arrivée de sa mère. L'intérieur de leur misérable réduit n'offrait que des murs nus et délabrés; quelques lambeaux de voiles et de filets formaient le grabat qui les recevait toutes deux; quelques siéges brisés, une table, ou plutôt une planche vermoulue, quelques ustensiles de ménage composaient l'ameublement, qui trouvait à peine sa place au milieu des débris qui encombraient cette chambre, dont la porte, les fenêtres, gis-

saient en morceaux parmi les décombres. La mendiante venait de s'asseoir au milieu de ce désordre et reprenait haleine. La jeune fille, debout devant elle, attendait une parole de sa mère.

« Enfin me voilà! dit la mendiante après un moment de silence.

— Comme vous paraissez fatiguée.

— Oui, je le suis, grâce à ta coupable obstination!

— Oh! ma mère, reprit la jeune fille, avec un accent où il y avait à la fois reproche et prière.

— Toujours de douces paroles! Voilà ce que tu as à m'offrir; elles ne nous rapportent rien, petite! Ce n'est pas là ce que tu devrais faire, si tu me plaignais et que tu voulusses me soulager. En attendant que tu aies pitié de moi, ouvre ce sac, il renferme le résultat de mes courses. Cela nous suffira pour quelques jours; mais dans quelques jours il faudra recommencer. Alors, nouveau refus de ta part, nouvelles larmes! nouvelle fatigue pour moi! et puis, la misère! l'horrible misère! toujours!.... »

La jeune fille avait les yeux baissés, des couleurs pourpres étaient revenues sur ses joues. La mendiante dénoua le cordon qui fermait l'entrée du sac et en tira du pain, des fruits, quelques débris de viande et de poissons salés; puis elle fouilla dans sa poche et jeta quelques pièces de menue monnaie sur la table. « Voilà ce que mes prières ont arraché à la cupidité des Napolitains; ils ont cru faire beaucoup en me jetant un morceau de pain; sans doute il se sont dit : J'ai fait une bonne action, le ciel m'enverra la récompense de mes bonnes œuvres! Les misérables, leurs bonnes œuvres! C'était avec des yeux où je lisais le mépris qu'ils me regardaient; c'était avec une main qui n'osait toucher la mienne qu'ils me présentaient leur insolente aumône; ils n'avaient que des paroles amères pour me plaindre. Les bonnes ames donnent des torneses pour que Dieu fasse pleuvoir des ducats; stipulent avec le ciel; hypothèquent leur charité sur la propriété céleste? Si Dieu les écoutait, que d'usuriers devraient être là-haut.

Malgré l'ingratitude de ce langage, il renfermait quelque peu de vérité. C'était sans doute cette conviction qui avait fait sourire la mendiante en débitant ses dernières paroles.

La jeune fille disposa sur la table les provisions apportées par sa mère, et toutes deux firent avec avidité le seul repas de la journée. La faim apaisée, l'enfant s'adressa à sa mère.

« Chaque jour tu me fais le reproche de ne point vouloir t'accompagner dans tes courses, tu as raison ; mais je sens que je ne pourrais me décider à tendre la main pour mendier quelques secours. J'ai bientôt quatorze ans ; quoique petite et d'apparence faible, je me sens forte de mon courage; j'irai sur le port, et les pêcheurs, qui me connaissent, ne me refuseront pas le salaire du travail que je ferai pour eux. Mon pauvre père m'apprit à lire, à écrire ; ces talens ne me seront pas inutiles au milieu de ces hommes qui ne connaissent que le vent, n'importe de quel point il souffle! Je crois que je ne me refuserais à rien, que rien ne me rebuterait, pourvu que

j'eusse gagné sans rougir le pain que je te rapporterais

— C'est bien cela, tu rougis de ta mère. Oh! oui, c'est une mendiante! Imbécille! Sais-tu ce qu'ils t'offriront pour prix de ton travail? Pour toi, le strict nécessaire; pour moi, rien! Je te comprends, tu veux m'abandonner; eh bien, je ne te retiens pas, va-t'en!

— Mais ma mère....

— Va-t'en, te dis-je! J'avais rêvé un avenir; mais tu appelles cela mendier! Que de gens ne dédaignent pas cette industrie! Depuis le duc jusqu'au cicérone, la foule des mendians est considérable. Mendier une province ou quelques grains, c'est demander l'aumône en raison du besoin ou de l'ambition! Être entourée d'une foule oisive que l'on charme par de légères canzonnettes, par de gracieuses barcarolles, prélever le tribut d'admiration qui vous est dû, c'est recevoir son légitime salaire et non pas une aumône. Mais tu ne le veux pas: tu rougirais de faire briller les dons que tu tiens de la nature. Une fausse

honte étouffe en toi la pitié que j'étais en droit d'attendre de ton cœur! Aveugle pour tes propres intérêts, tu préfères la misère, que ton obstination augmente chaque jour, à l'aisance qu'une résolution une fois prise te procurerait infailliblement. Chanter sur une place publique ou sur les planches du théâtre Saint-Charles, n'est-ce pas la même chose? Ce sont les mêmes yeux qui vous regardent, les mêmes oreilles qui vous entendent. Sur la place publique, on n'est pas en butte à l'exigence; sur une scène plus élevée, vous êtes le jouet du caprice de la multitude : libre dans la rue, esclave sur le théâtre, voilà quelle pourrait être la différence; l'avantage, selon moi, est du côté de l'artiste errant.

— Oui, mais il mendie!

— Toujours la même idée!.. Eh bien, la Pasta, avant d'être la suzeraine du somptueux palais dont le pied se baigne dans les eaux du lac Cômo, n'a-t-elle pas mendié le concours de tous les talens des artistes de l'Italie pour la représentation qu'elle avait mendiée à son profit?.. N'a-t-elle

pas mendié un public riche et nombreux par l'annonce de leurs noms célèbres inscrits sur l'affiche en lettres immenses? L'artiste des rues annonce ce qu'il va dire ou chanter moyennant une faible rétribution; l'artiste en faveur fait placarder des titres de chefs-d'œuvre à côté du prix des places. La différence est dans la recette. »

Les yeux caves de la mendiante cherchaient avec inquiétude à lire dans les traits de sa fille l'effet que produisaient ces paroles insinuantes.

Le visage de celle-ci était expressif; son regard semblait se fixer sur les images que sa mère faisait mouvoir pour la convaincre. Sa bouche, involontairement contractée, exprimait le dégoût qu'elle éprouvait pour cette vie vagabonde. Elle concevait que sa jeunesse intéresserait et attirerait mieux la pitié que la décrépitude prématurée de sa mère; mais la force de se donner en public, au milieu d'une place et d'une foule curieuse, dans quel sentiment la puiser? Dans

l'amour filial? Aime-t-elle cette femme que le destin lui avait donnée pour mère?... Elle avait peine à se rendre compte de ce sentiment ... Si son père lui avait demandé cette dégradation, peut-être n'aurait-elle pas hésité. Mais son père, oh! comme elle l'aimait!..... Elle pleura, la jeune fille, à cette dernière pensée; trompée par ces larmes, la mendiante prit sa main, l'attira près d'elle, et reprit :

« J'ai vu débuter à Saint-Charles notre plus célèbre cantatrice; elle pleurait, elle tremblait comme toi; maintenant fière, et forte de sa renommée, elle passe chaque soir devant un public auquel elle ne pense guère. C'est lui qui pleure et tremble maintenant devant elle! Qui sait? le même sort t'est peut-être réservé! De la rue au théâtre l'espace est facile à franchir!.. Mais, penses-y donc : quand chaque soir, riches du produit de quelques heures de contrainte, nous pourrons nous reposer sous un abri où l'abondance nous attendra; sur une

couche moins dure que celle-ci, sous un toît que nous ne craindrons pas de voir s'écrouler sur nos têtes, combien je te bénirai! combien j'aurai soin de toi!... Belle et parée, tu remercieras le ciel de t'avoir inspirée; et pourtant, pour avoir tout cela, il ne dépend de toi que de le vouloir. »

Et la mendiante, peut-être pour la première fois de sa vie, couvrait sa fille de caresses, la fascinait de son regard, qui avait brillé d'un éclat extraordinaire en traçant le tableau d'une félicité qu'elle rêvait. La pauvre enfant palpitait entre les bras de sa mère; il se livrait un terrible combat dans sa pensée. Avant d'arriver à l'abnégation totale de tout sentiment de pudeur et de crainte, que de fibres vibrèrent, et firent éprouver à son jeune cœur des souffrances secrètes qui reflétaient sur sa figure. La mendiante étudiait les nuances qui s'y succédaient; sa physionomie aussi était expressive, elle s'entretenait avec les pensées de sa fille qu'elle devinait successivement. Sa bouche souriait quand celle

de l'enfant était moins contractée; son front se plissait quand le front de la jeune fille redevenait soucieux. Un long regard, où se peignait l'effroi, se promena long-temps sur les haillons qui couvraient ces deux personnages muets.

La veuve du pêcheur comprit la pensée dont le regard de sa fille était l'interprète, et elle y répondit avec empressement :

« Tu as raison; s'il fallait que nous nous présentassions à la pitié des Napolitains sous ces dégoûtantes enveloppes, c'est en mendiantes qu'ils nous traiteraient. Ce ne sont pas de gentilles chansons qu'il faudrait leur chanter, elles ne sont séduisantes que dans la bouche d'une coquette baladine; ce serait des prières qui conviendraient à cette livrée de misère. Heureusement j'avais prévu cela, et je vais te divulguer un secret. » La mendiante se leva, fouilla dans les décombres, et en retira un petit sac qu'elle ouvrit, et dont elle fit rouler le contenu sur la table.

« Voilà le trésor que je cache depuis long-

temps. C'est mon avenir que j'avais enfoui sous ces débris; avec cela, ce soir, nous ne serons plus repoussantes, nous attirerons les regards de la multitude, qui se serait peut-être sauvée à notre aspect. »

La jeune fille sentit passer dans son ame un froid glacial qui paralysa la force qu'elle y avait puisée jusqu'alors. Elle ne souffrait plus, elle était engourdie; la possibilité d'éloigner l'instant que sa mère appelait de tout son pouvoir venait de lui être ôtée. En jugeant son sort désormais fixé, une apparence de résignation se répandit sur ses traits qui restèrent immobiles. La mendiante vit ce changement, et crut avoir levé le seul obstacle qui s'opposait à la réalisation de son projet. Elle embrassa sa fille et reprit : « Dieu te bénira, petite; il t'a donné la force, il te soutiendra dans le sacrifice. »

Malgré son apparence de sécurité, elle jugea l'instant opportun et ne voulut pas apporter de retard; elle reprit l'argent, embrassa de nouveau sa fille, et sortit en ajoutant :

« Dans une heure je serai de retour ; du courage!.... »

Oh! alors la statue s'anima. La jeune fille cacha sa figure sous ses mains, comme pour se dérober à elle-même. Elle eût beau vouloir comprimer l'orage qui s'éleva tout-à-coup dans son être, elle éclata en sanglots; des larmes ruisselèrent entre ses doigts; sa bouche grondait sous la pression qui la tenait fermée; son cou, rougi par le sang qui s'élançait de son cerveau, était sillonné de veines bleues qui se gonflaient et menaçaient de se briser, dans les efforts que l'enfant faisait pour maîtriser son désespoir.

L'expression de la douleur d'une fille de quatorze ans est affreuse à voir : c'est une nature convulsivement tordue! c'est un poison violent qui déchire de jeunes entrailles et brise des membres délicats dans des contorsions délirantes! La force physique, centuplée par l'ardeur d'un sang de femme qui cherche un passage, devient incalculable ; et pourtant, à voir ces faibles créatures, on croirait que la plus petite

peine va les briser, qu'un accès de joie va les suffoquer, qu'un baiser d'amour va les anéantir. Ces crises changent d'aspect en raison des pensées qui surgissent de la souffrance même.

Un changement s'opéra dans l'esprit de la jeune fille; sa figure, inondée de larmes, n'était plus couverte de ses mains; elle marchait dans la chambre à pas irréguliers, les yeux singulièrement fixés sur un objet qu'elle paraissait suivre; ses sanglots avaient cessé, sa bouche était entr'ouverte; on aurait pu croire qu'elle avait passé du désespoir à la folie. Il n'en était pas ainsi; seulement, son esprit avait devancé l'instant qu'elle redoutait. Elle se livrait au supplice lent auquel elle était réservée; elle parcourait en imagination les rues tumultueuses de Naples; elle suivait sa mère au milieu de cette cohue; ses yeux parcouraient la foule pour y lire le mépris qu'elle croyait inspirer. Bientôt elle s'arrêta, trembla, baissa les yeux, et resta comme pétrifiée. Sa bouche s'ouvrit plusieurs fois et laissa échapper des sons d'une mélodie bizarre; c'était

un mélange de gémissemens et de notes joyeuses, de mots cadencés et d'expressions de douleur; enfin, c'était l'harmonie et le poème réel de son ame.

« Je ne pourrai jamais! » dit-elle en se laissant tomber sur un siége, où elle resta longtemps anéantie. Elle était encore dans cette situation quand la mendiante revint, apportant des vêtemens plus convenables à la nouvelle fortune qu'elle voulait tenter. Ses yeux inquiets virent les traces que l'agitation avait laissées sur les traits de sa fille; elle devina le combat qui venait de se livrer dans son ame, et se réjouit intérieurement d'avoir hâté l'exécution de son projet, sans laisser au temps la possibilité de ramener de nouveau les scrupules qu'elle avait eu tant de peine à vaincre. Elle étala avec complaisance la parure élégante, quoique simple, qu'elle avait choisie pour la jeune fille, mais celle-ci était insensible aux émotions de coquetterie que sa mère essayait de faire naître en elle.

La mendiante avait choisi pour elle-même

un vêtement de couleur sombre; elle devait faire le fond du tableau, et mettre en saillie la beauté, la jeunesse de celle qu'elle allait exposer à la pitié des passans; elle avait calculé les effets sans s'inquiéter du résultat. Après cet étalage de luxe, elle sortit lentement de son enveloppe une mandola (1); elle déposa l'instrument sur les genoux de l'enfant et lui dit : « Voici ce qui doit te mettre à l'abri du reproche de mendicité. Je n'ai plus rien, mon trésor est épuisé; mais avec les ressources de ton talent, avec ta volonté, nous échapperons à la misère; nous n'avons plus à craindre les atteintes du besoin : notre avenir est dans tes mains, c'est à la raison à faire le reste; tu n'as plus rien à m'objecter, n'est-ce pas?

— Rien, ma mère, » répondit la jeune fille d'une voix éteinte.

« Ainsi, tu es résignée à ce que je te demande depuis si long-temps?

(1) Mandoline.

— Oui, ma mère.

— Aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui même ! »

La mendiante se leva satisfaite, dépouilla sa fille des vêtemens qui la couvraient, et l'aida ou plutôt la revêtit de son nouveau costume. Sans force et sans voix, l'enfant se laissa parer ; sa coiffure fut arrangée avec soin ; une métamorphose réelle s'opéra lentement. Les yeux de la mendiante brillaient d'orgueil et d'espérance ; ceux de sa fille étaient ternes et fixes comme si elle avait été frappée de somnambulisme.

Le jour baissait ; les rues de Naples étaient remplies d'une foule qui allait respirer l'air dans un espace plus large. Les places, les quais, les promenades, ressemblaient à de vastes fourmilières dont les habitans se croisaient en tous sens.

La mendiante et sa fille cheminaient lentement au milieu de la foule qui obstruait la longue rue de Tolède. La première, sans doute, cherchait un endroit propice pour s'arrêter ; la seconde, le

regard baissé, la main fortement pressée dans celle de sa mère, réglait, par un mouvement machinal, sa marche incertaine sur celle de son guide. Bientôt elles s'arrêtèrent; la longue file de constructions élégantes s'illuminait des lumières du soir. Au long d'un palais resplendissant de leurs clartés, les deux femmes se tinrent un moment incertaines. L'œil de la mendiante regardait la foule et paraissait l'appeler autour d'elle; son regard aussi lisait avec inquiétude l'abattement dans lequel sa fille était plongée. La mandola était dans les mains de l'enfant, mais ne rendait encore aucun son. Un cercle se forma. La jeune fille ne le voyait pas; un brouillard épais obscurcissait sa vue, un bruissement criard et confus bourdonnait dans ses oreilles; seulement, elle sentit les doigts de sa mère serrer violemment son bras; puis elle l'entendit dire d'une voix sourde. » Il n'est plus temps de trembler; du courage donc! » Alors l'instrument monta près de sa poitrine; sa main agitée chercha les cordes métalliques qui frissonnèrent un mo-

ment; elle aussi frissonna, mais d'une manière horrible! La main de la mendiante serra comme dans un cercle de fer le bras qu'elle tenait encore.

La jeune fille ne ressentit pas la douleur.

Sa mère lui arracha l'instrument, préluda long-temps avec fracas, comme pour étourdir celle à qui elle aurait voulu laisser le temps de se remettre. A la faveur de cette harmonie saccadée, elle lançait à l'oreille de sa victime des phrases entrecoupées.

« Sotte! fais donc comme moi! De la hardiesse! Chante, je t'accompagnerai. Allons commence! » Et elle modérait sa fougue pour donner le ton à celle qui ne pouvait plus l'entendre. La jeune fille roula bientôt privée de sentiment aux pieds de son indigne mère.

Des cris de pitié s'échappèrent de la foule; un homme s'élança le premier au milieu du cercle où gissait l'infortunée. La mendiante était restée pétrifiée; mais à l'aspect de l'inconnu qui se baissa pour porter secours à sa fille, elle revint à elle, voulut le repousser; mais ses yeux rencontrèrent

un regard qu'elle connaissait déjà! Elle laissa échapper un cri de surprise et voulut prononcer quelques mots; l'étranger ne lui en laissa pas le temps.

« Silence, misérable! J'avais prévu que tu chercherais à perdre cette enfant: indigne mère comme tu fus indigne épouse! Tu as été maudite par ton mari, tu seras maudite par ta fille! »

En disant ces paroles, le prêtre, car c'était lui, enleva dans ses bras la jeune fille inanimée, traversa la foule et déposa son intéressant fardeau sur un banc de pierre non loin de là.

La mendiante voulut se précipiter sur ses pas; la foule indignée l'en empêcha. Les mots les plus grossiers, les épithètes les plus injurieuses lui furent prodigués. Au milieu de ce peuple qui la pressait, elle se débattait, hurlait l'insulte, vomissait sa rage dont l'écume dégoûtante bouillonnait entre ses lèvres.

« Malédiction à la mère qui prostitue sa fille! » lui disait-on.

— Malédiction à vous qui avez encouragé la prostitution! » répondait-elle.

« A la boue ce monstre à figure de femme!

— C'est votre fange qui m'a couverte et qui me rend hideuse.

— A mort! à mort! la mendiante.

— Oui, tuez-la, pour ne pas avoir à lui payer le corps de sa fille. »

Un coup violent qui lui fut porté au visage par un bras vigoureux, fit expirer un nouvel outrage sur ses lèvres; renversée dans la poussière elle se tordait au milieu de la multitude qui se pressait autour d'elle, qui la foulait aux pieds. L'étranger, effrayé du danger qui la menaçait, écarta la foule, suspendit sa fureur par des paroles suppliantes. La sainteté de la mission qu'il remplissait paralysa ce peuple prompt à se laisser aller à la colère et à céder à l'exhortation. Le prêtre releva la mendiante qui, échevelée, sanglante, lançait des regards de tigre autour d'elle. Il lui dit à voix basse, mais d'un ton impératif : « Prenez cette bourse et cette carte, et éloignez-

vous; demain, à huit heures, venez à l'adresse que j'y ai tracée. Il y va de votre avenir et de celui de votre fille. » La mendiante voulut répondre, il la poussa hors de la foule : la prudence l'emporta, elle disparut.

—

Si Ernest avait pu considérer les traits d'Amadina, pendant qu'il lisait ce chapitre, que de sensations, en rapport aux événemens qu'il rappelait à l'Italienne, il aurait vu refléter sur ce visage si mobile, si expressif. Mais lorsqu'il jeta les yeux sur elle, il n'y trouva plus qu'une expression méditative qu'il craignit d'interrompre. Il poursuivit sa lecture.

Le Pacte.

Le prêtre avait fait transporter la fille de la mendiante dans un des hôtels du beau quartier Sainte-Lucie. Revenue de son évanouissement, la jeune fille s'était laissée conduire sans trop comprendre la situation où le hasard l'avait placée. Elle n'avait pu voir le péril auquel

sa mère avait échappé, grâce à l'intercession de l'étranger qu'elle ne reconnut pas, car il faisait nuit : placé dans l'ombre de la voiture qui les transportait, le prêtre était resté muet.

Ils s'arrêtèrent à la porte d'un hôtel; l'étranger descendit, et laissa la jeune fille seule et livrée à ses réflexions. Après quelques instans, deux valets vinrent l'aider à descendre et la conduisirent avec respect dans un des appartemens de l'hôtel. Tous les soins lui furent prodigués. Muette et confuse, ses yeux osaient à peine se lever; elle avait pourtant cherché, malgré son trouble, un visage connu parmi ceux qui s'empressaient autour d'elle, mais toutes ces figures lui étaient étrangères; peut-être, avec plus d'expérience du monde, elle aurait pu concevoir quelques craintes; mais son ame pure ignorait les dangers qu'elle pouvait courir. Cependant, elle se demandait ce que sa mère était devenue, ce qui lui était arrivé, qui l'avait conduite dans ce riche séjour, et ce qu'on voulait d'elle? On lui servit une collation; un lit, enveloppé d'une

gaze légère lui fut préparé; puis on la laissa seule.

Elle se recommanda à Dieu, pria pour sa mère, et se jeta toute habillée sur le lit. Tant d'émotions avait agité ce jour-là son esprit, que le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières.

Le soleil était levé depuis long-temps, et la jeune fille dormait encore. Le prêtre entra doucement, vint s'asseoir au chevet du lit, et contempla en silence la figure virginale que la gaze semblait entourer d'une vapeur diaphane. Il respecta cette faible barrière qui le séparait de cette enfant, dont le souvenir ne l'avait pas quitté depuis deux ans. Il l'avait retrouvée hier, à Naples, au milieu d'un cercle de curieux, mais palpitante, couverte de honte, comme une condamnée attachée au poteau infamant. Il avait étudié son agonie, il l'avait vue faiblir et tomber. Il s'était presque réjoui de ses souffrances : il l'avait bien jugée. Comme elle était changée depuis qu'il ne l'avait vue! Malgré les traces des

peines morales qu'elle avait endurées, comme elle était belle! Sa chevelure, dans le désordre d'une nuit de sommeil, ondulait sur son front pâle, mais tranquille; ses paupières frissonnaient à l'éclat du jour qui se jouait dans ses longs cils noirs : on aurait dit que la dernière parole de sa prière de la veille venait de passer entre ses lèvres, tant sa bouche entr'ouverte était expressive.

L'œil du prêtre analysait cette créature, comme on parcourt avec admiration les contours gracieux d'une belle statue de Canova. Aucun désir ne devait agiter l'ame du prêtre, car son visage était tranquille.

Quelques légers mouvemens annoncèrent le réveil de la jeune fille; elle s'anima, ses doigts se portèrent à ses yeux comme pour en ôter le brouillard qui les obscurcissait; elle se leva sur son séant, promena son regard autour d'elle, et fit un mouvement de surprise à l'aspect de l'étranger qui jouissait de son réveil.

Le corps appuyé sur une de ses mains, de l'autre elle souleva la gaze, et regarda fixement

le prêtre qui souriait. La mémoire lui revint, elle répondit à son sourire, et laissa échapper ce peu de mots :

« Oh! Signor, est-ce vous qui m'avez amenée ici?...

— Oui, ma belle amie.

— Et ma mère?...

— Soyez sans inquiétude, votre mère sera heureuse..., si, cependant, elle veut l'être. »

La jeune fille sauta légèrement en bas du lit.

« Est-ce que je n'irai plus chanter dans les rues de Naples?

— Non!... non!... vous n'êtes pas née pour ce métier honteux.... »

Une joie folle anima les traits de la jeune fille.

« O mon Dieu! mon Dieu! oh! mais vous me trompez peut-être?

— Vous tromper? non!... je vous le répète, vous ne mendierez pas, je vous en fais serment.

— Et ce serait à vous, Signor, que je devrais ce bonheur?

— C'est Dieu qu'il faut remercier, ma fille, car c'est lui qui m'a conduit vers vous.

— Oh! vous êtes si bon! je me le rappelle bien, il y a long-temps, quand mon pauvre père vivait; c'est vous qui m'avez donné de l'or pour ma mère; j'ai toujours pensé à cela; je ne vous ai point oublié.

— Ni moi non plus, vous le voyez.

— Et ma mère, où est-elle?

— Elle est retournée à sa demeure. »

La figure de la jeune fille devint triste, le prêtre s'aperçut de ce changement.

« Qu'avez vous?

— Oh! si vous saviez quelle affreuse misère!

— Elle cessera dès aujourd'hui je l'espère; j'attends votre mère ce matin, les offres que j'ai à lui faire sont trop avantageuses pour qu'elle les repousse. Je crois l'avoir jugée, elle acceptera; aussi ce n'est pas elle que je crains.

— Et qui donc, Signor?

— Vous!...

— Moi! Oh! commandez; si vous assurez

l'existence de ma mère, tout ce que vous exigerez de moi, je serai trop heureuse de l'accomplir; je vous servirai avec soumission, avec fidélité; j'essaierai de m'acquitter, par mon travail, des bienfaits que vous répandrez sur ma mère. Oh! si vous saviez, Signor, comme le travail me plaira! J'en conviens, j'ai manqué de forces devant la seule ressource qui nous restait; mais c'est en vain que j'ai voulu vaincre ma répugnance; Dieu le sait, je l'ai appelé à mon aide : il ne m'a pas répondu!

— Au contraire, il a manifesté sa volonté; mais ce n'est pas pour vous abaisser à la servitude, pour vous soumettre à des travaux au-dessus de vos forces, au-dessous de votre esprit, qu'il m'a envoyé à votre secours. Je suis riche, je n'ai pas de famille, il me faut un être qui m'en tienne lieu, qui m'aime et qui prenne soin un jour de ma vieillesse. C'est à vous que j'offre cette place auprès de moi, pour que vous soyez dans l'avenir ma consolation, ma joie, mon enfant enfin; mais il me faut un

serment, celui de ne me quitter qu'à la mort; il faut oublier que vous avez une mère, ou ne vous la rappeler que pour la savoir heureuse par votre fidélité à tenir votre promesse. Je veux, reprit encore l'étranger, orner votre esprit par tous les talens; je serai votre instituteur, votre ami, votre père, dites, y consentez-vous? »

La jeune fille était immobile.

« Vous ne me répondez pas?

— Oh! pardon, Signor, » répondit-elle vivement; puis elle ajouta d'une voix timide : « Il ne me faudra plus voir ma mère!

— Jamais!

— Elle n'y consentira pas, Signor. »

Le prêtre ne pût s'empêcher de sourire.

« Dieu le veuille, et lui donne le sentiment que vous lui prêtez; mais si elle y consentait?

— J'obéirais à sa volonté. »

Une expression de tristesse perça dans les regards du prêtre.

« C'était mieux que de l'obéissance que j'au-

rais désiré; mais je ne vous en estime que plus. Elle va venir, votre mère; d'ici là, réfléchissez à ce que je vous demande.

— Oh! je la verrai, n'est-ce pas?

— Oui, je vous le promets; mais peut-être pour la dernière fois.

— Elle sera bien heureuse, n'est-ce pas?

— Je lui assurerai une fortune au-delà de ses espérances; vous serez témoin de l'acte qui lui garantira son avenir. »

La reconnaissance brilla dans les yeux de la jeune fille.

Le prêtre l'interrogea sur la catastrophe qui l'avait privée de son père. Elle détailla les émotions qu'elle avait éprouvées durant cette nuit de tempête, non sans verser des larmes.

Le langage doux et caressant de l'étranger établit bientôt entre elle et celui-ci une intimité qui effaça de son ame les souvenirs douloureux de la veille. Son protecteur l'avait emmenée et lui avait fait parcourir un immense jardin orné des fleurs les plus belles et des plantes

les plus rares. Ils se reposèrent dans un pavillon qui donnait sur le parterre; une bibliothèque, quelques tableaux, des instrumens de physique et de mathématiques le garnissaient et indiquaient suffisamment le cabinet d'étude du maître du logis. Les yeux de la jeune fille parcoururent lentement les rayons de la bibliothèque et s'arrêtèrent sur divers ouvrages; le regard du prêtre suivait les siens avec un contentement secret, qui se changea même en surprise lorsqu'il entendit la jeune fille balbutier avec une prononciation assez pure ces mots inscrits en français sur le dos d'un livre : « *Le Génie du Christianisme. Châteaubriand.* »

« Comprendriez-vous le français ?

— Oh! oui; mon père parlait cette langue qu'il avait apprise à l'armée, et son plus grand plaisir était de me l'apprendre. Aussi je connaissais déjà ce livre, Signor... Mon pauvre père le possédait, et même il l'avait reçu de la main qui l'écrivit.

— De la main de Châteaubriand !

— Oh ! oui, au 5 janvier 1804; il m'a tant de fois raconté cela que je ne l'oublierai jamais. Mon père s'offrit pour servir de cicérone à un Français qui voulait franchir le Vésuve. L'étranger, charmé d'entendre parler le langage de son pays par son guide napolitain, l'accepta avec joie dans la pénible route qu'ils avaient à parcourir, et il le questionna long-temps. Mon père lui raconta ses batailles, ignorant toujours quel était le voyageur qu'il guidait à travers les chemins tortueux de la montagne. Mais lorsque, sur le livre de l'ermite de San-Salvador, il lut le nom célèbre que l'étranger venait d'inscrire, jugez quelle fut sa joie, son orgueil ! Seul avec ce grand homme ! entre le ciel et la terre; il écoutait chaque parole qui sortait de sa bouche; elles s'incrustaient dans sa mémoire. Les yeux du célèbre écrivain parcouraient dans le fond Naples, la mer et les riches côteaux qui entourent le golfe; puis, en rapportant son regard sur la cendre du Vésuve, il s'écria : « C'est le paradis vu de l'enfer. » Puis il se mit à écrire, près de la bouche du volcan.

Ensuite ils descendirent au fond du cratère ; quoique vieux soldat, mon père tremblait, tandis que l'illustre voyageur admirait l'horreur du gouffre dans lequel ils venaient de se précipiter.
«Qu'est-ce donc que le génie, Signor? » demanda la jeune fille avec l'expression d'un sentiment rêveur.

« C'est une étincelle du feu sacré, » répondit le prêtre, singulièrement ému de la question que la jeune fille venait de lui adresser.

« Continuez de grâce votre récit.

— Le volcan respecta les jours de ceux qu'il aurait pu engloutir. Ils quittèrent le sommet du Vésuve; et puis, arrivés à Portici, le voyageur récompensa son guide; mais mon père était resté devant lui, muet, et roulant avec indifférence entre ses doigts l'or qu'il venait de recevoir.

— N'êtes-vous pas satisfait? dit l'étranger à mon père!

— Pardon, ce n'était pas ma pensée, Signor.

— Parlez!

— J'avais une demande à vous faire, mais je n'osais pas.

— Et laquelle ?

— Je serais si heureux si vous vouliez me donner un de vos livres. »

L'étranger demeura surpris.

« Comment savez-vous?

— N'avez-vous pas écrit votre nom sur le livre de l'ermite. Il est célèbre, Signor ! » La modestie fit monter le rouge au front qui n'avait pas changé de couleur au fond du gouffre.

« Avez-vous des enfans?

— Non, Signor, mais j'espère que Dieu m'er enverra.

— Votre adresse? »

Mon père la lui donna, elle fut inscrite sur ses tablettes, sans doute à côté de grandes pensées. Quelques jours après, *le Génie du Christianisme* devint le trésor de notre cabane; c'est dans ce livre que j'appris à connaître Dieu et le peu que je sais.

— Vous possédez encore cet ouvrage, sans doute ? »

La jeune fille trembla et balbutia.

« Non, Signor, ma mère l'a vendu pour avoir du pain...

— Pauvre enfant! » Le prêtre tira du casier l'ouvrage et le lui présenta.

« Puisse celui-là remplacer celui que vous avez perdu. »

La jeune fille l'ouvrit avec empressement et fit un cri de surprise.

« Oh! Signor, c'est lui! Mon Dieu! quel hasard! Oh! c'est bien lui; tenez, cette image de Madone que j'y conservais avec vénération. »

Par hasard le prêtre avait acheté cet ouvrage chez un libraire de la ville.

Un domestique vint avertir le prêtre qu'une femme le demandait. La figure de la jeune fille pâlit, elle avait un instant oublié sa mère.

L'ordre fut donné au valet d'amener cette femme au pavillon. La fille de la mendiante s'assit triste et rêveuse; le prêtre se promenait à pas lents, une main sur son front, il méditait sans doute sur ce qu'il allait dire et sur les conséquences de ce qu'il allait faire.

La mendiante ne se fit pas attendre ; la jeune fille courut au devant d'elle ; mais, prête à se jeter à son cou, elle recula effrayée en appercevant les traces noires et sanglantes du visage de sa mère, mutilé la veille par la populace.

« Oh ! que t'est-il donc arrivé ?

— Peu de chose ; j'ai failli être écrasée par ce peuple chez qui la pitié allume la fureur ; les brutes, ils se sont rués sur moi comme sur une bête fauve ; par intérêt pour la fille ils auraient massacré la mère. Ils appellent cela vertu ! »

Le prêtre était resté sur les marches du pavillon et regardait la jeune et touchante figure de vierge qui contrastait avec la physionomie repoussante de cette femme, qui portait l'empreinte de toutes les flétrissures. Il fit signe à la mendiante, qui obéit et le suivit dans le pavillon. La jeune fille jugeant sa présence inutile resta au dehors et s'assit sur un banc ombragé par des arbustes. Placée ainsi, toutes les paroles qui allaient se dire dans le pavillon devaient parvenir à son oreille.

« Asseyez-vous... Écoutez-moi, et ne m'interrompez-pas, » dit le prêtre à la mendiante en lui désignant un siége. « Une catastrophe horrible a privé votre enfant du seul soutien qu'elle avait sur la terre, je veux parler de votre époux; rentrée en possession des droits qu'il avait sur sa fille, vous êtes devenue l'arbitre de sa destinée; comment avez-vous commencé votre mission de mère?

— Si ce sont des reproches que vous vous proposiez de m'adresser en m'appelant ici, je ne vous reconnais pas ce droit, Signor, et...

— Ce n'est qu'une question, ce ne sont pas des reproches.

— Je n'y répondrai pas, alors.

— Oui, mais j'ai le droit de vous rappeler ce que j'ai vu, ce dont je fus le témoin; vous ne me contesterez pas celui-là. Loin de vous livrer au travail, de donner à votre enfant l'exemple d'une conduite honorable, vous avez continué à mendier ce que vous auriez pu gagner sans rougir. Secondée par votre fille, dont la répugnance et

le désespoir auraient dû vous toucher, il vous restait les ressources que le courage sait toujours se créer. »

La mendiante impatientée se leva, mais le prêtre la retint sur son siège, et reprit :

« J'ai décidé que vous m'entendriez, et vous m'entendrez! »

Elle resta stupéfaite.

« Hier, vous avez traîné votre fille au milieu d'une foule avide d'émotions et de contrastes saillans; la figure de vierge et de martyre que vous exposiez à ses regards près de la vôtre, rayonnante de hardiesse, attira bientôt cette multitude au milieu de laquelle l'infortunée tomba écrasée par la confusion. Vous devez avoir perdu la seule espérance qui vous restait, le dernier espoir de fortune auquel vous vous étiez attachée? Eh bien, à l'instant où vous le croyiez déçu, je veux réaliser cet espoir. »

La figure de la mendiante s'épanouit d'étonnement.

« Oh! qu'allez-vous donc m'offrir?

— Votre avenir et celui de votre fille.

— Merci, Signor, j'accepte volontiers; mais les conditions?

— Les voici. Ce contrat vous assure une rente viagère de cent cinquante ducats. »

La main de la mendiante tremblait en prenant le papier que le prêtre lui présentait.

« Vous irez vivre à Milan; ce n'est que là que cet acte sera exécutif.

— Oui, Signor.

— Mais vous irez seule!

— Seule! et ma fille?

— Votre fille m'appartiendra. »

La mendiante laissa éclater le rire bruyant que le prêtre lui connaissait déjà.

« Eh! qu'en voulez-vous donc faire, bon Dieu! »

L'étranger devint pâle et lança sur elle un regard foudroyant.

« Ame infernale, ne peux-tu donc posséder une pensée qui ne te soit inspirée par le vice?

— La paix! la paix! Signor; c'est une idée

folle qui me passait par la tête. Ne sais-je pas d'ailleurs que vous êtes incapable de déshonorer cette pauvre enfant? »

La mendiante avait modéré son rire, mais il était plus sourd et plus sardonique. La jeune fille perdait peu de mots de l'entretien; la dernière phrase de sa mère résonna singulièrement à ses oreilles. Elle ne pouvait comprendre ce que ce mot déshonorer voulait dire; mais il l'agita involontairement, elle devint encore plus attentive à les écouter.

« Je devais m'attendre à ne trouver en vous aucun sentiment maternel, mais j'avais pensé qu'en faveur du bienfait vous retiendriez le fiel de vos paroles. N'importe! il ne m'empêchera pas d'arracher votre fille aux piéges que vous lui tendez.

— Mais, Signor, vous qui me supposez tant de corruption dans l'âme, avez-vous interrogé la vôtre? Est-ce un pur sentiment d'humanité qui vous guide? Ne serais-je pas en droit, malgré ce que je sais de vous, de suspecter votre bonne

œuvre et de lui prêter un intérêt caché? »

Les regards de la mendiante étaient devenus perçans, ils fouillaient au fond de l'âme du prêtre; mais celui-ci avait résolu de vaincre cette femme par une flegme apparent. Il s'efforça d'opposer un visage tranquille aux yeux inquiets et scrutateurs qui s'étaient fixés sur lui, il répondit :

« Je ne puis saisir le sens mystérieux de vos paroles; vous vous croyez sans doute armée contre moi d'un secret que vous me laissez entrevoir, mais qui m'est entièrement ignoré. Quand à la supposition que renferme votre dernière question, si elle était vraie, que répondriez-vous? »

L'embarras se manifesta sur les traits et dans le maintien jusqu'alors plus que hardis de la mendiante; elle balbutia des mots inintelligibles.

« Vous ne m'avez peut-être pas bien entendu. Je vous demande, s'il était vrai que je voulusse vous acheter votre fille, me la vendriez-vous? »

La mendiante trembla involontairement; ses

yeux inquiets se tournèrent vers la porte, sans doute pour s'assurer si on ne les écoutait pas, et de là sur le prêtre, qui attendait une réponse.

« Est-ce d'égal à égal que nous traiterons, Signor?

— Expliquez-vous!

— Je voulais dire à l'amiable! Comme je ne connais pas de lois qui règlent ces sortes de marchés, je suis en position de vous en dicter. Le trésor que vous convoitez vaut mieux que ce que vous m'offrez, convenez-en? Comme bienfait, c'était beaucoup sans doute; mais comme échange, la balance n'est pas égale.

— Faites-la pencher de votre côté!

— Vous doublerez la somme, Signor?

— Et vous signerez?

— Et je signerai! »

Le prêtre reprit l'acte et doubla la somme qui y était inscrite. Les yeux de la mendiante brillèrent d'une joie secrète.

Le prêtre lui présenta la plume qu'elle prit sans trembler; mais elle jeta encore un regard

vers la porte, puis s'approcha de la table, s'assit; elle prit le papier, et lut à voix haute avant de signer.

« Naples, ce 4 mai 1829.

» Moi, Dominique Urbani. »

— Il y a long-temps que je connaissais vos noms, signor.

» Je fais serment devant Dieu.... »

— Devant Dieu! et devant moi, n'est-ce pas? Il y aurait quelque mérite à rapprocher les témoins.

» De servir de père et de protecteur?.. ».

— Vous ne pouvez guère lui servir d'autre chose, cette phrase est juste.

» De servir de père et de protecteur à l'en-
» fant que le malheur m'a confié. J'assure à la
» veuve Piétri, mère de ma fille adoptive, une

» rente de trois cents ducats, à la seule condition
» qu'elle habitera Milan.... »

— Milan! savez-vous, Signor, que j'ai bien connu cette ville; j'y étais à l'époque où il y arriva une aventure singulière, mais funeste pour celui qui en fut le principal acteur. Il y a à peu près dix ans de cela, un jeune prélat fut surpris par un mari jaloux, à l'instant où le saint homme remplissait une mission qui ne lui avait pas été confiée par le Saint-Siége. La vengeance de l'époux fut horrible; mais il est inutile d'achever cette histoire, vous devez la connaître?

— Signez cet acte, et retirez-vous! s'écria le prêtre en se levant avec colère.

— Comme je ne suis pas aussi pressée de céder mes droits que vous de les acquérir, je prendrai le temps d'achever la lecture de ce contrat.

« A la seule condition qu'elle habitera Mi-
» lan, qu'elle ne devra jamais quitter, au risque
» de perdre les avantages que cet acte lui assure. »

C'est un pénible esclage que vous m'imposez-là. Mais enfin, les barreaux de ma cage seront dorés par vos soins, et j'espère y chanter comme au jour où j'étais libre. Je signe, signor Urbani ! *Marietta, veuve Piëtri.* Êtes-vous satisfait ?

— Oui, » répondit Urbani d'une voix sourde. Il reprit l'acte, le plia, le mit sous enveloppe après l'avoir cacheté et y avoir mis la suscription. Il prit dans son portefeuille un autre papier sur lequel il écrivit quelques mots, puis il dit à Marietta :

« Je joins à cet acte un bon à toucher chez un banquier de Naples; cette somme sera pour les frais de votre voyage; que demain le jour ne vous revoie pas dans ces murs. Vous pouvez vous retirer. » Le prêtre reconduisit la mendiante ; mais ils s'arrêtèrent tous deux à la porte du pavillon lorsqu'ils aperçurent la jeune fille, assise sur la dernière marche, le visage caché dans ses mains ; elle pleurait, elle avait tout entendu ! La tranquilité de sa mère en contractant le mar-

ché avait déchiré son ame. Elle se serait vendue comme esclave pour assurer l'avenir de sa mère; mais être vendue par elle! Urbani releva la jeune fille, et chercha par de douces paroles à sécher ses pleurs. Quant à la mendiante, elle ne put cacher une légère émotion; elle dit d'une voix mal assurée :

« Que voulais-tu que je fisse, c'est ta faute aussi; allons, embrasse-moi, et sois heureuse, si c'est ta destinée de l'être. » L'enfant resta immobile et la tête baissée. La mendiante s'éloigna confuse : elle avait pâli devant sa fille.

—

Ernest s'arrêta, il venait de prononcer la dernière phrase du manuscrit.

« Elle a pâli devant sa fille! reprit Amadina avec force; c'était un remords qui se faisait sentir dans son cœur au moment où elle livrait son

enfant à la discrétion d'un homme qui venait de lui payer le prix de son crime; car c'est un crime, n'est-ce pas, Ernest, qu'une mère commet lorsqu'elle vend sa fille? sa fille innocente! sa fille qui avait déjà dans son ame le germe de toutes les vertus qui font aimer une femme. Ma plume n'a pas eu le temps de tracer la suite honteuse de ce marché; mais, je puis te le dire, je le dois même, aucune des circonstances fatales de cette existence de jeune fille ne m'est inconnue. Écoute-moi, Ernest.

« Les premiers jours de cette adoption furent des jours heureux, marqués par des soins paternels, par la naissance de douces habitudes, par les premières émotions de la coquetterie; car la jeune fille se livra à ce sentiment si naturel à son âge; elle n'avait plus à rougir de la parure qu'on lui présentait: alors elle savait sa mère heureuse! Son bienfaiteur paraissait heureux aussi, lorsqu'il la voyait parée, il lui disait avec tant d'affection : « Ma fille, que tu es belle! » Elle était joyeuse de s'entendre appeler ma fille, et de sa-

voir que celui qui lui servait de père la trouvait jolie. Elle n'habita que peu de jours l'hôtel de son bienfaiteur; celui-ci lui dit que la présence d'une jeune fille n'était pas convenable dans la maison d'un serviteur de Dieu; l'enfant était trop ingénue pour comprendre le scrupule du prêtre; mais, soumise à sa volonté, elle se laissa conduire dans une charmante villa près de Naples; là, il la remit aux soins d'une femme dans laquelle il avait toute confiance. La jeune fille pleura, son bienfaiteur sécha ses larmes en promettant de venir chaque jour lui consacrer tout le temps que ses devoirs lui laissaient. Il tint parole. Oh! de ce moment commença pour elle la véritable existence. Au sein de l'abondance, entourée des soins de cette femme à qui on l'avait confiée, livrée à des études dont chaque jour les difficultés étaient aplanies par les connaissances profondes de son mentor, la jeune fille sentit son ame se développer, ses facultés lui furent révélées par la méditation que l'étude faisait naître; sa reconnais-

sance pour son bienfaiteur devenait en elle une admiration, un culte même. Quand, chaque jour, elle volait au devant de lui, c'était avec joie qu'elle présentait son front innocent au baiser qu'il ne manquait pas d'y déposer. Elle ne rougissait pas de ces caresses; bien loin de là, s'il avait pu oublier un jour de lui donner ce baiser, elle aurait cru que cette marque de froideur était la punition de quelque faute qu'elle ne soupçonnait pas. Six mois s'écoulèrent au milieu de cette félicité. La vieille Marietta venait d'obtenir du prêtre la permission de s'adjoindre sa nièce, Vénitienne nouvellement arrivée à Naples. La gaîté de cette fille charma les heures de solitude de la jeune Italienne. Un jour saint et solennel approchait pour les Napolitains; chaque habitant préparait ses habits de fête. Le soleil éclaira ce jour; toutes les cloches appelèrent les fidèles à la célébration de la fête de leur patron san Gennaro. Le soin d'édifier les fidèles par de saintes paroles avait été confié à l'éloquence du protecteur de la jeune fille, aussi le cœur de

l'enfant battait d'orgueil à l'espoir du triomphe que son père d'adoption allait remporter; elle avait sollicité auprès de lui la permission d'assister à son sermon et l'avait obtenue, malgré quelques hésitations de la part du prêtre. Accompagnée de Marietta et de sa nièce, elle se rendit à San-Gennaro. Son visage était voilé comme celui des nobles Italiennes. Au milieu de cette foule, qui remplissait la nef, la jeune fille trembla; c'était la première fois qu'elle se trouvait entourée de ce que Naples renfermait de plus puissans et de plus riches. Elle jeta pourtant quelques regards autour d'elle; un homme, petit, vieux et maigre, venait de s'asseoir non loin de la place qu'elle occupait. Il semblait considérer attentivement sa contenance; elle avait soulevé son voile. Elle dirigea ses yeux d'un autre côté; à quelques pas d'elle, l'enfant aperçut un jeune Napolitain qu'elle avait cru remarquer dans sa route, il la contemplait avec une sorte d'extase; il y avait dans l'expression du regard de ce jeune homme quelque chose de doux et

d'indéfinissable pour son cœur innocent. Elle laissa retomber son voile et s'absorba dans sa prière. Les chantsétaient commencés; les chœurs de voix cadencées et mélodieuses la plongèrent dans un ravissement inconnu jusqu'alors; il lui semblait que son ame s'envolait au ciel avec les chants pieux qui traversaient la voute du temple; il ne fallait pas moins que la voix grave, sonore, et plus chère à son cœur qui retentit au-dessus de sa tête pour ramener ses pensées vers la terre. Les chants cessèrent, un silence de quelques minutes leur succéda. Le regard du prêtre planait du haut de la chaire sur cette multitude; il s'arrêta sur la jeune fille prosternée au pied de la tribune, puis le sermon commença. Tout ce que l'éloquence a de persuasif, tout ce que les foudres de l'Église ont de brûlant se mêla à ses paroles. L'Italienne retenait son haleine, les mains jointes sur sa poitrine qui palpitait, les yeux levés vers son bienfaiteur, elle était immobile et craignait que le bruit de sa respiration ne lui fît perdre un seul mot. Des larmes de joie s'é-

échappaient de ses yeux et coulaient sur ses joues; ce n'était pas des pleurs de contrition qu'elle versait, elle n'avait pas encore de faute à déplorer. La jeune fille avait oublié l'homme bienfaisant qu'elle voyait chaque jour : elle croyait entendre Dieu lui-même. Lorsque le sermon fut fini, Marietta fit un signe à sa nièce et tira l'Italienne de l'extase dans lequel elle restait plongée. Toutes trois se disposèrent à sortir de l'église. Malgré la foule qui se pressait à toutes les portes de San-Gennaro, une pensée vague fit que la jeune fille regarda autour d'elle; le même jeune homme qu'elle avait remarqué avant le sermon était près de-là, et semblait la protéger de ses efforts pour lui frayer un passage. Mais non loin d'elle aussi était le petit vieillard aux yeux scrutateurs; elle sentit un trouble secret qui la rendit tremblante. Elle voulut hâter sa marche, mais il fallut se soumettre à la lenteur de la multitude qui n'avançait qu'avec peine vers l'étroite porte qui s'ouvrait sur la place. Plus elles approchaient de la sortie de l'église,

plus elles étaient pressées; la jeune fille eut un moment la pensée de revenir sur ses pas, mais comment refouler ce torrent? elle comprit l'impossibilité d'exécuter ce projet ; quelques cris étouffés se firent entendre au passage de la porte qu'il fallait franchir; la frayeur s'empara d'elle, une chaleur surnaturelle fit monter la sueur sur son front. Elle rejetta son voile en arrière pour respirer plus librement; alors elle vit que la protection dont l'entourait le jeune inconnu redoublait d'intérêt et se montrait plus active; il était tout près d'elle, ses bras étendus domptaient et contenaient la masse, qui devenait à chaque instant plus compacte; encore quelques pas, ils étaient hors de l'église : ce léger espace fut franchi, mais les efforts du Napolitain avaient dû céder à la puissance des obstacles. Serré contre le sein de l'Italienne, il sentait ses palpitations multipliées par la frayeur. La jeune fille devait quelque reconnaissance à celui qui lui avait si généreusement prêté secours, un sourire de gratitude était tout ce qu'elle pou-

vait lui donner. Séparée de ses compagnes, elle les attendit au dehors pendant quelques minutes; le Napolitain lui adressa quelques paroles auxquelles elle repondit d'une manière confuse. L'inévitable vieillard était toujours là; il entendit tout, et un sourire singulier erra sur ses lèvres; enfin l'Italienne baissa son voile et s'éloigna suivie de ses deux cameriere qui venaient la rejoindre. Dans le trajet qu'elles avaient à parcourir pour sortir de Naples, la jeune fille fut muette; un sentiment inconnu, mais faible et vague, agita son esprit, mais sans troubler son cœur; ce jeune homme qu'elle avait vu si près d'elle la fit rêver jusqu'à la villa qu'elles atteignirent bientôt. Le prêtre vint le soir même, suivant son habitude; la jeune fille courut au-devant de lui, mais elle s'aperçut bientôt qu'une teinte de mélancolie était répandue sur les traits de son bienfaiteur. Ce soir-là, une espèce de contrainte, de froideur, s'établit entre le mentor et son élève; le premier n'avait pas l'esprit présent à la leçon, son regard se prome-

nait avec inquiétude sur la jeune fille qui n'osait lever les yeux sur lui, et dont la voix tremblait involontairement.

Avant de la quitter, il lui dit cependant avec une voix presque suppliante : « Mon enfant, si tu tiens à me prouver ta soumission à mes conseils, promets-moi de ne plus retourner à Naples; un motif que je ne puis t'expliquer encore me force à t'adresser cette prière. » La jeune fille, que ces douces paroles rendirent à sa joie accoutumée, fit la promesse que le prêtre lui demandait, et il la quitta avec le bonheur dans les yeux. Après le départ de son protecteur, l'Italienne se disait : « Pourquoi-donc me défend-il d'aller à Naples? Il a raison, on pourrait reconnaître en moi la fille de la mendiante! » Mais ce n'était pas là le motif secret de la défense; elle ne s'en aperçut que trop tôt. Un matin, la Napolitaine et sa folle cameriera, perdues toutes d'eux sous les ombrages qui entouraient leur habitation, s'entretenaient des plaisirs de Venise; la Vénitienne peignait à sa maîtresse, avec des couleurs

brillantes, son carnaval presque perpétuel, les intrigues de la place Saint-Marc, les promenades en gondole sur l'Adriatique; la jeune fille écoutait avec un charme secret toutes ces paroles indiscrètes qui jetaient dans son ame un désir vague de liberté. Pour la première fois elle entrevit l'esclavage qui paraissait l'attendre dans l'avenir; mais la reconnaissance vint bien vite combattre cette première pensée que l'indiscrétion avait fait naître.

Il y avait assez long-temps qu'elles se livraient à leurs rêveries, lorsque les aboiemens d'un chien, fidèle gardien de leur demeure, leur annoncèrent qu'un étranger venait d'être introduit par la vieille Marietta. Elles coururent vers l'habitation; mais la Napolitaine s'arrêta brusquement en reconnaissant d'assez loin le jeune Napolitain qui l'avait protégée le jour de San-Gennaro. Il s'entretenait avec la vieille cameriera. La Napolitaine crut qu'il était de son devoir de ne pas se présenter aux yeux de l'inconnu; mais au désir que cependant elle manifesta de con-

naître le motif de cette visite, la Vénitienne rejoignit sa tante sous un léger prétexte. Seule, la fille de la mendiante se livra à l'inquiétude que la démarche du jeune homme faisait naître dans son cœur; elle comprit, malgré son innocence, qu'il ne venait que pour elle à la villa; comment avait-il découvert les lieux qu'elle habitait? « Il m'aura fait suivre, » se dit-elle.

Tout en réfléchissant ainsi, sa marche l'avait conduite près de la porte du jardin qui donnait sur la route. A travers l'étroit grillage, elle reconnut le petit vieillard, qui, appuyé sur le tronc d'un arbre, restait immobile et les yeux fixés sur la porte. Elle trembla à cette vue; la triste impression que cet homme lui avait causée dans l'église de San-Gennaro se fit ressentir de nouveau, mais plus forte, plus étrange; elle s'éloigna sans songer au chemin qu'elle venait de prendre et se rencontra avec le jeune Napolitain que Marietta reconduisait; celui-ci s'inclina avec respect devant elle, et lui dit d'une voix où perçait un trouble visible : « J'espère, Signora!

lorsqu'on vous a vue une seule fois, on est heureux d'espérer! »

La jeune fille comprit le mystère renfermé dans ce peu de mots; elle rougit, et rendit le dernier salut que l'inconnu lui fit en s'éloignant.

Rentrée dans l'intérieur de l'habitation, Marietta paraissait rêveuse, la Vénitienne faisait des signes d'intelligence à la jeune fille, enfin la fine cameriera dit à sa tante : « Il est fort bien ce jeune homme. »

La vieille femme ne répondit-pas, sa nièce reprit : « Qu'est-il donc venu faire ici?

— Ça ne te regarde pas, » et elle sortit.

« Oh! je le sais bien, moi, ce qu'il est venu faire, » dit la Vénitienne avec malice, dès que Marietta se fut éloignée. « Vous ne me le demandez-pas, Signora, mais je lis dans vos yeux que vous voudriez bien le savoir. »

La jeune fille ne répondit que par un sourire affirmatif. « D'ailleurs, continua la cameriera, tôt ou tard on sera bien forcé de tout vous dire, on ne vous mariera pas sans vous en avertir; si

ce jeune homme qui vient demander votre main est accepté par votre protecteur, il faudra bien que vous vous voyiez, que vous vous parliez; on ne s'épouse pas sans savoir si l'on se convient de goûts et d'humeur, et puisque ma tante s'obstine à garder le silence, moi, je puis vous avouer que j'ai intercepté quelques mots de leur conversation. D'abord il a fait beaucoup de questions, il voulait savoir le nom du protecteur de la Signora; mais on lui a refusé les renseignemens qu'il demandait, et c'était mal faire, car votre père d'adoption vous veut trop de bien pour se refuser à vous marier; aussi je présume qu'il grondera ma tante lorsqu'il sera instruit de la démarche de ce jeune homme.

— Comment, dit la jeune fille, il saura qu'un jeune homme est venu ici?

— Sans doute, si la sévère Marietta s'est refusée à lui livrer votre secret, elle ne s'est pas refusée à remettre une lettre à votre protecteur.

— Une lettre pour lui? » s'écria la jeune fille.

« Oui, Signora! Oh! si nous pouvions entr'ouvrir cette lettre, » dit la Vénitienne.

« Ce serait mal!

— Au contraire, Signora, il est bon de savoir à quoi vous en tenir pour préparer vos réponses; du reste, l'affaire vous regarde personnellement, il n'y a donc pas d'indiscrétion à vous en occuper.... Si je savais seulement où ma tante a serré cette lettre. Oh! peut-être dans sa boîte à ouvrage, attendez-moi, » et la folle Vénitienne disparut. La jeune fille interrogea son cœur. « Me marier avec ce jeune homme, que je connais à peine; mais l'aimerai-je? » Tant de pensées troublent facilement l'esprit d'une jeune fille de quatorze ans! Elle ne ressentait ni plaisir, ni peine, ni amour, mais la seule idée du mariage suffisait pour la faire rêver.

La Vénitienne revint, elle marchait sur la pointe du pied, ses yeux étaient brillans de joie; elle ferma la porte bien doucement, et tira la lettre de son sein. « La voici, Signora!.... »

La Napolitaine lui adressa un regard de repro-

che; elle ne prit pas la lettre qu'on lui présentait; elle tremblait à la pensée de l'indiscrétion qu'elles allaient commettre.

« Mais prenez donc, Signora, les momens sont précieux.

— Non, c'est très mal ce que tu as fait.

— Il n'est plus temps de me gronder, la faute est commise; il ne nous en coûtera pas plus pour savoir ce que ce billet renferme. Voyez, le cachet est encore humide, notre curiosité ne laissera aucune trace. Allons, du courage, Signora! » et la Vénitienne ouvrit la lettre. Enfin, la jeune fille lut le contenu de ce papier; le Napolitain s'exprimait en peu de mots :

« SIGNOR,

» J'ignore les droits que vous pouvez avoir sur l'ange que j'ai vu prosterné sous les voûtes de San-Gennaro; un instant a décidé de mon avenir. J'aime la jeune fille que Dieu a confié à votre garde; je vous la demande à genoux. Si elle est votre fille, je serai votre fils; si vous n'êtes que

son bienfaiteur, en vous rendant à ma prière, au lieu d'un être pour vous bénir, il y en aura deux.

» Le bachelier GIOVANNI. »

« Comme il s'exprime bien! » dit à voix basse la Vénitienne.

La jeune fille était pourpre et muette, ses yeux relisaient ces lignes expressives. La cameriera reprit le billet, le replia, appuya sur le cachet, puis courut remettre la lettre à l'endroit où elle l'avait prise.

Ce jour là, le prêtre vint plutôt que de coutume. Sa figure était pâle, ses yeux brillaient d'un feu sombre; ce jour là le baiser paternel resta sur ses lèvres. La jeune fille n'avait pas osé présenter son front à celui dont l'aspect sévère l'avait péniblement émue.

Il prit la main de la jeune fille qui restait immobile devant lui; il l'entraîna dans le cabinet où chaque jour il lui donnait ses leçons; il s'assit en

silence, son visage prit une singulière expression, puis il dit :

« J'avais pensé qu'ici tu serais à l'abri des persécutions de l'intrigue et des passions de ce monde, je me suis trompé; on te poursuit, jeune fille, et ton cœur, qui est déjà celui d'une femme, m'a caché ce mystère. Mais je connais tes moindres actions, je devine toutes tes pensées. Il est temps encore d'éviter le piége qu'on tend à ton innocence.

— Ses intentions sont pures pourtant, Signor.

— Tu lui as parlé! » s'écria le prêtre avec un sentiment indéfinissable. « Comment sais-tu ce qu'il pense ? »

La fille de la mendiante, pour la première fois, trembla comme une feuille devant les regards pénétrans de son mentor.

« Réponds-moi. Il est venu ici, aujourd'hui même. Je le sais! Tu lui as parlé, n'est-ce pas? Mais réponds-moi donc!

— Non, Signor, » dit la jeune fille en sanglottant.

« Mais comment sais-tu ?...

— Sa lettre.

— Quelle lettre ? » s'écria-t-il en se levant tout à coup.

« L'étranger l'a remise à Marietta, » reprit l'Italienne.

Alors il ouvrit la porte avec violence.

« Marietta ! » dit-il.

La vieille femme arrivait avec le papier que le prêtre lui arracha ; puis il rentra, ferma la porte, et se jeta sur son siège. Il considéra le cachet ; puis ses yeux perçans devinèrent la vérité sur les traits de la jeune fille.

« Tu as lu cette lettre ?

— Oh ! oui, pardonnez-moi, Signor ; c'est un péché que j'ai commis ; je m'en confesse à genoux, mais mon cœur n'est pour rien dans cette faute ; je ne savais pas que c'était si mal faire. Oh ! pardonnez-moi. » Et elle s'agenouilla.

« Relève-toi, dit-il, mais ce secret que tu as violé t'en fera connaître un autre que je voulais garder encore. »

Il ouvrit la lettre et la parcourut avec un coup d'œil rapide; puis sa bouche souriait, mais avec mépris. Il jeta la lettre après l'avoir froissée, puis il prit la main de sa protégée, l'attira à lui sur ses genoux. La jeune fille, heureuse de cette caresse, leva sur son bienfaiteur ses yeux encore humides de larmes, mais sa bouche souriait. Le visage du prêtre s'était coloré d'un feu qui embrasait ses regards; ceux de la jeune fille se baissèrent comme éblouis.

« Mon enfant, » dit-il en la pressant sur son sein; puis un baiser brûlant étouffa une autre parole qu'elle n'entendit pas. Ce fut comme l'empreinte d'un fer ardent qui fit frémir la jeune fille entre les bras qui venaient de l'étreindre; d'autres baisers succédèrent au premier, mais toujours plus enflammés, plus corrosifs; sur ses lèvres même, elle sentit une haleine brûlante qui aspirait la sienne. Elle fit de vains efforts pour sortir du cercle étroit où elle était enlacée; son visage se détourna de celui du prêtre, dont les traits étaient bouleversés par le délire.

Elle comprit le piége où elle était tombée, le pacte qui la liait à cet homme auquel sa mère l'avait vendue; elle entrevit le déshonneur auquel elle était vouée; des larmes de désespoir s'échappèrent de ses yeux et inondèrent son visage. Elle appela la force à son aide, et se débattit violemment. Un mot, un seul mot s'échappa de sa bouche.

« Grâce! grâce!

— Tu conçois maintenant ce que je vais répondre à cette lettre? » dit-il à la jeune fille éperdue. « Te donner à cet homme? Oh! non, non! tu m'appartiens à jamais! Te donner à ce Napolitain? moi! Aucun motif ne t'arrachera de mes bras! Car, vois-tu, jeune fille, je t'aime, moi, non pas comme un père, mais comme un amant. Il me faut ta possession, ton amour, tes baisers, ton ame; je saurai te soustraire à tous leurs regards, à leur séduction. Te demander à moi! Qu'il vienne donc en ce moment te chercher entre mes bras! tremblante de pudeur, humide de mes baisers! Car tu m'aimes, n'est-ce

pas ? C'est la vertu qui te fait verser des larmes ; ce n'est pas un autre sentiment ? Oh! ne me le dis pas, je serais trop malheureux d'entendre de ta bouche que tu ne m'aimes pas. Je n'ai pu m'abuser; tu m'aimes! oh! oui, tu m'aimes! »

Et son ardeur redoublait. Les forces de la jeune fille, épuisées par le combat qu'elle soutenait, faiblirent soudainement; elle pâlit et serait tombée inanimée, s'il ne s'était aperçu de son affaiblissement. Emporté par la pitié, il appela : les deux femmes accoururent au secours de la jeune fille.

Le prêtre se promena long-temps en silence. L'Italienne, assise et absorbée dans de tristes pensées, essuyait d'abondantes larmes qui coulaient de ses yeux. Bientôt du bruit se fit entendre au dehors. Il se leva et dit :

« Il faut me suivre. »

La jeune fille le regardait sans le comprendre. Il reprit :

« Amadina! »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Amadina s'arrêta au milieu de son récit, porta la main à ses lèvres comme pour retenir le nom qu'elle venait de prononcer. Elle pâlit en regardant Ernest; celui-ci était immobile.

« Quel nom ai-je prononcé, Ernest? reprit Amadina.

— Continue, j'avais deviné le nom de la jeune fille. »

Amadina cacha son visage dans ses mains.

« Oh! mon Dieu! Mais j'aurai le courage de te dire tout, Ernest, tout! » Elle reprit avec une nouvelle force :

« Amadina, me dit Urbani, car c'était le cardinal, tu ne peux désormais rester ici. Il me fallait une autre retraite pour te cacher à tout les yeux; je l'ai trouvée, suis-moi. »

Alors une force surnaturelle s'alluma dans mon sang, je répondis au cardinal : « J'ai fait le serment d'être votre fille, Urbani; je vous suivrai, je vous obéirai; mais rappelez-vous que je ne serai que votre fille! » Il jeta sur moi un regard sombre qui arrêta les paroles sur mes lèvres. Je le suivis, mais qu'elle fut ma surprise lorsqu'au jardin je trouvai ce vieillard qui s'était attaché à ma garde. Il souriait en voyant mon étonnement. Une voiture fermée nous conduisit à l'autre extrémité de Naples, dans des lieux arides et déserts. Là, captive, tourmentée par cet homme dont l'amour s'était changé en frénésie, en fureurs jalouses, mille projets bizarres tourmentaient mon esprit. La pensée de fuir m'obsédait. Sans les soins de cette Félicia, dont on avait voulu me séparer, je serais morte je crois! Des mois d'ennui et de dégoût s'écoulèrent lentement; chaque jour j'endurais le supplice de voir pleurer à mes pieds ce prêtre que j'avais regardé jadis comme mon père. Pendant tout ce temps, je ne sais quel sentiment le retint,

mais il n'osa plus renouveler ses caresses; un tourment singulier, un désespoir mystérieux l'agitait lorsqu'il était près de moi. Des mots incompréhensibles s'échappaient de ses lèvres; ses joues se creusaient, son teint devenait livide, on aurait dit qu'il était dévoré d'un poison secret. Un jour il faiblit à mes pieds, s'évanouit, on l'emporta de ma retraite, et quelques jours se passèrent sans qu'il vînt me visiter. Mais ce Léonard! cet espion! il était là, lui, il remplaçait son maitre, il me foudroyait de ses regards. Je conçus le projet d'échapper à tout prix à la tyrannie dont j'étais la victime; mais la fatalité m'avait sans doute inspiré cette détermination. Un soir, je vis Félicia lancer sur moi des regards mystérieux; mon esprit inquiet comprit que la Vénitienne avait quelques secrets à me révéler; je me retirai dans ma chambre; bientôt elle vint m'y trouver, puis elle me dit à voix basse :

« Du silence, Signora, Léonard a des oreilles qui percent les murs les plus épais; mais on peut tromper encore cet argus, et la preuve, la voici : »

Elle me présenta un billet; étonnée, je l'ouvrit; il était du bachelier de Naples.

« Signora, je connais tous vos secrets, j'ai « des espions aussi; si vous voulez vous affran- « chir du joug qui pèse sur vous, je puis vous en « faciliter les moyens. Je ne vous demande rien; « pas d'amour, pas de reconnaissance, c'est « votre liberté que je vous propose, et rien de « plus; fiez-vous à celle qui vous remettra ce « billet, votre consentement suffira pour que « vous soyez libre. »

Surprise du contenu de cette lettre, je regardai Félicia qui souriait.

« Répondrez-vous, Signora? me dit-elle.

— Oui!

— Il me faut la réponse ce soir, et cette nuit vous êtes libre, songez-y bien.

— J'y songerai! » Puis elle me laissa seule. Un combat violent se livra dans mon ame.

« Libre! Ce mot excitait bien des désirs;

mais fuir avec un homme que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas; pour échapper à une flétrissure rechercher un autre déshonneur, car c'était donner des droits à ce jeune homme qui s'exposait à tout pour me rendre la liberté. Oui, mais la liberté! mais échapper à la persécution, aux tourmens! Ma tête se perdait dans ce chaos de pensées; cependant j'avais promis de répondre, les momens étaient comptés, j'écrivis; à peine avais-je eu le temps de cacheter le billet que Félicia accourait effrayée :

« Le cardinal, Signora! » Puis apercevant la réponse que je tenais, elle l'arracha de mes mains et sortit. Te dirai-je, Ernest, tout ce que cette soirée devait avoir d'épouvantable pour moi! Oh! je frémis au moindre de ses souvenirs; mais si je me taisais tu ne connaîtrais pas la moitié des maux que j'ai endurés. Urbani, pâle, amaigri, l'œil creux, le regard sinistre, se présenta devant moi. Quelques jours avaient suffi pour graver sur son visage de profonds sillons qui rendaient son aspect plus repoussant, vu à travers l'horreur

qu'il m'inspirait. Je restai stupéfaite, il s'assit devant moi, croisa ses bras et me regarda. Je ne sais si ce fut dans son cœur qu'il trouva le feu qui brilla dans ses yeux, ils étaient étincelans.

« Vous avez failli être libre, Amadina, me dit-il d'une voix tremblante, encore une crise comme celle que j'ai endurée et vous étiez libre; m'entendez-vous, libre! Vous ne souriez pas à ce mot. Vous auriez été dégagée de vos sermens; la terre était à vous si la terre m'eût couvert. » Il sourit en parlant ainsi. « Mais je survis au mal, reprit-il, et vous êtes esclave. Oh! ce mot au moins fait impression sur vous, vous avez pâli en l'entendant sortir de ma bouche.

— Mais vous êtes donc un mauvais génie que je devais connaître un jour, m'écriai-je? Que vous ai-je donc fait pour me torturer ainsi?

— Ce que tu m'as fait! dis-donc ce que les hommes m'ont fait. Si je ne te possède pas, Amadina, nul homme sur terre ne te possédera. Tu me refuses ton amour, et tu cherches dans ton esprit quel mal tu m'as fait? Mais n'est-ce pas un

crime à mes yeux? Tu m'offres l'amour filial! Mon ame est trop brûlante pour un sentiment si froid, trop vaste pour une passion si étroite; c'est un amour d'Italienne que je demande à ton cœur; juge donc, au ravage que quelques jours ont fait sur moi, de la force de ma passion. Eh bien! voilà des années que cette chaleur dévore mon sein. Tu n'en vois que les étincelles! Oh! si l'on n'avait pas éteint le volcan! » Les heures s'écoulaient lentement : il était tard, Urbani, la figure cachée entre ses mains, accoudé sur la table, resta long-temps absorbé dans ses pensées; au moindre bruit il frissonnait comme s'il eût attendu qu'un événement prévu vînt le tirer de son apathie. Assise à l'autre bout de la chambre, perdue dans l'ombre, j'attendais avec anxiété qu'il se retirât. Que faisait donc là cet homme qui paraissait enchaîné à la place où il s'était assis? Un projet fermentait dans son esprit, il ne me parlait plus, mais il paraissait agité d'une inquiétude qui se manifestait dans tous ses mouvemens. Une pensée affreuse me poursuivait, le silence qui

régnait dans la maison me la fit croire déserte. Je n'entendais plus les pas de Marietta et de sa nièce. Je me jugeai seule avec cet homme, et je compris le danger que je courais. Serais-je trahie? Mes projets d'évasion lui sont ils connus? me disais-je; que va-t-il donc arriver, et qu'attend-il? S'il passe la nuit ici, oh! grand Dieu, le Napolitain sera-t-il averti par Félicia? Je n'existais plus, je roulais dans ma tête mille idées de défense, de vengeance même, s'il avait osé s'approcher de moi. J'adressais mes prières à Dieu, mais mon cœur ne se tranquillisait pas. Soudain un bruit confus se fit entendre au dehors, puis il s'approcha. Urbani se leva, pâle, les cheveux presque dressés sur son front.

« Avez-vous entendu, me cria-t-il?» La terreur s'empara de tous mes sens; je me levai pour fuir.

« Restez, me dit-il, la soirée n'est pas achevée. » Je retombai sur mon siége glacée d'épouvante.

Urbani prêtait l'oreille, un bruit de pas précipités s'approchait de la maison, on montait les

marches du perron; Léonard entre, le visage du hideux vieillard était plus affreux encore; Urbani recula à son approche. Léonard lui dit d'une voix lente: « Signor, il ne serait pas prudent à vous de quitter cette maison avant le jour. » Le cardinal trop agité ne comprit pas où son confident voulait en venir.

« Un homme vient d'être attaqué ici près, et je crois même qu'il a succombé en se défendant. »

Urbani frémit à ces mots; jusque-là je ne comprenais rien à ce mystère.

« Nous avons volé au secours de cet étranger, reprit Léonard, mais il n'était plus temps; il était blessé grièvement et sans connaissance, il tenait cette lettre à la main; j'ai jugé nécessaire de vous l'apporter, elle vous apprendra peut-être quel était cet homme. » Par une inspiration secrète je me levai, je m'approchai de Dominique, et reconnus, avec effroi, la réponse que j'avais écrite au Napolitain. Je poussai un cri aigu : « Vous l'avez assassiné, » m'é-

criai-je! Urbani, les poings serrés, les lèvres affreusement contractées, regardait Léonard qui restait impassible. «Non, dit ce dernier avec sang-froid, il se refusait à remettre ce papier aux hommes qui le lui demandaient; il a même voulu jouer avec son épée, on l'a désarmé; mais consolez-vous, il en reviendra bien corrigé de venir chercher des lettres cachées sous la pierre qui n'est pas loin de votre porte. » Alors les regards d'Urbani se dirigèrent sur moi; il tenait le fatal papier d'une main tremblante, il fit quelques pas pour s'approcher, en me montrant cette preuve qui allait m'accabler.

« Allez-vous commettre un nouveau crime? m'écriai-je. Ne vous suffit-il pas d'une victime? » Il s'arrêta et ouvrit le billet, après l'avoir lu, il me dit d'une voix agitée par la fureur :

« Ainsi tu me fuyais! Si je n'eusse été prévenu de ton coupable dessein, tu t'échappais cette nuit entre les bras d'un homme que tu ne connais pas, que tu n'aimes pas. » Léonard était sorti, j'étais encore une fois seule avec Urbani; ses

yeux restaient fixés sur moi d'une manière terrible, il me fascinait de ses regards; la fuite était impossible, le silence qui régnait autour de nous redoublait mes terreurs. Par un sentiment de crainte et d'espérance, je me laissai glisser de mon siége jusqu'à terre, et là, à genoux, les mains jointes, les yeux baignés de pleurs, j'attendis en prières le dénoûment de cette scène que je prévoyais devoir être effroyable. Urbani était près de moi, les bras pressés sur sa poitrine, d'où j'entendais s'échapper des soupirs étouffés; sa tête était baissée, son regard me contemplait à ses pieds, mes yeux se tournèrent vers le ciel, ils rencontrèrent les yeux d'Urbani. Oh! Ernest! Ernest, j'y lus ma condamnation.

« Grâce! m'écriai-je!

— Amadina! tu es à mes pieds à ton tour, me dit-il, un crime nous lie à présent, car tu es aussi coupable que moi; cette lettre m'a servi à le commettre, c'est ta main qui l'a écrite; c'est toi qui a tendu le piége où ce misérable est tombé. Relève-toi, Amadina, nous sommes égaux dans le crime:

je n'ai rien à te pardonner et tu ne peux m'accuser. Ce meurtre a marqué notre union secrète ; tu m'appartiens, Amadina, la victime a été sacrifiée par nos mains ! » Ces paroles tombèrent sur mon cœur et l'étouffèrent de leur poids. Deux bras nerveux me saisirent, m'enveloppèrent ; des larmes ! des larmes ! furent tout ce que je pus opposer à ses embrassemens. Eperdue, sans force, sans voix, je sentis cet homme m'enlever dans ses bras, puis une porte s'ouvrit, et se referma derrière nous, puis la nuit ; ses ombres épaisses enveloppèrent un supplice affreux, l'amour de ce prêtre était pour lui-même une torture, une agonie de sanglots ; ses baisers étaient humides de larmes, des blasphêmes étouffés expirèrent sur mes lèvres. Il maudissait le ciel et l'invoquait tour à tour. Il s'arrachait de mes bras comme avec horreur, et y revenait avec des désirs plus ardens encore. Ma tête se troubla, mon sang se glaça dans mes veines, il ne pressa bientôt plus qu'un corps inanimé. Le jour avait paru lorsque je r'ouvris les yeux entre

les bras de l'homme qui me possédait alors. Je regardai mon destin comme étant irrévocablement fixé; mes yeux ne versèrent plus de larmes, mais elles étaient dans mon cœur! une apparence de tranquilité, une froide résignation rendirent à cet Urbani une partie de sa sécurité. Tout espoir était perdu pour moi; flétrie, deshonorée à jamais, sans avenir, je me soumis au sort que la fatalité m'avait préparé. Les discours d'Urbani me firent concevoir l'affreuse vérité. « Tu ne peux plus être à d'autres maintenant, me disait-il, tu es au rang de ces femmes que la société méprise, que les hommes blasés recherchent, payent, et quittent avec dégoût : ton avenir n'est que dans moi; aucun sacrifice ne me coûtera pour adoucir l'esclavage dont ma jalousie ne t'affranchira jamais. » Enfin, que te dirai-je maintenant, Ernest; traînée, faible et soumise, à la suite de cet homme à chaque mission qu'il remplissait, nous parcourûmes l'Italie et je vis la France. Au milieu des richesses dont il m'entourait, abreuvée de dégoûts, d'ennui, les rêves

de la liberté revinrent à mon esprit, mais plus brûlans, plus séduisans encore. L'amour! cette passion que je croyais morte avant d'être née dans mon âme, je la sentis s'emparer de tous mes sens : c'est toi, toi, à qui il était réservé d'allumer en moi ce feu qui aurait fait le charme de ma vie si j'avais pu te l'offrir pur et vierge; mais les souillures dont je suis couverte ne me laissaient qu'une seule espérance, celle d'être ta maîtresse! Dis-le moi, Ernest, te sens-tu maintenant le courage d'oublier tout cela »

Pendant qu'Amadina parlait, elle avait glissé du tabouret sur lequel elle s'était assise, et était tombée aux genoux d'Ernest. Elle tenait une de ses mains, elle le regardait avec anxiété, avec terreur; lui, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux fixés sur cette figure suppliante, il était resté muet de pitié.

« Qu'il y a de différence, n'est-ce pas, Ernest, entre celle qui n'a pas à rougir et moi, qui suis à tes pieds, attendant une parole de consolation ou de mépris. »

En disant ces mots, Amadina avait laissé aller sa tête sur les genoux de son amant : encore toute émue de la terrible révélation qu'elle venait de lui faire, elle croyait lire sa condamnation dans les regards d'Ernest, et, s'abusant sur le silence qu'il gardait, la pauvre fille n'y voyait que la pensée d'une séparation cruelle. Elle cachait sa confusion et étouffait ses sanglots. Il s'aperçut de l'erreur dans laquelle elle était plongée ; il s'empressa de la relever et la serra contre son cœur.

« Mon Amadina ! tu es ingénieuse à te tourmenter, que ces larmes soient les dernières que tu verses sur tes souvenirs. » Il y eut encore un instant de silence, mais celui-là sécha les pleurs qu'Amadina venait de verser.

VIII

Reviendra-t-il?

Il revient, peut-être, et sa voix
Redemande encor sa maîtresse.

. . . . Hélas !
Le bien-aimé n'arrive pas.
Nina.

Durant quelquesjours, Ernest revint comme de coutume auprès d'Amadina; mais l'Italienne avait vu s'opérer un changement sur les traits et dans les manières de son ami; chaque fois qu'il paraissait devant elle l'expression du bonheur était sur le visage d'Ernest; mais, après quel-

ques instans il devenait rêveur, un sentiment pénible et mystérieux lui donnait un air froid et contraint qui glaçait le cœur d'Amadina. Silencieuse et rêveuse aussi, assise auprès de lui, elle n'osait détourner les yeux de son ouvrage pour les reporter sur Ernest; sa main tremblait sur la mousseline qu'elle n'entrevoyait parfois qu'à travers des larmes qu'elle essuyait furtivement.

Agité par une souffrance secrète, Ernest se levait et se promenait à pas lents dans le salon; alors Amadina levait les yeux, et ses regards se tournaient vers une glace qui lui retraçait fidèlement l'agitation d'Ernest; elle voyait avec chagrin le combat qui se livrait dans le cœur de son amant: c'était à sa fatale révélation qu'elle attribuait la cause du trouble qu'elle analysait en silence! Tout espoir était-il perdu pour elle? L'amour d'Ernest s'éteignait-il lentement, étouffé sous le mépris qu'elle lui inspirait? Ces tristes pensées devenaient la source de larmes plus abondantes, qu'Ernest surprenait par fois malgré le soin qu'on avait de les lui cacher. Il savait bien

que c'était lui qui les faisait couler et ne se sentait pas la force de les essuyer. Seulement il revenait prendre sa place près d'Amadina, et là, une conversation muette, un échange de pensées s'établissaient entre eux. Ils se comprenaient sans se dire un seul mot, ils souffraient tous deux, et ne pouvaient se demander une parole de consolation.

Epuisée par ce combat de quelques jours, Amadina prit la résolution de demander à Ernest l'état de son cœur. C'était peut-être, d'un seul coup, vouloir perdre tout espoir de ce bonheur qu'elle avait entrevu; mais elle ne se sentait plus la force de supporter cette irrésolution, cette incertitude, qui brûlait son sang d'une fièvre continuelle et la livrait à l'insomnie : « S'il me méprise, se disait-elle, il faut qu'il cesse dès aujourd'hui de me voir; si je me suis abusée sur son silence, il faut qu'il me dise toutes ses pensées. Je n'ai pu m'y méprendre, il combat l'affreuse impression qu'il ressentit en écoutant le triste secret que je lui ai révélé; cependant, au

prix de mon avenir même, je lui devais cet aveu. Il me fuira, peut-être, mais mon cœur sera satisfait, car du moins, je n'aurai pas trompé le seul homme que j'aie aimé, que j'aimerai toujours.»

Ernest, ce jour-là, arriva plus tard que d'habitude; son visage était pâle et souffrant; il prit la main d'Amadina qu'il pressa avec force, puis il s'assit en silence. Ses yeux étaient humides de larmes, c'était une douleur réelle qui ce soir-là se laissait voir sur les traits d'Ernest.

Amadina crut un instant s'être trompée; il lui semblait qu'un rayon d'espoir brillait pour elle à travers l'abattement de son ami; un moment elle eut la pensée que ce chagrin cachait un mystère dans lequel elle n'entrait pour rien; elle se reprocha même d'avoir soupçonné le cœur d'Ernest. Mais quelle était donc cette peine qu'il taisait; et pourquoi ne pas demander les consolations que l'amour seul peut donner? Elle s'approcha de lui, se pencha sur son épaule, lui prit la main, et dit, en effleurant de ses lèvres le front d'Ernest : « Qu'as-tu donc, mon ami? »

— Il faut nous quitter, » répondit-il, d'une voix tremblante et en détournant les yeux.

Amadina pâlit; ses jambes tremblèrent, sa main serra la main d'Ernest comme si elle avait cherché à la retenir; sa première pensée fut de tomber à genoux, mais la fierté colora son front; elle s'appuya sur un fauteuil, et s'y laissa aller muette, les lèvres tremblantes, le regard fixe, l'œil sec : elle resta quelques minutes immobile et attendant l'explication du peu de mots qu'Ernest venait de prononcer.

Il y eut un long silence... Enfin, Ernest reprit, en pressant sur ses lèvres la main de l'Italienne : « Amadina! ame de ma vie! tu m'accuses! plains moi plutôt.... Je t'aime et je souffre! je désire ta possession et crains de te posséder! Une voix que je ne puis faire taire parle plus haut que mon amour; c'est ta voix, Amadina; ce sont tes pensées qui ont éveillé en moi je ne sais quelle crainte, quel tourment; tu m'as appris à me défier de moi-même; c'est ton avenir que je rêve chaque jour et que je crains de com-

promettre; te le dirai-je? ce sont mes propres forces qui ont faibli devant le doute que tu as fait naître dans mon esprit en me demandant si j'aurais le courage de tout oublier; c'est ce monde que tu m'as fait entrevoir, ce monde, qui ne pardonne pas, qui s'est tout à coup élevé entre toi et mon amour; c'est une barrière que je voulais franchir et devant laquelle je suis resté sans force. Ecoute-moi, Amadina, il faut nous séparer pour un mois.

— Pour toujours! Ernest! » dit Amadina en sanglottant...

« Non! non! pour un mois, te dis-je; je te fais le serment que dans un mois nous nous reverrons, qu'au bout de ce temps nous serons l'un à l'autre, n'importe quel lien nous unira. Dans un mois je reviendrai près de toi.

— Je l'espère! » Ce mot fut dit si bas qu'Ernest à peine l'entendit.

La main d'Amadina était restée, humide et glacée, dans celle d'Ernest. «Mon Dieu, se dit-il, aurai-je la force de la quitter; » Puis pre-

nant une résolution violente, il serra sa maîtresse sur son cœur, s'arracha avec effort d'auprès d'elle, détourna la tête et sortit comme un fou.

Seule, Amadina resta pétrifiée à la place où Ernest l'avait quittée; son regard était fixé sur la porte qui venait de se fermer; puis elle s'élança sur cette porte, mais elle n'eut pas la force de l'ouvrir; son front, en se baissant, frappa le panneau et y resta collé; des pleurs s'échappèrent par torrens de ses yeux, et sillonnèrent de traces humides cette barrière qui ne devait s'ouvrir, pour Ernest, qu'après un mois. Encore, s'ouvrira-t-elle? Ernest tiendra-t-il sa promesse? Les doigts attachés à la fermeture de la porte, Amadina tomba à genoux, et s'écria, avec l'accent d'un profond désespoir : « Oh! c'est un éternel adieu! ». . . . .

. . . .

Il s'écoula lentement ce mois terrible, dont chaque jour était un siècle de souffrances pour Amadina. Après la première semaine, la fièvre du désespoir apaisée, elle sentit ses larmes se

sécher comme si la source en avait été tarie. « Que faire? » se dit-elle le matin qui suivit une nuit d'insomnie. Alors elle chercha dans son esprit toutes les consolations qui peuvent engourdir les peines du cœur. « Si je pouvais le voir malgré lui, sans qu'il s'en doutât, oh! que je serais heureuse! pensa-t-elle. Le voir un seul instant, ce serait renouveler le courage dont j'ai besoin pour atteindre la fin de cette douloureuse épreuve. Mais pourquoi n'essayerais-je pas? Il ne me verra pas, il ne pourra deviner que je serai près de lui, cachée par un rideau diaphane, les yeux continuellement attachés sur les fenêtres de sa demeure. Oh! je le verrai! Mon Dieu! pardonne-moi, j'ai tant souffert! Ce seul espoir est déjà un moment de bonheur. » Amadina et Félicia partirent d'Auteuil, toutes deux voilées, cachées sous des vêtemens qu'Ernest ne pouvait connaître. Bientôt elles furent près de la maison qu'il habitait. Vis-à-vis était un hôtel meublé, de modeste apparence, qui offrit à Amadina le moyen qu'elle avait imaginé pour se rapprocher

d'Ernest. Elle trembla en demandant une chambre qu'on s'empressa de lui donner; elle ne prit pas garde à l'aspect misérable de la demeure qu'elle allait habiter pour quelques jours. Ses yeux étaient déjà fixés sur la fenêtre d'Ernest, mais elle était fermée; les rideaux n'ondulaient pas, rien n'annonçait l'existence dans l'appartement qu'il occupait. « Il est sorti, » se dit-elle. La journée s'écoula sans qu'Amadina voulût quitter la place où elle était enchaînée. Ernest ne parut pas; la nuit vint, nulle clarté ne se fit voir à travers les plis des rideaux. Amadina, cachée par l'ombre, avait ouvert sa fenêtre et s'était penchée au-dehors. Chaque homme qui passait dans la rue attirait ses regards. Ernest ne rentra pas cette nuit-là; l'Italienne la passa toute entière à l'attendre.

Tremblante par le froid de la nuit, agitée par l'inquiétude, le cœur oppressé par des pensées de jalousie, elle vit le jour paraître sans avoir songé au sommeil. Elle vit le jour avec joie; avec lui elle espéra voir paraître Ernest. En vain

Félicia voulut l'arracher de cette fenêtre, elle résista et resta encore une journée, pendant laquelle elle ne vit point l'objet de ses désirs. Les pleurs revinrent à ses yeux. « Il m'oublie, disait-elle à Félicia en sanglottant, peut-être est-il déjà consolé; peut-être est-il auprès d'une autre femme qui aura su, mieux que moi, le retenir. Oh! malheureuse que je suis! Pourquoi l'ai-je vu? pourquoi lui ai-je livré mes secrets et mon cœur? » . . . .

Enfin elle quitta la place où elle était restée trente heures sans sommeil; ses yeux ne se fermèrent qu'après avoir obtenu de Félicia la promesse de veiller à sa place, et de l'avertir au premier indice qui annoncerait la présence d'Ernest. Trois jours se passèrent dans cette attente. Par des renseignemens recueillis avec mystère, elle sut que depuis long-temps Ernest n'avait pas reparu chez lui. Des milliers de pensées se croisèrent, se succédèrent dans l'esprit de l'Italienne pendant ces trois jours qui, loin d'avoir apporté du soulagement à ses maux, augmentèrent le

désespoir qui dévorait son ame. Elle sortit de cette chambre suivie de Félicia, et ne sachant à quoi se résoudre. Elles marchèrent long-temps en silence. Enfin, Amadina dit avec des larmes dans la voix :

« Encore quinze jours à vivre en proie à cette agonie. Oh! Félicia! Félicia! Mais conseille-moi donc! N'as-tu plus d'espoir pour me bercer? d'illusion à m'offrir? Oh! qu'as-tu fait, Félicia? C'est toi qui m'as entraînée dans cet abîme; ce sont tes conseils qui m'ont perdue. Vois comme je suis malheureuse avec cet amour que tu me peignais sous des couleurs si brillantes. Oh! pardonne-moi ces reproches, ma bonne Félicia, je ne sais ce que je dis; je l'aimais avant que tu ne me parlâsses de lui; c'est moi qui me suis livrée à un fol espoir qui ne devait jamais se réaliser.

— Calmez-vous, Signora, on pourrait vous entendre.

— Tu as raison. Mais où sommes-nous donc? »

Tout en parlant, Amadina et Félicia traver-

saient la place de Notre-Dame. L'Italienne souleva son voile, et ses yeux s'arrêtèrent sur la façade de l'Hôtel-Dieu; des hommes, portant un brancard sur lequel gémissait un malheureux, passèrent près d'elle; l'aspect de la souffrance trouva de là sympathie dans le cœur d'Amadina; elle entraîna sa cameriera vers l'hospice, monta les marches qui conduisent au vaste péristyle, qu'elles traversèrent. Elles se trouvèrent bientôt au milieu des longues files de lits de douleur qui garnissent ce temple ouvert à toutes les misères humaines. Un sentiment religieux étouffa dans l'ame de l'Italienne les souffrances morales qui l'avaient torturée; ses yeux se promenaient lentement sur ces visages amaigris, sur ces faces voilées par le froid de la mort ou pourprées par une fièvre aigue. Elle écoutait en silence le râle d'une agonie et le murmure d'une prière; elle contemplait avec respect ces saintes femmes qui, penchées sur les infortunés qu'elles consolent, respirent les miasmes putrides qui s'exhalent autour d'elles. « Que de vertus! se

disait Amadina. O mon Dieu! quels anges vous avez envoyés sur la terre pour nous consoler! »

Elle s'était arrêtée près d'un lit où une jeune sœur remplissait la mission qui lui avait été confiée; c'était un vieillard que cette fille du ciel aidait à mettre sur son séant. Amadina présenta en rougissant une pièce d'or à l'infortuné, qui la prit d'une main décharnée et tremblante. La religieuse jeta sur l'Italienne un regard de reconnaissance.

« C'est une bonne œuvre que vous venez de faire, Madame, lui dit-elle; ce malheureux a une femme et des enfans, c'est pour eux que je vous remercie. » Amadina fut heureuse.

La sœur s'éloigna du lit pour voler au secours d'un autre malade; Amadina l'arrêta et lui dit d'une voix douce et suppliante :

« Pardon, Madame, mais un mot, je vous en prie.

— Oh parlez!

— Avez-vous souffert dans la vie?

— Oh oui! en écoutant gémir tant de malheu-

toujours élevé vers lui. Non, Madame, nous ne connaissons les pleurs et les passions que par les peines qui les suivent; l'adversité pour nous n'existe pas, puisqu'il n'existe pas pour nous de fortune. »

La religieuse se tut, salua, et s'éloigna en se disant en elle-même : « Pauvre infortunée, c'est peut-être une victime des erreurs de ce monde. Mon Dieu! ayez pitié d'elle. » La sainte fille priait le ciel pour Amadina. Celle-ci, confuse, et comprenant bien qu'elle ne pouvait pas se juger digne de voir s'accomplir pour elle le projet qu'elle avait osé former, entraîna Félicia; elles sortirent de l'hospice, et retournèrent à Auteuil.

. . . .

Enfin, le dernier jour de ce mois éternel s'était levé : plongée dans l'apathie que l'habitude de souffrir avait amenée, Amadina le vit paraître sans éprouver les transports qu'elle avait rêvé à son approche. Elle passait alternativement de l'espérance à la crainte; Ernest avait fait serment de revenir près d'elle en ce jour tant désiré,

et pourtant elle n'eut pas la force de se parer pour le recevoir. Elle n'osait réfléchir sur les suites de cette journée; elle n'osait penser à ce qu'elle serait le lendemain. « N'importe quel lien doit nous unir, je reviendrai près de toi, a dit Ernest, demain donc, je serai sa femme ou sa maîtresse; je l'ai rendu le maître de faire de moi une femme honorable ou flétrie! quel destin va-t-il m'apporter? qu'il tarde donc! mon Dieu, viendra-t-il? » En vain, ce jour-là, Félicia voulut paraître gaie; en vain elle essaya tous les ressorts de son imagination pour animer sa maîtresse; l'Italienne n'écoutait pas, n'entendait pas les paroles que lui adressait sa cameriera.

La journée s'écoulait. Le regard d'Amadina suivait, sur l'émail de sa montre, la course lente et régulière de l'aiguille qui lui montrait les heures qui se succédaient. L'infortunée se levait, marchait au hasard, s'asseyait, se relevait encore; tout à coup elle s'écria d'une voix sourde : « Il n'arrive pas! que cette journée est longue! Mon Dieu! c'est la plus lente de toutes celles

que j'ai passé depuis qu'il m'a quittée. Déjà six heures! mais le jour va finir! mais il ne viendra donc pas? oh! c'est affreux de souffrir comme je souffre! il est bien cruel, cet Ernest que je croyais si bon? Félicia, écoute donc, oh mon Dieu! n'entends-tu pas? Non! mais non, je m'abuse; le sang bourdonne dans mes oreilles, il me passe des vertiges devant les yeux; ma bouche est sèche. Félicia, va donc sur la route. Non! non! reste; il ne faut pas qu'il s'aperçoive que je l'attends, ce serait augmenter son triomphe. » Sept heures sonnèrent. Amadina, le visage caché entre ses mains, semblait chercher à ne pas entendre vibrer le timbre de la pendule dont chaque coup la faisait frissonner; elle resta inanimée, la tête appuyée sur sa table. Le soleil descendait à l'horison; l'ombre du salon s'épaississait de moment en moment.

Félicia, les larmes aux yeux, s'approcha de sa maîtresse, et lui dit d'une voix suppliante :

« Signora, du courage, donc!

— Laisse-moi, Félicia! s'écria Amadina en

relevant tout-à-coup la tête, laisse-moi, te dis-je; il ne viendra pas! » Puis elle se leva. « Oui, reprit-elle, j'en aurai, du courage ; et tu le verras, si je suis capable d'en avoir. »

Ses yeux étaient égarés; elle tremblait, ses dents claquaient; elle ouvrit la porte d'un cabinet. Félicia, inquiète, la suivit. Amadina ouvrit un secrétaire, prit un portefeuille dont elle brisa le secret.

« Tiens, prends, dit-elle à Félicia, en lui présentant plusieurs billets de banque; mais prends donc !

— Que voulez-vous faire, Signora?

— Tu le sauras. » Puis elle prit une boîte de bijoux, la mit entre les mains de Félicia, qui tremblait comme une feuille.

« Prends tout, c'est pour toi tout cela ! Va-t'en.

— Signora, que vous ai-je fait?

— Rien! rien! folle; va-t'en, je n'ai plus besoin de toi. Laisse-moi seule; je veux être seule au monde maintenant. Va-t'en, Félicia!

— Ma bonne maîtresse! » Et la Vénitienne se laissa tomber à genoux aux pieds de la Napolitaine.

« Ma chère maîtresse, pourquoi me chasser? que vous ai-je fait? Oh non! non, je ne vous quitterai pas. »

Les bijoux et les billets de banque roulèrent aux pieds de Félicia, qui venait de s'emparer de la main d'Amadina qu'elle couvrait de larmes et de baisers. Celle-ci était tombée sur un siège, et ne paraissait pas entendre les accens de désespoir de sa cameriera. Tout à coup la sonnette retentit au bout du jardin; les deux femmes, comme frappées de la même étincelle, se trouvèrent debout; leurs yeux semblèrent se confondre dans le même regard, puis deux cris furent poussés en même temps. Ces deux cris étaient pourtant des mots, mais dans le langage d'un cœur qui éclate. « C'est lui! » voulaient-ils dire. Les deux Italiennes s'élancèrent dans le salon. Félicia, penchée à la fenêtre, écoutait en tremblant; Amadina, appuyée sur le dossier

d'un fauteuil, frissonnait et souriait convulsivement.

« C'est lui, Signora !

— C'est lui! lui! Oh! mon Dieu, je ne l'attendais plus! »

Elle ne put faire un pas, ses yeux s'étaient fermés; elle faiblissait; elle serait roulée sur le parquet si deux bras ne l'eussent enlacée assez à temps.

« Ernest! Ernest!

— Mon amie! Amadina!

— C'est toi! c'est bien toi, Ernest. Tu ne m'as donc pas abandonnée?

— Non, non; je reviens pour ne plus nous quitter, mon Amadina!

— Oh! mais il y a de quoi mourir, Ernest; souffrir autant, et ne pas mourir quand on arrive à tant de bonheur. Oh! mais c'est inconcevable, jamais je ne m'aurais cru tant de force. »

Et elle pleurait sur le sein d'Ernest. Celui-ci la couvrait de baisers, la serrait dans ses bras avec amour, avec délire.

« Comme tu dois m'avoir accusé, mon Amadina? J'en conviens, j'ai été bien cruel; mais si tu savais aussi combien j'ai souffert pour accomplir la tâche que je m'étais imposée. Mais j'ai voulu connaître mes forces, j'ai voulu savoir si mon amour résisterait à l'absence, si des pensées d'amour-propre domineraient ma passion; j'ai étudié dans le silence et la méditation les secrets que tu m'as révélés, et qui avaient éveillé en moi cette méfiance de moi-même. J'ai interrogé ce monde que je craignais, et dont je redoutais le jugement; j'ai fouillé d'un œil inquiet e observateur sous l'enveloppe de vertu qui le couvre; j'ai soulevé le voile qui cache des ignominies rachetées par l'astuce et l'hypocrisie. Que de plaies j'y ai trouvées! que de dégradations recouvertes d'habits somptueux! que de bassesses cachées sous un sourire méprisant! que de honte j'ai vue sur ces fronts recouverts d'un vernis de fierté! Dans ce tourbillon, qu'on appelle la bonne société, j'ai vu l'adultère sourire à l'adultère; j'ai vu la courtisanne encensée

par celui qui venait de flétrir une réputation conquise par vingt ans de vertu. J'ai traduit les idées morales de ce monde, et je n'y ai trouvé qu'immoralité, qu'infamie! J'ai vu ces filles au corps vierge, à l'esprit dépravé; ces filles qui se contentent de dire : « Je n'ai pas cédé! » mais qui portent sur elles les traces de leur imagina-gination libertine. J'ai appris à mépriser ces femmes flétries, usées, avant d'être jetées entre les bras d'un homme usé lui-même. A chacune de ces créatures, qui me souriaient, je te comparais, toi, victime d'un infâme trafic! je te voyais jeune, belle, pudique et vierge; je brûlais à la pensée de te revoir; je rougissais au souvenir de mon hésitation. Oh! je me connais maintenant! Amadina, demain je serai ton époux!

— Demain, Ernest! Oh! mon ami, que je suis heureuse! »

Le visage d'Amadina devint radieux.

« Oui, tout est préparé pour te recevoir.

— Mais comment as-tu fait?

— Oh! c'est là le mystère. Il y a long-temps que dans un des tiroirs de ta toilette, laissé par hasard ouvert, je vis un portefeuille; poussé par la curiosité, par l'inquiétude, que sais-je? je l'ouvris, et je n'y trouvai que tes papiers de famille et cette lettre. »

Ernest présenta à Amadina, qui était devenue tremblante, la lettre de Dominique.

« Ne tremble pas : c'est moi qui devrais rougir d'avoir osé porter une main indiscrète sur les secrets qui t'appartiennent. Cette lettre est belle, Amadina, tu peux la conserver; bien loin d'exciter en moi la jalousie, elle a contribué à faire sortir de mon cœur les autres sentimens qui se mêlaient à mon amour. Grâce à ces papiers, j'ai pu lever tous les obstacles; rien ne s'oppose plus à notre union. Je n'ai pas voulu que notre mariage se fît ici, dans cet étroit espace tout est éclat, dans Paris on passe inaperçu, c'est ce que je désire. »

La fin de cette journée fut belle pour Ernest et Amadina; vingt projets de plaisirs, de voyages

de bonheur, furent arrêtés entre eux; mais les préparatifs du lendemain forcèrent Ernest à se retirer plutôt qu'il ne l'aurait voulu, pour laisser à son amie et à Félicia le temps de se préparer. Il partit après avoir promis de venir à l'heure indiquée; mais ce lendemain devait laisser dans l'esprit d'Ernest et de l'Italienne un souvenir ineffaçable.

IX

Minuit.

C'est l'heure où le cauchemar s'asseoit sur la poitrine de l'homme; où le fer de l'assassin brille dans l'ombre; où la jeune vierge voit tomber feuille à feuille la fleur qu'elle ne pourra remplacer. . . . .

FRANCK-HERMAN.

Dans un riche appartement attenant aux bâtimens de l'archevêché de Lyon, Dominique cachait depuis plus d'un mois un sombre désespoir, qui, loin de s'affaiblir par l'éloignement, s'augmentait chaque jour dans la solitude où il restait plongé. Il recevait des lettres qui alimen-

taient son amour pour Amadina, et le dévoraient de jalousie. Léonard, resté à Paris pour terminer les affaires du cardinal, connaissait jusqu'à la moindre circonstance de la retraite d'Amadina; il savait les assiduités d'Ernest, les projets de mariage, sa publication, le jour fixé pour la cérémonie, l'heure même; et le rusé vieillard, qui croyait rendre un véritable service au cardinal en faisant épier l'Italienne, envoyait poste par poste le journal de ses informations.

La résolution de Dominique n'avait pas tenu contre le tourment que ces nouvelles augmentaient chaque jour. Il venait de recevoir la dernière lettre qui lui annonçait que le 8 juillet, à minuit, serait célébré, en l'église de Saint-Sulpice, le mariage entre Ernest Sainville et Amadina Piétri; cette nouvelle avait porté le dernier coup au cœur du malheureux. Encore six jours, et Amadina était à jamais perdue pour lui : son délire devint effrayant; enfermé dans son cabinet, il déchirait sa poitrine, maudissait la vie, souriait à l'idée de se donner la mort; mais,

mourir sans la revoir! cette fin lui paraissait horrible. Partir fut sa première pensée; tenter encore un effort auprès d'elle fut son dernier espoir, et se tuer à ses yeux son projet irrévocable. Une fois en possession d'une idée fixe, il se calma, présida avec activité aux apprêts de son voyage, et le soir même de ce jour, une chaise de poste sortait de Lyon et volait sur la route de Paris, entraînant Dominique, qui ne sentait l'existence que par les souffrances morales qu'il endurait. Quarante-huit heures après il revit Paris; à son approche, il frémit comme un patient en apercevant l'échafaud.

Il faisait nuit, les galeries latérales de l'église Saint-Sulpice n'étaient éclairées que par la pâle clarté de quelques cierges qui brûlaient, allumés par la dévotion des fidèles. Deux femmes, prosternées sur les marches d'une chapelle, étaient absorbées dans la prière et la méditation : un murmure confus s'échappait de leurs lèvres; aucun bruit ne vint les distraire jusqu'au moment où des pas se firent entendre sous les arceaux de la galerie.

Un prêtre était sorti de la sacristie et s'avançait lentement vers un confessionnal; l'une des deux femmes, en le voyant entrer dans le tribunal de la pénitence, se leva, et alla se prosterner à la place où l'on vient chercher la rémission de ses fautes; elle tremblait, et sa tête resta longtemps posée sur l'appui de chêne du confessionnal : elle se receuillait sans doute. Le prêtre était silencieux aussi, des soupirs profonds s'échappaient de son sein : c'était peut-être l'immensité du pouvoir qui lui avait été confié et la sainteté de la mission qu'il remplissait qui agitaient son cœur; enfin, quelques mots étouffés résonnèrent dans l'étroit espace où il était assis. La pénitente leva la tête, et son oreille s'approcha de la grille par laquelle de consolantes paroles passèrent tant de fois; mais elle ne distingua qu'un bruit confus qu'elle prit pour une prière; elle y joignit la sienne, puis attendit encore. Surprise de l'abattement dans lequel le prêtre paraissait plongé, elle dit, en approchant ses lèvres de la grille :

« Mon père, je viens me confesser. » Une haleine brûlante se fit sentir près de sa bouche; un bruit, comme celui d'un baiser, résonna sur le grillage qui les séparait; elle rejeta sa tête en arrière et resta pétrifiée.

« Amadina! » Ce mot fut prononcé d'une voix sourde...

L'Italienne se cacha la figure dans ses mains, elle venait de reconnaître Dominique!

« Amadina, pardonne-moi, écoute-moi encore une fois, de grâce!

— Mon Dieu! mon Dieu! » balbutiait l'Italienne.

« Amadina! seras-tu sans pitié?

— Silence! oh! taisez-vous. Dans ces lieux, Dominique! vous ne craignez donc pas Dieu? voulez-vous m'entraîner à commettre une profanation? Oh mon Dieu! pardonnez-lui! ayez pitié de moi!

— Je ne te demandes rien, Amadina; que de m'écouter un instant.

— Non! non!

— Veux-tu me voir périr à tes yeux? entendre mon dernier soupir glisser à travers ce grillage? veux-tu marcher sur mon corps pour sortir de ce confessionnal? eh bien, tu n'as qu'à faire un mouvement pour me fuir, et je me frappe de ce fer. » Une lueur incertaine refléta aux yeux d'Amadina sur la lame éfilée d'un stylet, elle resta muette et glacée d'horreur.

« Ah tu restes! tu as pitié de moi! je reconnais ton ame! Mon Amadina, mon enfant, que vas-tu faire? Cette nuit, un lien indissoluble va t'enchaîner à un homme que tu aimes, de cet amour que je te demandais à genoux; mais lui, lui! t'aime-t-il comme je t'aime? est-ce comme un dieu qu'il t'adore? Oh non! c'est une femme qu'il désire; mais une fois satisfait, que lui restera-t-il pour toi? le mépris. » Amadina frémit. « C'est ma mission que je remplis en faisant luire à tes yeux cette affreuse vérité; pour un instant de bonheur, une existence de souffrance se prépare pour toi; des reproches continuels, l'isolement, l'abandon, une mort lente; voilà

par quelle vengeance il te fera expier une faute dont moi seul je suis coupable. Que t'offrais-je, moi?

— Oh! Dominique, qu'osez-vous me rappeler? vos offres sont des blasphêmes ici, je ne puis les entendre, taisez-vous, ou j'appelle à mon secours un autre prêtre.

— Appelle, Amadina, il aura peut-être plus pitié de moi que tu ne le penses : il s'agenouillera près de mon corps pour arracher de ma poitrine le fer que tu y auras enfoncé sans pitié.

— Dominique! Dominique! les foudres du ciel sont donc sans pouvoir sur vous? Vous pouvez donc commettre un crime sans craindre de châtiment? Vous vous riez donc du Dieu que vous enseignez, et vous oubliez que pour vous punir sa main peut s'étendre sur vous?

— Qui te dit, Amadina, que ce n'est pas elle qui tient mon cœur en ce moment, que ce n'est pas elle qui allume cette fièvre qui brûle mon cerveau? A ta voix, Amadina, j'ai cru entendre une voix terrible me crier : damnation! C'est sans doute les prémices du supplice que Dieu nous

réserve à nous, prêtres parjures, qui osons trahir les ordres qu'il nous donne, qui déshonorons ces habits sous lesquels toutes les passions doivent être assoupies. Eh bien, c'est de la pitié que je te demande pour les tourmens qui commencent pour moi; c'est ton intercession entre Dieu et moi dont j'ai besoin; c'est ton ame vierge que je voudrais que tu misses entre la mienne et l'enfer, Amadina! »

Accablée par la douleur et l'effroi, l'Italienne étouffait sous ses mains des sanglots qui auraient éveillé de nombreux échos sous les voûtes de l'église; mais Félicia avait cru distinguer des gémissemens s'échapper du confessionnal, elle s'était approchée avec précaution. Elle entendit les plaintes de sa maîtresse et les accens confus de la voix de Dominique qu'elle ne reconnut pas. Elle s'arrêta inquiète, puis elle attribua cette agitation à la rigueur de la pénitence et à l'énormité des fautes d'Amadina.

« Enfin, reprit l'Italienne avec un accent sourd et déchirant, que me demandez-vous donc?

— La vie, Amadina, la vie! Ce mot renferme tout ce que je te demande; je ne puis vivre sans toi; aux deux mois d'agonie et de convulsion que je viens de passer loin de toi, je ne puis ajouter quelques jours de plus. Mon cœur ne peut suffire à tant de douleurs, il faut qu'il cesse de battre ou que tu calmes d'un seul mot ses tourmens; il faut m'écraser ou me relever. »

Ces paroles rendirent quelque force à Amadina, elle répondit :

« Dominique, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : devant la loi je suis l'épouse d'Ernest Sainville, et ce soir je la serai devant Dieu.

— Ce soir, Amadina, s'écria Dominique en s'élançant hors du confessionnal, j'aurai cessé de vivre.... »

Félicia, en entendant ces derniers mots prononcés par Dominique, se jeta au devant de sa maîtresse, craignant la vengeance du cardinal qu'elle avait reconnu; mais celui-ci disparut à grands pas sous les voûtes de la nef.

Amadina éperdue saisit le bras de Félicia

qu'elle entraîna hors l'église; la voiture qui les avait amenées partit. Le sanctuaire redevint silencieux jusqu'à l'heure à laquelle devait se conclure l'union d'Ernest et de l'Italienne.

La douzième heure de la nuit venait de sonner, son tintement bourdonnait encore dans les tuyaux métalliques de l'orgue. La chapelle de la Vierge était éclairée par le feu des cierges, leur clarté faisait saillir les ombres découpées de l'autel du chœur, qui, vu de la grande porte, représentait la silhouette d'un immense catafalque. On aurait pu croire qu'on préparait le sanctuaire pour une cérémonie funèbre. Le roulement prolongé de plusieurs voitures résonna au-dehors. Le bruit cessa; une porte fut ouverte, et les pas de plusieurs personnes se firent entendre dans l'obscurité de l'église. Ernest conduisait à l'autel son Amadina... En passant à côté du confessionnal où, quelques heures auparavant, elle avait revu Dominique, l'Italienne sentit sa main trembler dans celle d'Ernest; les dernières paroles du cardinal revinrent à son oreille; elle jeta un

regard autour d'elle et ne vit qu'Armand et les amis d'Ernest qui devaient leur servir de témoins; sa terreur se calma. Parvenue à la chapelle, elle se prosterna et attendit en prière l'instant qui devait décider pour elle du reste de sa vie. Malgré la solemnité qui s'apprêtait, elle ne put bannir de ses pensées l'image du cardinal et les derniers mots qu'il lui avait adressés en s'éloignant d'elle.

Dans sa prière elle implora Dieu pour lui.

La cérémonie nuptiale était commencée ; six personnes agenouillées devant l'autel écoutaient silencieusement les prières du prêtre qui célébrait. Le silence et l'obscurité qui régnaient dans les autres parties de l'édifice les pénétraient d'un saint respect. Aucun des quatre témoins, y compris Armand, qui d'ordinaire riait des choses les plus sacrées, n'eurent des idées profanes... Il serait peut-être bien plus religieux que ces célébrations ne se fissent toujours qu'à la dernière heure de la nuit.

Ernest venait de passer l'anneau d'or au doigt d'Amadina. Un homme avait frémi ; un homme,

perdu dans l'ombre, appuyé sur une colonne à l'entrée d'une des galeries, avait étouffé un sourd gémissement.

Une seule personne l'avait entendu, c'était Amadina. Elle trembla, son front se mouilla d'une sueur froide, sa main gauche s'attacha au dossier de la chaise sur laquelle elle était agenouillée, sa main droite serra avec force la main d'Ernest qu'elle saisit tout à coup; on aurait dit qu'elle craignait qu'une force invisible ne vînt l'arracher de l'autel où son amant l'avait conduite.... Ernest s'aperçut de son trouble, se pencha à son oreille, et lui dit à voix basse :

« Mon Amadina, à toi pour la vie!.. » Une commotion électrique passa dans tous les sens de l'Italienne; la pensée du cardinal s'éloigna de son esprit, elle prononça « oui! » avec amour, avec force.

Un second gémissement plus distinct résonna sous la voûte; une ombre passa devant la chapelle: tous les regards s'étaient tournés vers l'endroit où le bruit avait résonné, mais l'ombre se perdit dans l'obscurité, on n'entendit plus qu'un

bruit de pas pressés, qui s'éloigna et se perdit dans la profondeur de l'église.

A la surprise succéda l'effroi; Amadina était tombée presque sans mouvement entre les bras d'Ernest.

On lui prodigua des secours empressés, elle revint à elle, mais agitée par la frayeur, elle supplia Ernest de l'éloigner de ces lieux... Il l'enleva dans ses bras, traversa l'église, en la pressant sur son cœur, en lui prodiguant les doux noms d'épouse, d'amie. Arrivé à la porte de côté où les voitures attendaient, un homme s'offrit tout à coup aux regards d'Ernest; cet homme lui barrait le passage; Ernest s'arrêta surpris, puis recula de quelques pas comme saisi d'un secret effroi. Amadina avait reconnu Dominique; elle poussa un cri déchirant et perdit tout-à-fait connaissance.

« Amadina! c'est sur mon corps que tu passeras avant d'appartenir à Ernest Sainville. Amadina, adieu!.... » Un gémissement affreux, un râle de mort sortit de la gorge où avaient passé ces paroles.

Puis un corps tomba lourdement devant Ernest, qui recula épouvanté en serrant convulsivement Amadina sur son sein.

Il s'élança dans la première voiture ouverte devant lui, en commandant au cocher de partir au galop; une seconde après ils étaient loin du lieu où cette scène affreuse venait de se passer.

CONCLUSION.

La Couronne de la Vierge.

La virginité est un être moral, une vertu
qui ne consiste que dans la pureté d'un cœur.
BUFFON.

Armand et les trois autres témoins s'empressèrent de donner des secours à Dominique, qui se roulait sur le parvis en appelant la mort à grands cris. Le stilet avec lequel il s'était frappé était tombé loin de lui; il maudissait sa main mal affermie qui n'avait pu frapper un coup qui

pénétrât jusqu'à son cœur; on l'emporta avec peine; il se débattait, et disait à ceux qui l'entouraient : « Laissez-moi mourir, et n'accusez personne ; » Puis il dit au médecin qui pansait sa blessure et qui voulait le forcer à garder le silence : « C'est en vain que vous essayez de m'arracher à la mort que j'appelle, elle viendra, je la sens qui s'approche; cette blessure est légère comparativement à celle que que vous ne pouvez apercevoir. Votre science est sans pouvoir sur celle-là. » Il prononça ces derniers mots en appuyant la main du médecin sur son cœur; puis se tournant vers Armand, il ajouta : « Vous êtes un ami d'Ernest Sainville; tenez, portez-lui cette lettre que j'avais caché sur mon cœur; elle renferme un secret que je ne voulais lui livrer qu'en mourant; lorsqu'il le connaîtra, mon désir sera satisfait. » Il se tut; mais ses regards se portèrent sur une statue de la Vierge placée dans une niche au fond de la pièce, ses yeux restèrent long-temps fixés dans la même direction, puis il reprit : « Otez cette

couronne qui décore le front de cette froide figure, donnez-la moi. »

Armand s'empressa de satisfaire les désirs de Dominique, il détacha la couronne et la déposa entre les mains tremblantes du blessé, qui la considéra long-temps en silence. Ses lèvres se po- sèrent plusieurs fois sur les fleurs qui composaient cette couronne, et il dit à voix basse : « Elle n'a pas osé se parer du symbole de l'innocence... Pauvre fille! » En présentant cette couronne à Armand, il ajouta : « Donnez-lui ces fleurs, elle était digne de les porter; maintenant, adieu! laissez-moi. »

L'esprit agité par le mystère renfermé dans les paroles de Dominique, Armand était muet et pensif; ses yeux restaient attachés sur la couronne qu'il tenait; on aurait dit qu'il y cherchait l'explication de l'énigme qu'il venait d'entendre. Enfin il partit.

—

Ernest n'avait pu réchauffer par ses brûlans

baisers le visage pâle et glacé d'Amadina.

Dans le court trajet qu'ils avaient à parcourir, elle ne put entendre une seule parole d'amour et de désespoir de toutes celles que son époux lui adressait ; elle était inanimée entre les bras qui la pressaient : la voiture courait avec la rapidité de l'éclair, des milliers d'étincelles pétillaient sous les pieds des chevaux, et pourtant Ernest accusait encore de lenteur celui qui les conduisait. Enfin, la voiture s'arrêta; Ernest, chargé de son précieux fardeau, franchit avec légèreté les marches qui conduisaient à son appartement; il déposa Amadina sur un lit de repos, et là, agenouillé près d'elle, il pleura sur la main froide qu'il pressait dans la sienne. Félicia prodiguait à sa maîtresse tous les secours que son imagination lui suggérait; long-temps ils furent infructueux. Ernest était au désespoir : « Elle est morte ! disait-il ; il l'a foudroyée de son regard ! le misérable ! Amadina ! m'entends-tu ? C'est ton époux qui t'appelle, qui est auprès de toi. Amadina ! Mon dieu! elle est morte !... elle est

glacée. Félicia! de grâce, allez chercher du secours! Si elle allait mourir!... Oh non!... son visage se colore, sa poitrine se soulève!... Amadina!... elle ne m'entend pas encore!... »

Une heure s'écoula lentement pendant laquelle Ernest passa alternativement de l'espérance à la douleur. Enfin la vie revint sur les traits décolorés de l'Italienne, ses lèvres s'entrouvrirent, des soupirs s'en échappèrent; une folle joie brilla sur le visage d'Ernest, il riait et pleurait en même temps, il couvrait de baisers cette tête échevelée qui paraissait se ranimer sous ses caresses. Enfin elle ouvrit les yeux; mais ses premiers regards étaient ternes et sans direction; ils s'animèrent peu à peu et se fixèrent sur Ernest, qui attendait avec impatience qu'un mot sortît de la bouche d'Amadina.

« Où suis-je donc? dit-elle enfin.

— Près de moi, près de ton époux. »

Amadina se jeta dans les bras d'Ernest; le souvenir de Dominique lui était revenu avec la vie.

« Oh! sauve-moi, sauve-moi! il me tuera, » s'écria-t-elle en cachant son visage; elle ignorait que le cardinal s'était frappé, et elle avait perdu connaissance avant qu'il ne vînt tomber aux pieds d'Ernest.

Trop d'émotions avaient agité l'ame d'Amadina pour qu'elle ressentît tout le bonheur que son époux s'efforçait de lui faire comprendre; plongée dans un abattement qui provenait de la fatigue de son esprit, elle restait muette et froide sous les baisers d'Ernest.

Félicia dit quelques mots à l'oreille de celui-ci, qui s'éloigna avec peine d'auprès de l'Italienne. La cameriera resta seule avec sa maîtresse.

« Elle a raison, » se dit-il en se promenant avec agitation dans le salon où il était entré, quelques instans de repos feront plus que mes paroles d'amour : n'est-elle pas à moi maintenant? qui viendrait l'arracher de mes bras? Ce Dominique!... comme il l'aimait! il a eu du courage, j'en aurais eu aussi à sa place... »

Un coup de sonnette retentit au dehors, le

bruit de la porte de la rue que l'on fermait se fit entendre, puis quelques instans après, quelqu'un heurta à la porte de l'antichambre. Secrètement ému de cette visite inattendue, Ernest courut ouvrir. C'était Armand. Il avait l'air mystérieux, inquiet; il ferma la porte doucement, et entra dans le salon sans avoir prononcé un seul mot. Après s'être assuré du regard qu'ils étaient seuls, il dit à voix basse :

« Et ta femme où est-elle?

— Là, » dit Ernest, en désignant la chambre à coucher dont la porte était entr'ouverte. Armand alla la fermer avec précaution.

« Que signifie donc tout ce mystère, dit Ernest.

— Je n'en sais rien moi-même. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que je t'apporte la fin de ton roman. » En disant cela, Armand retira de sa poche la lettre de Dominique, et la présenta à son ami.

« De qui donc cette lettre?

— Tu ne le devines pas? Elle est du cardinal.

— D'Urbani! » Ernest trembla involontairement. Il considéra long-temps sans l'ouvrir le papier qu'il tenait. Il était taché de sang.

« Encore ce prêtre, se dit-il à lui-même; que lui veut-il encore? » Il brisa le cachet avec un mouvement d'impatience, s'approcha des bougies qui brûlaient sur la cheminée, et lut à voix basse.. Armand curieux de connaître le contenu de son message ne détournait pas les yeux de dessus le visage d'Ernest, dont les traits prenaient par degré une singulière expression. Ce n'était ni de la joie ni du malheur qu'Armand entrevoyait; c'était un étonnement qui croissait sans laisser soupçonner à quel sentiment il appartenait. La main d'Ernest tremblait tellement qu'il était obligé de s'appuyer sur la cheminée pour terminer sa lecture; puis il dit un mot qu'Armand n'entendit pas bien, c'était sans doute le dernier de la lettre, car Ernest resta stupéfait après l'avoir prononcé.

Une main dans ses cheveux, les lèvres tremblantes, les yeux attachés sur les caractères que Dominique avait tracés, il resta plongé dans un

chaos de pensées qui reflétaient sur son visage.

Armand attendait avec impatience qu'Ernest rompît ce silence mystérieux; mais ce dernier laissa la lettre sur la cheminée et se promena à grands pas dans le salon. N'écoutant que son inquiète curiosité, Armand jeta les yeux sur le papapier, il lut la dernière ligne et s'écria tout à coup : « Castrat ! »

A cette exclamation Ernest sortit comme d'un rêve, il regarda Armand qui s'était tourné vers lui et qui le considérait avec des yeux étonnés.

« Et tu ne meurs pas de bonheur et de surprise ! » lui dit ce dernier.

—Non, mon ami! Cette révélation n'ajoute rien à mon bonheur, le cœur d'Amadina est pur; c'est là que j'ai cherché la virginité, et quelle ame est plus vierge que la sienne!

— Ce n'est pas tout encore, dit Armand en développant un mouchoir de soie qu'il avait tenu caché jusqu'alors. Voici le bouquet de la mariée que le cardinal envoie à ta femme.

Toute la philosophie d'Ernest l'abandonna à

la vue du symbole de la Vierge, il prit la couronne d'une main tremblante.... Ses regards se portèrent vers la chambre à coucher avec l'expression du bonheur, puis il ouvrit la porte.... Il s'arrêta pour contempler la Napolitaine qui reposait d'un sommeil tranquille. Il s'avança vers le lit de repos, mit un genoux en terre et posa la couronne de roses sur le front d'Amadina en disant : « Dors, chère ange, tu t'éveilleras encore digne de porter cette couronne. »

FIN.

TABLE

—

FIN DE LA TABLE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'auteur de LA NAPOLITAINE s'occupe en ce moment d'un ouvrage sérieux et d'un but d'utilité morale, DIDIER LE BORGNE, que nous allons sous peu offrir au public. Dans ce nouvel ouvrage il cherche à combattre la maladie du suicide, cette fièvre brûlante qui décime chaque jour notre jeunesse. M. R. Bauchery a pensé que ce serait une belle tâche pour l'écrivain que de chercher à guérir les hommes de cette monomanie qui fait des progrès si effrayans que, chaque jour, les colonnes de nos journaux sont

remplies des détails de ses funestes résultats. Cet ouvrage est destiné à frapper à la porte des imaginations malades; à leur montrer que le vrai courage consiste à lutter contre l'infortune; enfin, à leur faire aimer la vie en leur prouvant que chaque homme a sa mission à remplir ici bas.

La lecture de son livre ne dût-elle arrêter qu'un homme au bord du gouffre, conserver un père à sa famille ou un soutien à de vieux parens, le but de l'auteur sera rempli; dans le cas contraire, il lui restera du moins le mérite de l'avoir essayé.





